

FNA 0741 - Comme Un Liseron

Paul Bera

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION
Paul BERA

COMME UN LISERON



COMME UN LISERON

PAUL BÉRA COMME UN LISERON

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1976, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-00137-6

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Récit de Vana.

Pourquoi tous ces mystères alors que nous venions de passer une merveilleuse nuit d'amour ? Certes, j'étais très jeune, mais j'avais imaginé notre existence d'une façon si différente !

*

* *

Je nous voyais, abandonnant le Clan, comme le font les nouveaux époux, rôdant de-ci de-là afin de nous accoutumer à l'isolement du couple désigné pour créer un nouveau clan. Car nous avions été désignés. Par qui ? Je l'ignorais, et je suppose que nul ne le savait.

Jamais je n'avais pu deviner *qui dirigeait le Clan*. Parfois, il semblait que c'étaient les vieux. Mais parfois aussi Joss élevait la voix, et les vieux baissaient la tête. Or Joss n'avait pas encore vingt-cinq ans !

Il était advenu que d'autres, de son âge, eussent tenté de briser la volonté d'un Ancien. Je me souvenais en particulier de la querelle qui avait opposé Kari, un des amis de Joss, à Mat aux cheveux blancs.

C'était au sujet d'un cerf que le Clan avait pourchassé pendant une journée entière avant de réussir à l'abattre dans la caverne où il s'était réfugié.

Près du cadavre encore chaud, Mat avait décidé je ne sais quoi. Je n'y avais pas pris garde car Joss me serrait contre lui, et dans ces moments-là qu'importe ce que disent les vieux !

Non, je n'avais pas entendu les paroles de Mat, mais celles-ci avaient eu le don d'irriter Kari, qui avait crié :

— De quel droit nous imposer ta volonté ? Le Clan n'a pas de chef ! Nous sommes des hommes libres !

C'était faux, j'en étais persuadée. Le Clan était dirigé... Mais qui en était le chef ? Comme presque tous les jeunes, j'avais tenté de le déterminer, sans jamais y parvenir.

Un exemple ? Au lever du soleil, Garim s'éveillait le premier, s'étirait, bâillait, et décrétait :

— Aujourd'hui, nous irons au flanc de la montagne.

Je dis « Garim », mais c'aurait aussi bien pu être la vieille Laura, ou Phil le goitreux, ou Kari, ou même Joss. Pas souvent, car Joss n'aimait

pas se mettre en évidence.

Donc, l'un de nous disait : « Aujourd'hui, on ira sur la montagne... » Ou « sur le lac ». Ou « dans la forêt ».

Chaque fois, deux ou trois protestaient : certains avaient le vertige, d'autres ne savaient pas nager... Eh bien, on méprisait leur avis. Alors, un combattant, Garim, ou la vieille Laura, ou un autre, répétait :

— On ira sur la montagne !

Et sept ou huit voix (le Clan comportait dix membres) approuvaient. Et tout était dit. Mais qui commandait ? En apparence, personne. Pourtant, comment était-il possible qu'une quasi-unanimité s'établisse, quel que soit celui ou celle qui parlait le premier ?

*

* *

Mais je racontais la querelle qui avait opposé le jeune Kari au vieux Mat devant le cerf que nous venions d'abattre.

Kari, fou de colère, levait sa hache au-dessus du vieillard. Des femmes criaient. Moi, je tremblais dans les bras de Joss. Celui-ci demanda alors doucement, dans un murmure :

— Kari ? Quel âge as-tu ?

Ce fut extraordinaire. Kari blêmit. Il regarda Joss d'un air égaré, puis secoua la tête et glissa la hache à sa ceinture.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Joss et Kari étaient à peu près du même âge, vingt-quatre à vingt-cinq ans. Moi, pas tout à fait dix-huit. Et ils m'aimaient tous les deux, mais j'avais préféré Joss, qui était moins enclin aux accès de colère.

Donc Kari, tout pâle, regarda Joss, plaça sa hache à sa ceinture et s'en fut au fond de la caverne. C'est alors que germa en moi cette pensée merveilleuse : le chef du Clan, c'était Joss ! Pourquoi avait-il parlé d'âge ? Mystère. Mais Kari avait obéi à l'ordre sous-entendu.

Je me serrai plus fort encore contre Joss, mais il me repoussa avec douceur parce que la vieille Laura le prenait sévèrement à partie :

— Tu n'avais pas le droit, grogna-t-elle. Il montra le vieux Garim et lui expliqua :

— Kari allait le tuer.

— N'importe ! gronda-t-elle. Les risques sont énormes, tu le sais.

— Je le sais, reconnut-il humblement. Donc, Joss n'était pas le chef du Clan. Laura ne pouvait pas être chef, car je l'avais vue plusieurs fois, la vieille édentée, repoussée par l'un ou par l'autre lorsqu'elle voulait s'emparer d'un bon morceau bien tendre. Alors ? Qui dirigeait le Clan ?



D'ailleurs, quelle importance puisque nous l'avions quitté ? Là encore, un autre mystère. La loi prévoit que *certains* jeunes couples doivent abandonner le Clan afin, si possible, d'en former un autre. *Certains*. Pas tous.

Qui jugeait ? Qui décidait ? Quand Joss m'avait annoncé :

— Vana, nous devons partir...

Qui lui en avait donné l'ordre ? J'avais insisté pour le savoir, mais il avait répondu, l'air faussement étonné :

— Tu sais bien que c'est la loi !

Faux. *Certains* partaient. Pas tous. Mon père et ma mère, morts tout jeunes, n'avaient jamais quitté le Clan. D'autres, que l'on avait exclus, avaient vécu longtemps. De temps à autre nous rencontrions un membre des Clans qu'ils avaient formés.

Fallait-il en conclure que ceux qui restaient au Clan mouraient jeunes, alors que ceux qui s'en éloignaient vivaient vieux ? Était-ce pour cela que Joss m'avait dit : « Nous devons partir ? » Possible. Il m'aimait autant que je l'aimais. Quoi qu'il en soit, il m'avait dit : « Nous devons partir. »

Et ce matin-là, à peine éveillé, il me répéta :

— Nous devons partir.



— Pourquoi ? demandai-je. On est fort bien ici.

Je montrais le ruisseau, presque à nos pieds, et les rangs d'iris jaunes qui le bordaient. Nous avions passé la nuit sous un cerisier et, avec un peu de patience, nous découvririons certainement d'autres arbres fruitiers revenus à l'état sauvage.

Depuis que la campagne était abandonnée, les anciens vergers s'étaient développés d'eux-mêmes. Les fruits n'avaient pas la qualité de ceux que produisaient les arbres des clans sédentaires, mais ils avaient bon goût... et ils nourrissaient.

Dans le ruisseau, de temps en temps, étincelait une truite qui pourchassait un vairon. La veille au soir, nous avions vu danser des lapins au clair de lune.

Et si c'était cela, le paradis dont parlaient les légendes ? Souvent, j'avais pensé à l'existence des humains dans la ville. Nous n'en savions plus grand-chose, sinon ce que nous en contait parfois l'un des leurs, blessé, et que nous avions recueilli.

Mais, si je me fiais aux légendes, chez eux c'était l'enfer, et je n'étais pas trop surprise quand ils tentaient de nous dérober notre paradis !

*

* *

— Pourquoi ? demandai-je. On est fort bien ici.

Joss appuya ses mains sur mes joues, me regarda avec tendresse.

— As-tu confiance en moi ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! fis-je dans un sourire.

— Alors, ne pose pas de questions. Nous partons, voilà tout.

Je ne répondis rien, mais cela ne me plaisait guère. Ni orgueilleuse, ni sotte, je n'aime pas que l'on m'impose une décision sans me fournir un minimum d'explications. Décidément, le mystère continuait, bien que nous ayons quitté le Clan. *Il y avait des choses que je ne devais pas apprendre.*

Rien ne pouvait davantage m'inciter à m'y intéresser ! Il m'arrive de me mettre en colère pour des broutilles. Mais cette fois, une petite voix intérieure me souffla : « Tu dois deviner ce que l'on te cache ! Dissimule ! ».

Aussi, je me levai, je m'étirai et je bâillai comme il l'avait fait, et je répondis avec indifférence :

— Allons-y. Je te suis.

Il me regarda longuement, en homme qui n'en croit pas ses yeux, puis il dit :

— Viens.

Mais j'avais eu le temps de voir que des larmes perlaient au coin de ses paupières. Lui, Joss, solide comme un roc, pleurer à vingt-cinq ans ? Pourquoi ?

CHAPITRE II

On a marché pendant toute la journée dans la forêt, vers le soleil couchant, c'est-à-dire vers la ville. La chaleur était telle, que l'air vibrait dans les feuillages.

Au début de l'après-midi, je lui fis observer que nous arrivions dans la zone dangereuse, celle où s'aventuraient les patrouilles des Nantis. Ils n'allaient pas plus loin, car non seulement ils s'égarèrent dans les bois, dépourvus du moindre instinct d'orientation, mais encore ils n'osaient nous y attaquer, se sachant battus d'avance sur notre domaine.

Donc, je lui dis :

— Je sais bien que les Nantis ne sortent guère par un tel soleil, cependant on ne sait jamais... On se rapproche trop de la ville, Joss. On va finir par rencontrer une patrouille.

Il ne répondit pas tout de suite. Il m'aidait à passer un ruisseau... Comme si j'avais besoin de son aide ! Les ruisseaux de cette importance, je les franchissais d'un bond : même pas quatre mètres !

Mais je ne protestai pas. L'eau froide caressait mes jambes. J'aurais aimé m'y plonger tout entière, mais nous savons, au Clan, que l'on ne doit pas prendre un bain glacé quand on sue. C'est un des principes sur lesquels les vieux sont intransigeants. Et je ne l'avais jamais discuté parce que les vieux nous en avaient expliqué les raisons. On accepte toujours une loi quand on vous l'a expliquée et qu'elle vous semble bonne.

D'ailleurs, Joss était tout heureux de m'aider. Les hommes sont ainsi : il faut qu'ils vous fassent sentir votre prétendue infériorité.

Pourtant, quand je me hissai sur la berge opposée, je constatai qu'il n'avait pas répondu et je me demandai s'il ne m'avait pas aidée uniquement pour ne pas avoir à répondre. Car enfin, il le savait, que je pouvais franchir d'un bond un tel ruisseau ! Je l'avais fait cent fois en sa compagnie !

Un peu soucieuse, j'étudiai sa démarche alors que nous reprenions notre marche à travers bois. Il n'était pas *tout à fait* tel que je l'avais connu. Grand, épais cheveux noirs, pectoraux imposants, bras aux biceps durs comme fer, jambes musclées... Oui, c'était encore le Joss qui m'avait séduite, mais sa démarche ne présentait pas son aisance et sa souplesse habituelles. Il avançait en hésitant, épiant de droite et de gauche, continuellement sur ses gardes.

Un buisson épineux aux fleurs rouges déchira légèrement mon

pagne et j'en pris prétexte pour m'asseoir sur un tronc écroulé, afin de tenter de réparer le tissu.

— Joss, répétais-je, on va finir par rencontrer une patrouille de Nantis !

Les Nantis sont ceux de la ville, et pour eux nous sommes les Errants. Parce qu'en principe ils ont tout et que nous, nous n'avons rien. C'est d'ailleurs faux. Chez eux, certains vivent très difficilement avec des salaires de famine, et chez nous, certains, qui se sont groupés en communautés, vivent fort bien, sans aucun salaire. Du moins « vivaient fort bien » avant que les Nantis ne les attaquent afin de leur dérober l'essentiel de ce qu'ils possèdent. Quant à nous, Errants, les Nantis ne nous volent rien, car rien de ce que nous possédons ne les intéresse. Ils se contentent de nous supprimer quand nous avons l'audace de quitter la forêt.

— Joss, on va finir par rencontrer une patrouille de Nantis...

Il avait baissé la tête. Son secret l'étouffait, et il était sur le point de me le confier. Je lui pris la main et je dis avec tendresse :

— Si tu dois le regretter plus tard, Joss, ne me confie rien.

Brusquement, il me serra dans ses bras.

— Vana, fit-il à voix basse, je suis chargé d'une mission.

— Ah ? Le Clan t'a chargé d'une mission ?

— Pas le Clan. Moi.

J'attendis. Je me refusais à lui demander : « Quelle mission ? ». Mais il avait décidé de m'en dire davantage. Un de ses pieds, chaussé d'une pantoufle de fourrure, remuait le tapis de feuilles sèches, provoquant un grésillement comparable à celui qui signale l'approche d'un de ces maladroits de Nantis.

— Vana..., souffla-t-il. Il faut que nous entrions dans la ville.

Je me levai d'un bond, échappant à son étreinte.

— Je ne suis pas fou, Vana. Il le faut. Tous les deux, ou l'un de nous. C'est essentiel.

— Essentiel peut-être..., mais impossible ! Mon rire était triste quand je m'assis de nouveau près de lui.

— Joss ! Si nous sortons de la forêt, et même si nous nous rapprochons encore de la lisière, nous serons pris en chasse par les patrouilles des Nantis ! L'as-tu oublié ?

— Oh non ! soupira-t-il.

— Fou ! Tu es fou ! Entrer dans la ville ! Si nous tentons de nous en approcher, ils nous abattront, tu le sais !

Il hochait la tête et, doucement :

— Comment sauront-ils que nous sommes des Errants ?

Bouche bée, je le dévisageais. Je l'avais choisi pour ses qualités intellectuelles autant que pour ses qualités physiques. M'étais-je abusée ? Était-il stupide ? Du doigt, je montrai son pagne. C'était le

seul vêtement que nous portions avec nos pantoufles de fourrure.

Il eut alors un sourire que je ne connaissais pas encore : sa bouche se retroussa d'un seul côté, avec ironie.

— Vana ! Qu'est-ce qui permet de distinguer un Errant d'un Nanti ?

De nouveau, je désignai le pagne. Les Nantis portent des vêtements très sophistiqués, doux au toucher, d'une légèreté extrême, et ils couvrent leur corps des pieds jusqu'aux épaules. J'avais vu des prisonniers. On ne pouvait s'y tromper !

Une fois de plus, il sourit en coin.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il.

— Eh bien... Les hommes sont en général mieux rasés que toi.

Comme il grimaçait, j'ajoutai aussitôt :

— J'aime quand ta barbe pique un peu.

Il se levait, marchait à grands pas, revenait, la tête basse.

— C'est vrai, Vana... Ce sont de menus détails tels que celui-là qui peuvent faire échouer mon plan.

Il prenait mes mains dans les siennes, les serrait avec tendresse et regardait mon visage. Oh ! comme il le regardait !

— Mais toi, Vana, ta peau est douce et satinée. Il n'y aura pas de problème pour toi.

— Le costume, rappelai-je.

— Ne comprends-tu pas pourquoi je prends tant de risques ? Il faut absolument éviter les patrouilles ou du moins leur échapper et rencontrer un Nanti solitaire, rôdant dans la forêt, désorienté. Ils s'égareront facilement, tu le sais.

Certes ! C'est ainsi que parfois l'un d'entre eux, croyant revenir vers la ville, était fait prisonnier par le Clan.

— Si j'ai bien compris, repris-je, front plissé, tu veux attaquer un isolé afin de t'emparer de ses vêtements ?

— C'est cela. Un pour toi, un pour moi. Longuement, il m'expliqua que, d'après ce qu'avaient révélé les prisonniers, l'accès de la ville était aisé à la condition que l'on porte des vêtements de Nanti. De mémoire d'homme, jamais aucun Errant n'avait tenté d'entrer dans la ville, car si l'un d'eux sortait de la forêt, les Nantis s'élançaient sur lui et l'abattaient.

— Mais, Joss... pourquoi ne pas avoir revêtu les costumes de nos prisonniers ?

La question l'embarrassa. Il fit la grimace, hésita, puis, de mauvaise grâce, répondit :

— Je ne pouvais pas les demander au Clan, car le Clan ignore tout de la mission que j'ai décidé d'accomplir. D'autre part, ces vêtements étaient en triste état...

Compris. Je n'avais jamais assisté à l'interrogatoire d'un prisonnier, mais j'avais parfois entendu des hurlements qui m'avaient fait frémir.

Je hochai la tête.

— En ce qui te concerne, Joss, ton plan paraît valable. Mais il n'y a pas de femmes dans les patrouilles des Nantis. Alors, moi ?

— Il y a des jeunes hommes, souffla-t-il.

— Certes ! Mais...

— Ne t'inquiète pas, fit-il très vite. Je prépare cela depuis des mois et des mois. Le tissu qu'ils utilisent est très souple, élastique. En outre, tu as pu le constater grâce aux prisonniers, la partie supérieure de leur costume, qu'ils nomment « blouson », comporte de nombreuses poches qu'ils garnissent de nourriture ou d'objets divers, ce qui déforme complètement leur silhouette. Comprends-tu ?

— Évidemment, je comprends !

Une question me brûlait les lèvres : « Pourquoi allons-nous entrer dans la ville ? ».

Je ne la posai pas. Si la supercherie était découverte (et elle le serait un jour ou l'autre !), on nous massacrerait sur place. Et Joss m'aimait. Sa mission devait être très importante : il mettait ma vie en danger, et il m'aimait.

Cela me bouleversa. Je me levai, et, doucement, je dis :

— Va, Joss. Je t'accompagne. J'ignore où ça va nous mener, et je ne veux pas le savoir, mais je t'accompagne.

CHAPITRE III

Dans la ville.

Voici ce que les générations futures auraient dû trouver dans les registres de la ville :

— *Nous avons appris, je l'ai déjà dit, que les Errants disposent d'une force inconnue, et qu'ils s'apprêtent peut-être à attaquer la ville. Certains prisonniers nous l'ont affirmé sous la torture. Mais quelle est cette force, comment se manifeste-t-elle ? Malgré les supplices au troisième degré, ceux qui détruisent intégralement le corps et l'intellect, nous n'avons pu l'apprendre. Probablement parce que nos prisonniers l'ignoraient. Tout se passe comme si quelque chose était né chez eux, c'est toujours possible grâce aux incessantes mutations depuis la grande catastrophe ; l'annonce de cette mutation favorable pour eux, il est rarissime qu'une mutation soit favorable, étant restée réservée à quelques privilégiés. Aussi, depuis des mois, nous avons placé les Errants sous surveillance.*

D'autre part, le Comité directorial s'est réuni afin de remédier à la situation catastrophique découlant du rationnement des matières premières. J'ai déjà exposé dans ces registres qu'après la grande catastrophe, on avait entreposé dans la ville un maximum de matières premières qui devaient, d'après les calculs des experts, maintenir le niveau de vie pendant plus de deux cents ans. Ce n'était qu'illusion. Les besoins se sont accrus sans cesse parce que le niveau de vie s'élevait. Les gouvernements qui tentaient de freiner ces appétits de consommation étaient balayés par le suffrage du peuple. Il y a peu de temps que le Directoire est élu pour sept ans, autrefois on le renouvelait tous les deux ans. Bref, en moins de cent ans, alors que nous possédons des ressources d'énergie nucléaire pratiquement illimitées, nous devons ralentir la production. Deux solutions, ou bien abaisser le niveau de vie, ce que personne n'accepterait, ou bien nous procurer les matières premières qui manquent. Elles sont chez les Errants. D'où la décision du Directoire, prendre ce dont nous avons besoin, par la force s'il le faut. Nos patrouilles sillonnent l'Hors-Ville, essayant de déterminer si...

Val Vanor, historiographe officiel, se tut. Un vibreur venait de résonner, annonçant un appel de l'un des chefs du Directoire.

Il arrêta l'enregistreur, alla vers une cabine insonorisée.

Dès que la porte se fut refermée, Nel Nielson se leva, passa de son bureau d'adjoint dans celui de Val Vanor, se pencha sur l'enregistreur et, du pouce, enfonça un bouton à l'arrière de l'appareil.

Depuis que Nel Nielson travaillait près de l'historiographe, il avait constaté que celui-ci n'écoutait jamais un enregistrement terminé et rangeait la bobine avec les autres, dans un classeur spécial.

Par contre, quand Val Vanor était dérangé au cours de sa dictée, il ramenait la bobine en arrière lorsqu'il revenait et écoutait son texte.

Comme la plupart des machines de la ville, les enregistreurs n'avaient connu aucun perfectionnement depuis une centaine d'années. Nel, rêveur, se remémora le grand thème de sa thèse de doctorat (mention très bien) : *Le rôle de l'Énergie dans l'effort créatif*. Avec en conclusion : *Rôle à peu près nul*. Le véritable créateur n'a besoin, pour s'exprimer, que de son talent et d'une matière première. On pouvait même aller jusqu'à prétendre que, par l'amollissement des mœurs, l'énergie gratuite, telle qu'elle existait dans la ville, tuait l'esprit de création. Et que...

Il cessa de rêver, haussa les épaules et revint dans son bureau. Grâce au bouton qu'il venait de presser, il avait la certitude que l'enregistrement s'effacerait au fur et à mesure que Val Vanor l'entendrait. La bande magnétique serait muette pour les historiens de l'avenir, comme certaines qui l'avaient précédée et qui, rangées dans le classeur, avaient été effacées parce qu'elles faisaient allusion à la force inconnue.

La force inconnue dont disposaient certains Errants ! Il eut un sourire. Pourquoi cette force-là n'existerait-elle pas aussi dans la ville ? Les mutations n'ont que faire des murailles.

Les chefs du Directoire n'y avaient-ils jamais pensé ? Voilà longtemps qu'il s'interrogeait, Nel Nielson, et qu'il se demandait si lui-même... Mais si ce qu'il soupçonnait était exact, *il ne pouvait en fournir la preuve qu'en se suicidant !* Et il n'y tenait pas, pas du tout.

À vingt-quatre ans, quand on se nomme Nel Nielson, qu'on est dévoré par l'ambition, que les tests ont déterminé un Q.I. de 190, que l'on occupe une situation plus que confortable, on n'envisage pas d'en finir avec l'existence, même pour obtenir une preuve.

L'ennui, c'était que son hérité paraissait lourdement chargée. Son père et sa mère étaient morts à quelques mois d'intervalle, avant leurs vingt-cinq ans. Et il en avait plus de vingt-quatre. Cela ne signifiait rien, bien sûr. Mais...

Il attira vers lui un dossier manuscrit et commença à l'annoter. Val Vanor sortait de la cabine insonorisée.

Comme prévu, l'historiographe ramena en arrière la bande magnétique, écouta avec attention, puis reprit sa dictée.

Nel Nielson riait en lui-même. Le bonhomme prétentieux ignorait que ses paroles s'effaçaient aussitôt qu'elles étaient enregistrées. D'ailleurs, il ne dicta que pendant deux minutes à peine, car une série de grognements, qui semblaient provenir du mur, annonçait la fin du travail obligatoire.

Bien sûr, on pouvait rester plus longtemps afin d'achever une besogne déjà commencée. Mais Nel, par expérience, savait que l'autre coupait le contact dès que le vibreur retentissait. Au début, cela l'avait surpris. Qu'un homme tel que Val Vanor, le meilleur spécialiste es sciences humaines, puisse interrompre sa dictée au milieu d'une phrase... Puis il avait compris. Personne n'aime travailler sous la contrainte, surtout quand la besogne que l'on exige vous paraît indigne de vous.

Val Vanor, lorsqu'il avait terminé ses heures de bureau (obligatoires !), regagnait son domicile et, loin de dicter à l'enregistreur, rédigeait, de sa petite écriture menue et un peu tremblotante, une Histoire exhaustive du prélude à la Grande Catastrophe. Il éprouvait d'ailleurs beaucoup de mal à rassembler des documents, la plupart de ceux-ci étant restés loin de la ville, dans la contrée que fréquentaient les Errants.

Il passa devant Nel, regard déjà perdu dans son rêve. Au passage, il demanda, indifférent :

— Restez-vous pendant longtemps ?

— J'ai terminé, monsieur.

Nel avait d'autant mieux « terminé » qu'en réalité il n'avait rien fait pendant ses heures de travail obligatoire.

— Sortez-vous avec moi ? reprit Val Vanor bienveillant, ou bien vous chargez-vous de bloquer la porte quand je serai sorti ?

Dieu du Ciel ! Depuis des semaines Nel Nielson attendait de telles paroles ! Non qu'il eût la moindre envie de rester plus longtemps dans ces bureaux qu'il abhorrait. Mais d'habitude Val Vanor ne prenait pas garde à lui. Et comment interroger un homme qui fait partie du Directoire de la ville ?

Comment Val Vanor avait-il été nommé au Directoire ? Honnête, certes, mais avec des œillères d'historien. Rien ne comptait pour lui, sinon le passé. Nel l'imaginait aux séances officielles, somnolant pendant que Dan Dany exigeait que l'on engageât deux cents combattants de plus. Quand on passait au vote, sans doute sursautait-il et levait-il le doigt pour dire oui. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire,

à Val Vanor, qu'il y ait deux cents combattants de plus qui pourchasseraient les Errants ?

Dès sa nomination comme adjoint de l'historiographe, Nel avait appris que Val Vanor était le gendre de Dan Dany, Premier Directeur. Que sa femme fût morte d'un cancer trois ans après leur mariage n'avait rien changé à la coutume : parmi les membres du Directoire, on ne comptait que parents ou alliés du Premier Directeur. Une majorité saine et stable.

— Eh bien, reprit Val Vanor... Venez-vous avec moi ou restez-vous ? Nel se leva.

— Je viens, monsieur. Avec d'autant plus de plaisir que j'ai une requête à vous présenter.

L'autre eut un geste d'ennui.

— Je n'aime guère discuter « travail » en dehors des heures de bureau, et vous auriez pu...

— Il ne s'agit pas de notre besogne habituelle, monsieur, mais de loisirs libres.

Une moue légère naquit sur les lèvres de Val Vanor. Il était accoutumé à de telles demandes.

La loi partageait le temps de chaque individu (autres que les militaires) en plusieurs « cases » nettement délimitées. D'abord, bien sûr, le travail social. Puis les loisirs organisés : conférences, visites d'usines sous la direction d'un ingénieur qui égrenait des explications avec ennui. Puis la formation permanente deux à trois heures chaque soir, sur place ou devant la télévision.

Et enfin, les loisirs libres. Consacrés au sommeil, à l'amour, à la vie familiale et aux violons d'Ingres.

Ces loisirs libres, c'était un cauchemar pour les directeurs, car on les sollicitait de tous côtés, sous tous les prétextes, afin d'échapper aux loisirs organisés et de les transformer en loisirs... purs et simples.

Val Vanor eût été d'accord en principe, car cet érudit avait une âme vaguement libertaire, mais la loi est la loi, et il n'est pas facile de la modifier.

*

* *

Ils sortaient de l'immeuble quand Nel Nielson reprit :

— Je n'aurais jamais osé m'adresser à vous, monsieur, si je n'avais su que vous faites autorité en tout ce qui concerne la civilisation du passé, avant la grande catastrophe.

Puis il se tut. La réaction fut celle qu'il espérait. Tout à coup, monsieur Val Vanor, seuls les très hauts fonctionnaires avaient droit à l'appellation « monsieur », devint aussi compact qu'un bloc de glace à

moins quinze.

Il se tenait sur le bord du trottoir, les bras ballants, stupéfait au point que Nel le retint charitablement pour l'empêcher de descendre sur la chaussée au moment où passait, silencieusement, une auto électrique.

Il ôta ses lunettes et balbutia :

— La civilisation... d'autrefois ?

Sourire faussement gêné de Nel, qui préparait cet entretien depuis des semaines !

— Oui, monsieur. Jamais je n'aurais osé aborder ce sujet si... s'il n'y avait urgence... pour sauver des reliques d'une inestimable valeur.

— Mais que dites-vous ? Que dites-vous ?

Val Vanor s'essuyait le front.

— Quelles reliques ? À quoi faites-vous allusion ?

— Des vidéo-cassettes et des livres, monsieur. Des vidéo-cassettes enregistrées bien avant la Grande Catastrophe. Je crois qu'il s'agit des toutes premières vidéo-cassettes utilisées par nos ancêtres... dans la deuxième moitié de leur XX^e siècle.

— Déroulement à 9,5 centimètres ?

— Je l'ignore, monsieur. Comme vous le savez, je suis chargé d'éplucher les révélations faites par les prisonniers Errants. Les militaires s'intéressent très peu, hélas, aux civilisations d'autrefois, aussi n'avaient-ils pas pris garde à...

Val Vanor essuyait ses lunettes.

— Comme vous avez raison de dire « hélas ! » murmura-t-il. S'ils acceptaient de coopérer avec moi, nous connaîtrions tout du passé.

— Cela ne les intéresse nullement, monsieur.

— Je le sais bien ! Et vous ?

— Pardon ?

— Je demande : Et vous, est-ce que le passé vous intéresse ?

Nel attendait la question et n'eut aucune peine à répondre :

— Pour des études approfondies, non, monsieur. Je ne m'en sens pas capable. Mais j'éprouve une certaine griserie à tenir entre mes mains des objets d'autrefois, à constater que nos habitudes n'ont que peu changé. Le fait de prouver que l'on vivait il y a cent ans à peu près comme nous vivons aujourd'hui me fascine. D'autant plus que ceux qui nous ont précédés pouvaient, avant la Grande Catastrophe, s'aventurer sans crainte sur toute la surface de la planète puisqu'il n'y avait pas alors d'Errants... du moins hostiles.

Avait-il bien récité sa leçon ? Le poisson avalerait-il l'hameçon ?

Val Vanor chaussait ses grosses lunettes, hochait la tête.

— Comment me serais-je douté...

Puis, aussitôt :

— Et vous dites qu'il s'agit des premières vidéo-cassettes

enregistrées ? Dieu du ciel ! Voyons, Nel... La ville doit récupérer à tout prix ces merveilles !

Sourire de Nel. Le poisson mordait.

— La ville, monsieur ? Pourquoi la ville ? Pour que les militaires écrasent ces reliques à coups de botte ? C'est votre bibliothèque privée qui doit conserver ces pièces de musée. Et ce n'est pas pour la ville, c'est pour vous que je sollicite l'autorisation de sortir de la ville et d'y entrer à mon gré... comme les militaires.

Il insistait sur « les militaires », n'ignorant pas que l'historiographe ne les aimait pas.

— Vous iriez chez les Errants ? fit Val Vanor incrédule.

— Oui, monsieur.

— Seul ?

— Il le faut, monsieur, sans quoi la ville, informée de la mission que je me suis assignée, s'emparerait des documents que je ramènerais. Oh ! certes, vous en auriez communication !... Mais si on en confie la garde aux militaires...

Val Vanor se frottait le menton. Nel le devina très embarrassé. Un membre du Directoire pouvait-il, honnêtement, accaparer à son profit ce qui appartenait à la Communauté ?

« Et s'il allait refuser ? » pensa Nel, le cœur pincé par l'inquiétude.

Deux autos passèrent sans bruit. Un danger pire que les Errants, ces voitures électriques ! On avait eu beau en réserver l'utilisation à quelques privilégiés, les accidents étaient encore trop nombreux.

Val Vanor avait posé son index droit sur l'aile de son nez, en homme qui réfléchit sans prendre garde à son attitude, si bien que sa voix résonna, caverneuse, quand il demanda :

— Vous désirez un sauf-conduit général, et une dispense pour toutes les activités obligatoires ?

— Oui, monsieur.

— Vous l'aurez.

Nel joignit les mains, mais objecta :

— De telles pièces doivent être signées et scellées par le Premier Directeur, monsieur. Or dès que vous lui apprendrez que je ne désire pas faire don de ces reliques à la ville, quelle sera son attitude ?

Val Vanor le dévisagea avec surprise, puis haussa les épaules.

— Comme vous êtes jeune, Nel ! murmura-t-il. Ils se quittèrent presque aussitôt, après des remerciements balbutiés par Nel qui, à part lui, concluait qu'il était trop facile de berner un membre du Directoire. Tous de vieilles badernes. Il était grand temps de transfuser un sang nouveau dans cette sénile assemblée ! Mais une telle transfusion ne pouvait être effectuée légalement. À la mort de l'un des membres, le remplaçant était nommé par cooptation, en attendant les prochaines élections. Et celles-ci n'auraient lieu que dans six ans. En outre, Nel

Nielson, bien qu'il appartienne à l'aristocratie de la ville, n'avait aucune chance d'être désigné comme candidat. Trop jeune. Aucun directeur n'avait moins de cinquante ans.

Il fallait donc agir dans l'ombre, par la force. Par la force inconnue, dont il ignorait à peu près tout.

*

* *

Dès que Val Vanor fut à son domicile, il mit en marche le vidéophone qui le reliait directement à son beau-père Dan Dany, Premier Directeur, et il expliqua avec une certaine lassitude :

— C'est fait, Dan. Je sais ce qu'il veut : sortir de la ville et y entrer à sa guise.

— Et c'est tout ?

— Pour le moment, oui.

L'autre, la soixantaine, courte barbe grise, réfléchissait, les yeux mi-clos.

— Est-il stupide, demanda-t-il enfin, au point de grouper les Errants autour de lui... et de les lancer à l'assaut de la ville ?

— Non, fit Val Vanor. J'en réponds. Il est pétri d'ambition, et très intelligent. Il sait que les Errants n'auraient aucune chance.

— Qu'en conclus-tu, Val ?

— Pour l'instant, rien. J'en suis encore à me demander pourquoi il truque l'enregistreur afin d'effacer ce que je dicte et qui demeure inscrit sur le second appareil, branché en parallèle, et dont il ignore l'existence. Lui accordons-nous l'autorisation de rôder à sa guise hors de la ville ?

— Évidemment, répondit le Premier Directeur. C'est le seul moyen d'apprendre ce qu'il prépare.

— Mais..., n'y a-t-il pas un danger pour nous ?

Dan Dany eut un léger sourire de mépris.

— Un homme seul, et qui n'a pas encore vingt-cinq ans ? Allons donc, Val !... Tu auras les papiers dans moins d'une heure.

CHAPITRE IV

Récit de Vana (suite).

L'aube était encore rose quand nous avons aperçu les Nantis. Je fis la grimace, car depuis bien longtemps (mettons depuis quatre ou cinq ans), j'avais pris l'habitude de supputer le temps qu'il ferait dans la journée, simplement en étudiant les coloris du ciel au lever du soleil.

« Si dans une ou deux minutes il devient rouge, il pleuvra. S'il rougeoie un bref instant seulement, il y aura du vent. Si par contre il reste rose clair ou qu'il vire au jaune, il fera beau. »

Mais comment voulez-vous observer les modifications du soleil levant quand les Nantis sont là, armés, et que vous tentez de vous cacher ?

D'autant plus que, la ville étant à l'ouest, l'aube naissait derrière nous ! Pour une fois, je ne saurais pas à l'avance s'il pleuvrait ou s'il venterait.

La patrouille de Nantis, qui passait à une trentaine de pas, était infiniment plus importante pour nous que la couleur de l'aube. Ils étaient six. Trois ou quatre, Joss ne s'en serait même pas inquiété. Il avait une façon très efficace de lancer les pierres contre les armes à feu des Nantis.

Un coup de feu, cela fait du bruit et révèle la position de l'adversaire. Une pierre, cela ne siffle même pas, et ça abat un homme tout comme le ferait une balle quand elle est lancée par Joss : juste sur la tempe.

Trois, quatre, soit. Mais six... Certes, on le savait, à vingt pas ils manquaient le but neuf fois sur dix. Mais les pierres ? Joss en portait trois ou quatre dans les poches de son pagne, comme tous les Errants... Et dans la forêt pas question d'en ramasser d'autres. Quant à moi, j'étais d'une telle maladresse que je me dispensais d'emporter des projectiles.

Tout à coup, je me souvins ce qu'il avait dit : « Un Nanti isolé... » Donc il n'avait pas l'intention d'attaquer une patrouille. Je préférerais ça. Puis je me dis que c'était lamentable, parce qu'il cherchait un Nanti isolé, et qui probablement lui tournerait le dos, pour l'abattre par surprise.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous ? Les Nantis, nous tuer parce que nous étions des Errants... Et Joss, abattre un Nanti sans défense, tout simplement parce qu'il avait besoin du costume de l'autre. Quelle

étrange façon de concevoir l'existence !

Il m'était advenu, quand j'étais gamine, de regarder deux Errants qui se battaient entre eux pour la possession d'une grotte dans la colline. Ils frappaient avec férocité, jusqu'au moment où l'un d'eux restait étendu, inerte. Et le vainqueur prenait possession du refuge.

À quoi bon ces combats, alors que la colline était truffée de grottes semblables ? Oui, mais voilà... Pour un homme, s'incliner c'est reconnaître la supériorité de l'adversaire. Et quand des femmes regardent...

Cela aussi, je l'ai remarqué. Quand deux hommes se disputent une grotte, et que personne ne les voit (du moins le croient-ils) l'un d'eux finit par rire et par dire avec bonne humeur :

— Eh bien ! prends-la ! Je vais dans l'autre, à côté !

À croire que les hommes ne se battraient jamais entre eux si les femmes ne les regardaient pas !

*

* *

— Couche-toi ! murmure Joss.

Nous sommes au milieu d'un fourré, et les Nantis viennent droit vers nous. Certes, ils ne s'engageront pas parmi les broussailles. Ils éprouvent de la répugnance à déchirer leur « costume », et plus encore leur peau. Mais s'ils passent à trois ou quatre mètres et que l'un d'eux tourne la tête vers nous...

Je m'allonge près de Joss, en silence. C'est tout un art. Il faut avouer que les Nantis nous facilitent la besogne car ils ne cessent de discuter entre eux. Encore un fait que nous avons constaté depuis longtemps : dans la forêt, ils parlent sans arrêt. Peut-être ont-ils peur du silence ?...

Ils arrivent, en file indienne comme disaient les ancêtres, ils passent à quatre pas de nous, sans nous voir ! Du moins les cinq premiers !

Car, maudit hasard, le sixième trébuche sur une branche morte, tombe, commence à se relever, et se trouve presque nez à nez avec moi ! Tout juste si je ne crie pas. C'est un jeune garçon fluet, aux grands yeux bleus qui mangent son visage.

Il se relève. Les autres se sont retournés vers lui et lui lancent quelques plaisanteries du style : « Ta nounou t'a perdu ? » ou encore : « Pour marcher, faut poser un pied devant l'autre. »

Joss a sorti une pierre de sa poche et se prépare à se lever d'un bond. Je lui serre le poignet. Parce que je viens de lire quelque chose dans les yeux bleus du jeune gars. Une infinie compréhension. Une infinie bonté.

Est-ce possible ? Est-ce que ça existe vraiment chez les Nantis ?

Donc, il se relève, et tout de suite il s'éloigne vers les autres, et il rit en répondant à leurs plaisanteries.

Et il ne parle pas de moi ! Ils s'en vont en discutant, et l'un d'eux grommelle contre « les pièges de la forêt ». Quand ils sont loin, je murmure :

— Joss, il nous a vus !

— Je sais, souffle-t-il avec indifférence.

— Et il ne nous a pas dénoncés !

C'est donc possible ? N'y aurait-il que celui-là, je tiens la preuve que tous les Nantis ne haïssent pas les Errants... Je le dis à Joss qui m'aide à me relever, et il hausse les épaules.

— Crois-tu que je hais tous les Nantis ? J'en ai parfois entrevu, qui cherchaient leur chemin, et j'aurais pu les tuer. Pourquoi l'aurais-je fait ?

La voix tendue, il ajoute :

— À ce moment-là je n'avais pas besoin de leur costume !

Nous sortons du fourré. Dans un souffle, il ajoute :

— Dommage.

— Quoi ?

— Qu'il n'ait pas été seul. Vana, il avait ta taille et ta corpulence. Une chance inespérée.

Je le regarde avec horreur.

— Joss ! Mais il ne nous a pas dénoncés !

— Certes. Mais s'il avait été seul, comment aurais-je deviné qu'il ne nous dénoncerait pas ?

On les entend encore qui parlent à haute voix, à une centaine de mètres. Les oiseaux sont revenus et piaillent. À l'est, le ciel est toujours rose : la journée sera belle. Les acacias fleuris chargent l'air d'une odeur entêtante.

— Tu l'aurais tué ! dis-je avec horreur.

*

* *

Il me prit dans ses bras, et il y avait une sorte de désespoir dans son regard.

— Je veux que tu comprennes, Vana. Ce que je tente... Non, ce que nous tentons, car si j'échoue tu me remplaceras, est infiniment plus important qu'un, dix, ou même mille vies humaines.

— Comment cela ?

— Vana, la ville est à bout de provisions, de nourriture, de matières premières pour nourrir ses usines. Depuis quelque temps déjà, elle lance des raids chez les Sédentaires, s'empare de tout ce qu'ils possèdent, de façon à prolonger son agonie. Mais cela ne suffira pas.

Le jour viendra, et il est proche, où, pour maintenir ce qu'ils nomment « leur niveau de vie », les Nantis devront nous pourchasser, nous exterminer, ou bien nous réduire à l'esclavage.

Je réfléchissais, le front plissé.

— Ainsi, murmurai-je, tu veux entrer dans la ville pour lutter contre eux avant que...

— Au contraire, Vana.

Il m'avait pris la tête entre ses mains et me regardait avec tendresse.

— Au contraire ! répéta-t-il. Écoute-moi bien. Une force mystérieuse, une force inconnue, a pris naissance chez certains d'entre nous. Mutation... Sais-tu ce qu'est une mutation ?

— Bien sûr ! Et... elle se traduit comment ? Il soupira.

— Nous l'ignorons, Vana. Nous cherchons à le déterminer, et c'est pourquoi, parfois, la vie du Clan a pu te sembler anormale. Mais, nous en sommes persuadés, certains, dans la ville, ont subi une mutation identique. Et sans doute, grâce à leur science, ont-ils pu définir...

Il se tut. Juste au moment où j'allais apprendre l'essentiel ! Des feuilles sèches craquaient sous les pas de quelqu'un qui avançait vers nous... Ou plutôt, qui revenait vers nous... Le petit gars qui ne nous avait pas dénoncés !

Un merle passa, sifflant je ne sais quoi, probablement un air des Nantis de la ville. Ceux-ci ne chassaient pas. Hors de leurs murailles, ils avaient peur de tout.

Enfin, on aperçut le jeune homme, au moment où il nous voyait aussi. Il souriait. Joss sortit une pierre de sa poche.

Je grondai :

— Non !

Il n'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre. Figé, il épiait l'autre qui continuait à s'approcher de nous, sourire aux lèvres. Je tentai de saisir son bras, mais il m'écarta d'une bourrade. Je ne pouvais crier : les Nantis seraient revenus vers nous !

La pierre s'envola. Le jeune gars ouvrit la bouche, mais n'eut pas la force de hurler. Il s'affala, la tempe déjà rouge.

— Tu as fait ça ! grondai-je.

— Je l'ai eu ! souffla Joss.

Je le regardais avec horreur. Joss, que j'aimais !

— Allons, viens m'aider, grogna-t-il. Il ne faut pas que le sang tache son costume.

Il m'écœurait. Un homme que j'aimais ! Parce que je l'aimais encore ! Mais ce ne serait plus jamais comme avant. Toujours, il y aurait entre nous le cadavre du jeune Nanti aux yeux bleus, souriant, qui ne nous avait pas dénoncés.

— Il ne saigne presque pas, dit Joss qui s'était agenouillé. C'est toujours comme ça quand on les atteint à la tempe.

Puis, avec impatience, il ordonna :

— Viens donc m'aider !

Je ne bougeais pas. Je regardais Joss avec effroi, Joss qui avait tué ce petit gars aux yeux si bleus, un innocent qui revenait vers nous sans nous avoir dénoncés. Surpris par mon silence, il se tourna vers moi, me vit très pâle, le poing sur la bouche comme un bébé effrayé.

Il allait se moquer de moi. Je pris les devants :

— Il revenait vers nous, Joss ! Et donc il avait quelque chose à nous dire !

Il haussait les épaules, et cela me mit en colère.

— Quelque chose à nous dire, répétais-je avec force, sans quoi il ne serait pas revenu !

Joss ne répondit rien. Subitement, il me parut détestable. On peut fort bien aimer quelqu'un et le détester en même temps. Je repris à mi-voix :

— Et si ce qu'il voulait nous dire avait un rapport avec cette force inconnue dont tu viens de me parler ? Tu cherches à déterminer si certains, dans la ville, ont subi cette mutation...

Je me tus, puis, saisie par une pensée soudaine, je le questionnai :

— Tu es un de ces mutants, n'est-ce pas, Joss ?

— Oui, avoua-t-il dans un souffle. Je le dévisageais, les yeux écarquillés.

— Et moi ? murmurai-je.

— Je l'ignore, mais je le crois, Vana. Nous ne possédons aucun moyen de le déterminer avant... avant de mourir.

Je ne pris pas garde aux derniers mots, parce que je regardais toujours le jeune Nanti aux yeux bleus.

— Et tu l'as tué ! grondai-je.

Comme il se relevait, je m'agenouillai à sa place et je soulevai la tête du jeune homme. J'étais au bord des sanglots.

— Ses yeux, Joss, dis-je... Ses grands yeux bleus ! Oh ! si tu avais lu comme moi la curiosité, l'affection que...

— Tais-toi ! gronda-t-il.

Il y avait du désarroi dans sa voix.

— Jamais tu n'aurais dû me dire ça, Vana ! Jamais ! Et si c'était vrai ? Si j'avais tué un de ceux qui, dans la ville, pourraient...

Il grinçait des dents, secouait la tête.

— Trop tard. Ce qui est fait est fait. Allons, aide-moi. Il faut que tu prennes son « costume ».

Et je l'aidai ! Parce que je savais que si Joss avait pu voir dans les yeux bleus du jeune Nanti ce que j'y avais lu, jamais Joss ne l'aurait tué. La vie, c'est ça. On frappe, on tue, et quand on le regrette, c'est trop tard.

Joss l'ignorait encore, mais c'était bien trop tard... pour lui. Loin, à

deux cents mètres peut-être, on appelait :

— Gary ? Où es-tu ? Prends garde, ne t'éloigne pas de nous !

Les Nantis avaient remarqué l'absence de leur compagnon. Et bien sûr, après quelques hésitations, ils revenaient vers nous afin de le retrouver.

Et le jeune aux yeux bleus gisait à nos pieds, raide mort.

CHAPITRE V

Les cinq Nantis avaient fini par constater l'absence de leur jeune compagnon.

— Où est passé Gary ?

— Sais pas.

Avec un rire :

— Il s'est peut-être cassé la gueule pour tout de bon !

— Gary ? Où es-tu ? Ne t'éloigne pas de nous !

Pas de réponse. Le chef de la patrouille hésita, puis fronça les sourcils et lança :

— Revenons en arrière. Arme au poing. On ne sait jamais avec ces maudits Errants. Et tirez à vue.

Somme toute, un début de panique.

— Il a dû s'égarer, murmura quelqu'un. Quel Errant serait assez fou pour s'attaquer à une patrouille ?

— Oui, mais il était seul, à la traîne. Et s'il s'est heurté à un groupe d'Errants...

— Nous sommes à la lisière de la forêt, chef ! Ils n'ont jamais osé venir jusque-là.

Encore une hésitation. Les gardes de la ville subissaient un entraînement sportif très sévère mais jamais ils n'avaient pu se débarrasser de l'angoisse qui les étreignait dès qu'ils s'engageaient dans la forêt. Affaire d'éducation. Jusqu'à dix-huit ans révolus, il leur était interdit de sortir de la cité. Peut-on prétendre que l'on « connaît la vie » lorsqu'on a vécu en vase clos, ce vase fût-il grouillant de présences humaines ?

Ils avaient peur de la forêt. Et pourtant elle attirait les jeunes, et les volontaires se bousculaient quand on formait des patrouilles. Attrait de l'inconnu ? Ou plutôt orgueil de jeunesse, désir de prouver que l'on vaut mieux que les anciens ? Car les gardes quadragénaires étaient beaucoup moins enthousiastes, et l'on éprouvait souvent de la peine à désigner un chef de groupe.

— N'importe, décida enfin le chef. Arme au poing. Revenons en arrière. Cependant, réflexion faite, ne tirez pas sans mon ordre. Cela me surprendrait si un Errant rôdait si près de la ville... Mais si nous pouvions revenir là-bas avec un prisonnier...

Pendant une fraction de seconde, il imagina qu'il cousait des galons de sergent sur ses manches.

Le jour naissait à peine quand Nel Nielson sortit de la ville par la porte sud-est. Il avait été salué par d'obséquieuses courbettes : les laissez-passer signés par le Premier Directeur étaient extrêmement rares, surtout les laissez-passer permanents.

Le chef du poste de garde l'avait même appelé « monsieur » à trois reprises ! Nel s'était cru obligé de remercier par quelques mots gentils :

— Je sais que je ne cours aucun risque, mon ami. Grâce à vos patrouilles, les Errants ne se risquent plus en bordure de la forêt. M. le Premier Directeur me le confirmait hier encore.

Il sortit sur ces mots. Désormais, inutile de montrer le document officiel. Les gardes n'ignoraient plus rien de son costume, de son allure, de son visage, et transmettraient à ceux qui les remplaceraient cette sorte de photographie orale. Un homme qui discute avec M. le Premier Directeur ! Et qui possède un laissez-passer permanent !

Nel avançait sur le sentier, pensif. À droite, à gauche, les herbes qui cernaient la ville s'élevaient à hauteur de sa ceinture. Pas un arbre jusqu'à la forêt, là-bas, tout au loin. Depuis des dizaines et des dizaines d'années, les patrouilles étaient chargées d'arracher tout ce qui pouvait constituer une cachette sur cette zone de protection, si bien que, jusqu'à deux ou trois kilomètres, nul ne pouvait, du moins de jour, s'approcher des murailles sans être repéré par les guetteurs.

De nuit, les faisceaux ultrasoniques signalaient aux postes de garde l'approche de tout être vivant, et l'on allumait alors les projecteurs.

Nel Nielson essayait une fois de plus de sonder le fond de sa pensée. Jamais il n'avait mis les pieds dans la forêt. Seuls sortaient de la ville les gardes et certains spécialistes chargés de déterminer les installations de Sédentaires que l'on attaquerait parfois afin de ravitailler la cité.

Dans la forêt, on avait peur. Tous ceux qui en étaient revenus le lui avaient affirmé. Tous, sans exception. Une peur irraisonnée, celle que l'on éprouve dans un milieu que l'on sent hostile.

Un garde, qu'il avait abominablement soulé, avait établi une comparaison.

— Tu connais le Quartier Vieux ?

Oui, Nel le connaissait. Une lèpre dans la ville. Des masures de deux cents ans, en ruine, où logeaient quelques milliers de dégénérés, de tarés, et de contestataires. À plusieurs reprises on avait envisagé de supprimer cette porcherie, mais ce n'était pas si facile ! Car le bruit avait couru que, si l'on s'attaquait à ce ghetto, des foyers d'incendie s'allumeraient de tous côtés, et surtout dans les quartiers peuplés de

hauts fonctionnaires. Or l'eau devenait de plus en plus rare, les centrales d'énergie en consommant d'effrayantes quantités.

On remettait sans cesse la décision. Veulerie des vieillards. Nel n'eût pas hésité : boucler le Quartier Vieux et supprimer tous ceux qui tenteraient d'en sortir, donc pas d'incendie. Emprisonner les autres, et raser les masures.

Grand temps, vraiment, de rajeunir le Directoire et de placer à sa tête un chef jeune et énergique.

Nel s'essuya le front. Au soleil naissant, sans un souffle de vent, la chaleur était déjà insoutenable. Il espéra qu'elle s'atténuerait sous le couvert des feuillages. Cette pensée lui arracha un léger frisson qu'il eut du mal à réprimer. Lui, Nel Nielson, ne domptait que difficilement (alors qu'il en était encore à près de deux kilomètres !) le sentiment d'angoisse que la forêt provoquait chez tous ceux de la ville.

Que serait-ce quand il s'enfoncerait dans les bois ? Car c'était la seule solution à son problème.

Ce don qu'il possédait (il en était sûr !) né d'une mutation génétique, *quel était-il ?* Il était gamin quand il avait tenté de lire un ouvrage qui avait laissé en lui une marque profonde, encore qu'il l'eût refermé en bâillant vers la page 50.

L'auteur (un Ancêtre) prétendait que tout humain vient sur Terre avec un, « don inné » (pléonasme, non ?). Mais que, neuf fois sur dix, il l'ignore parce qu'il ne parvient pas à le déceler.

Guère de difficultés pour ceux qui sont manuellement très adroits. Mais si vous êtes doué pour le calcul mental et que le hasard fasse de vous un terrassier ou un vidangeur...

L'auteur insistait sur le fait que les parents, et l'enfant, doivent, en priorité absolue, chercher à déterminer ce don et à le développer, même s'il faut abandonner les études normales.

Cette théorie avait écoeuré Nel, qui s'était mis en tête qu'il était doué, mais n'admettait pas que tous les autres le soient. Cependant, l'auteur écrivait certaines choses sensées : *Chacun de nous possède un don, mais rares sont ceux qui parviennent à en définir la nature.*

De toute évidence, *Nel était doué.* Il n'en doutait pas. S'il ne s'était pas trompé dans l'analyse qu'il avait longuement mûrie à partir du décès de ses parents, et de certaines autres morts étranges, *le don qu'il possédait était lié à sa propre mort.*

Et ça ne fait jamais plaisir, d'apprendre que le ciel vous a affligé d'un tel don...

*

* *

Il marchait dans la pénombre, aux premières lueurs de l'aube, droit

vers la forêt. Et il ressassait en lui-même ce qu'il y triturait depuis bien longtemps. À l'intérieur de la ville, il ne pouvait se fier à personne. Le Directoire savait à peu près tout ce qui se passait dans la cité, grâce à des indicateurs qui quémandaient des faveurs en échange de renseignements parfois utiles. L'histoire des Ancêtres avait appris à Nel qu'il en avait été ainsi de tout temps.

Mais si l'on avait appris en haut lieu qu'il se considérait lui-même comme un Mutant... Dieu du Ciel !... L'hôpital psychiatrique, les électrochocs...

Donc, dans la ville, rien à faire. Une seule solution : rencontrer des Errants, les mettre en confiance, leur parler de la force inconnue, découvrir parmi eux quelque Mutant tel que lui, et échanger des renseignements.

Mais se présenter aux Errants sous un costume de Nanti serait un suicide. Nel avait donc imaginé un plan, sans défauts, comme tous les plans que l'on n'a pas encore appliqués. Depuis des semaines, il bronzait son corps au soleil, sur la terrasse de son logis. Rien à redouter de ce côté-là : le bronzage était à la mode. Aux temps jadis, il le savait depuis qu'il s'était documenté afin de faire sa cour à Val Vanor, les Humains des nations industriellement développées singeaient ceux des contrées demi-sauvages, par leurs chants, leurs danses... et parfois leur façon de se comporter en public.

Donc, il pouvait physiquement passer pour un Errant à la condition d'être vêtu comme ceux-ci. Un pagne et des savates ! Cela semblait tout simple, avait-il pensé tout d'abord.

Oui, mais... Après de laborieuses recherches (qui, il l'ignorait, avaient attiré sur lui l'attention du Directoire), il avait renoncé à trouver dans la ville un tissu comparable à celui qu'utilisaient les Errants. L'étoffe en était grossière, rugueuse, tissée à la main. On ne savait plus fabriquer cela. Même les rôdeurs miséreux du Quartier Vieux ne portaient pas de tels vêtements.

Dérober le pagne et les chaussures de quelque Errant prisonnier que l'on exécutait après l'avoir interrogé ? Impossible. Les condamnés étaient incinérés avec leurs vêtements, parce que le Directoire redoutait que ces demi-sauvages n'apportassent quelque foyer d'épidémie.

Nel ne pouvait résoudre son problème que d'une seule façon : s'enfoncer dans la forêt, chercher un Errant isolé, s'emparer du pagne et des chaussures de celui-ci... Évidemment, pour cela, il faudrait l'abattre. Nel s'en sentait capable. Contrairement à la plupart des Nantis, il ne négligeait pas ses muscles et pratiquait divers sports de combat hérités du passé, et qui restaient le passe-temps favori de quelques fanatiques.

Cependant, ce jour-là, il n'avait aucune intention agressive. Il

désirait savoir s'il pourrait s'accoutumer à la forêt. Les gardes, à part les débutants, faisaient tous la grimace quand on les désignait pour une patrouille. Or il avait l'intention de rester dans la forêt pendant plusieurs jours, et peut-être pendant plusieurs semaines.

Tout le temps nécessaire pour confronter ce qu'il avait défini avec ce qu'avaient défini les Errants-Mutants. Car, il en était certain, ceux-ci existaient puisque les prisonniers en avaient vaguement parlé.

La forêt ? Elle était là, à trois ou quatre cents pas. Tout en réfléchissant il avait marché très vite. Amusé, il se dit qu'on l'avait certainement surveillé avec des jumelles depuis la tour du poste de garde. Quelle conclusion avait-on tirée de sa hâte ? Il s'en moquait. La caution de Val Vanor écartait d'office les soupçons d'un vague sous-officier.

La forêt !

Il s'immobilisa pour étudier l'ennemie. Jamais il ne l'avait vue d'aussi près puisque, comme tous les Civils, il n'avait jamais encore quitté la ville. Mais, il le remarqua aussitôt, chose étrange il ne ressentait aucune angoisse, aucune frayeur. Le soleil se levait à peine, droit devant lui, et l'obscurité régnait encore sous la voûte des feuillages. Eh bien, il n'eût pas hésité à entrer dans la forêt. Ces demi-ténèbres ne l'effrayaient pas.

Depuis longtemps, il se savait différent des autres, sans pouvoir définir exactement en quoi il l'était.

Peut-être ce don consistait-il simplement à ne pas redouter l'ombre et le silence de la forêt ! Quelle dérision !

Avait-il vécu depuis des mois, essayant de déterminer la valeur de capacités psychiques plus qu'humaines, pour en arriver à ça : accepter la forêt comme une amie ?

Il avançait de nouveau vers la lisière. Il fit quelques pas sous le couvert. Rarement il s'était senti si détendu. Le calme, la paix... Oui, l'apaisement. Il ne réagissait pas comme les autres Nantis.

Mais, nom de Dieu, était-ce uniquement ça, son don ? Était-ce pour cela qu'il s'était presque humilié devant Val Vanor, que pendant des semaines il s'était bronzé au soleil (il avait horreur de ça !), qu'il avait minutieusement épluché les interrogatoires auxquels on soumettait les prisonniers Errants ?

Soudain, une pensée fulgura en lui. *Non, ce n'était pas cela.* Dans ces enregistrements il avait maintes fois découvert de vagues allusions à une force inconnue dont bénéficiaient certains Errants.

Or, les Errants n'avaient pas peur de la forêt. Donc...

*

* *

Il était là, dans la pénombre du jour naissant, quand une voix cria à quelques centaines de mètres, à l'intérieur du bois :

— Gary ? Où es-tu ? Ne t'éloigne pas de nous !

Ce ne pouvait être qu'une patrouille. Peut-être pourrait-elle lui indiquer si quelque Errant isolé rôdait non loin de là.

Il se mit en marche tranquillement, sans la moindre crainte. Sans deviner que, déjà, il fixait son destin.

Tout être n'est-il pas né pour mourir ?... Et Nel Nielson plus que les autres.

CHAPITRE VI

Récit de Vana. (suite)

Le premier homme mort que j'avais déshabillé (quatre ans auparavant, lors de ma quatorzième année) était raide comme un morceau de bois. Cela ne m'avait guère émue. Il était vieux, et les vieux sont faits pour mourir. Les jeunes aussi, d'ailleurs, mais ils font semblant de ne pas le savoir.

Cette fois, tout était différent. Le corps du jeune garde aux yeux bleus était chaud, souple, comme vivant. Alors que je retirais son blouson d'étoffe élastique, et mes mains tremblaient, parce que les cinq Nantis revenaient lentement vers nous en discutant, je voyais sa chair qui frémissait encore. La chair pouvait-elle frémir après la mort ?

Joss achevait de dévêtir le cadavre. Mais était-ce bien un cadavre ? J'espérais encore. Il me lança les habits qu'il venait de retirer, puis les chaussures à haute tige. Les Nantis redoutaient les serpents, alors que ceux-ci avaient disparu depuis si longtemps que jamais je n'en avais vu un seul.

— Habille-toi... Vite, très vite ! Je vais essayer de les retarder.

Du doigt, il montra la toque du Nanti, à terre, en précisant :

— N'oublie pas la coiffure...

— Mais..., balbutiai-je.

— Habille-toi ! Vite !

Il s'éloignait en silence, sans qu'une feuille sèche craque sous ses pieds. J'ignorais tout de son plan, mais je supposais qu'il allait attirer les Nantis loin de moi pendant que je m'habillais. Aucun d'entre eux n'était capable de le rattraper dans la forêt et il pouvait les mener très loin, assez loin pour qu'ils ne sachent revenir vers la ville.

Un peu rassurée, je commençai à me vêtir, évitant, je ne sais pourquoi, de regarder le corps du jeune Nanti aux yeux bleus. Peut-être parce que ses vêtements étaient chauds comme son cadavre, j'avais la sensation qu'un mort tout brûlant se glissait sur moi.

*

* *

J'ajustais la toque sur mes cheveux, quand des coups de feu

éclatèrent. Puis un cri. Un seul. Un hurlement de souffrance. C'était Joss. À deux reprises je l'avais entendu hurler sa douleur : une fois, quand, à seize ans, il s'était brisé une jambe et qu'on l'avait emporté au campement, et plus tard quand un essaim de frelons l'avait attaqué. Il avait failli en mourir !

Un cri de Joss... Un seul cri, après des coups de feu ! Je devais être pâle comme le dépôt blanchâtre de l'eau de source. Joss ! Les Nantis l'avaient eu ! Blessé, il ne pourrait plus se défendre. Ils allaient l'emporter jusqu'à leur maudite ville, l'emprisonner, le torturer... Du moins je l'imaginais, car nous n'avions jamais revu aucun de ceux qu'ils avaient entraînés.

Que pou vais-je faire ? Rien, évidemment, sinon mourir avec lui. Je ne savais même pas lancer des pierres !

Debout, retenant ma respiration, j'écoutais... Rien ! Toujours rien ! Pas un appel, pas un cri, pas une exclamation ! Comment expliquer ce silence ?

Une feuille sèche descendit en tourbillonnant, se posa sur mon épaule. Je la chassai d'une chiquenaude, sans avoir conscience de mon geste. Pas un bruit. Ce n'était pas possible ! S'ils avaient blessé Joss, ou s'ils l'avaient tué, ils auraient dû hurler leur enthousiasme !

Et si Joss, par miracle, avait réussi à les neutraliser tous les cinq, il aurait déjà dû être là, près de moi !

Je finissais de boucler la ceinture à laquelle était accrochée l'arme du Nanti ; ils nomment cela un « pistolet », mais je suis incapable de l'utiliser. J'enfonçai la toque jusqu'à mes oreilles, comme ils le font tous et, doucement, je me mis en marche dans la direction où Joss avait crié.

*

* *

Je dus m'adosser à un arbre, les mâchoires serrées au point que, dans ma tête, j'entendais crisser mes dents. Puis je criai :

— Joss !

Et je me précipitai. À genoux, je soulevai sa tête. Il était là, allongé sur les feuilles sèches, les yeux clos. Une vague d'espoir : « Il n'est pas mort puisque ses yeux sont fermés ! » Une vieille du Clan m'avait appris cela.

Je caressai ses cheveux et je sanglotai :

— Joss !

Le sang avait coulé sur sa hanche, et sa jambe droite paraissait singulièrement raccourcie. Il ouvrit les yeux, m'aperçut, et sourit, balbutiant :

— J'ai pu... garder un peu de vie, Vana... Je n'ai pas voulu mourir

avant de te parler...

— Tu es blessé !

Son sourire ne s'effaça pas.

— Oui... Mais ils sont morts... Du moins je le suppose. Tous ! Cinq à la fois, et je vis encore parce que je me suis ménagé. Je n'aurais pas cru... que...

Il délirait. Je me relevai, et alors seulement je les vis. Tous les cinq, comme il l'avait annoncé. Allongés, inertes, côte à côte, à une quinzaine de pas, à demi cachés par un buisson.

— Vana... Écoute-moi ! C'est... très important...

Sa voix était si faible que je dus m'allonger près de lui pour comprendre.

— Entre dans la ville... Cherche quelqu'un... qui possède... la Force inconnue. Il faut que...

Il soupira :

— Oh ! je ne peux plus... je...

Sa tête retomba. Ses yeux étaient grands ouverts, et fixes. Je ne criai pas. Je savais qu'il était mort. Mais de toute façon, je n'aurais jamais pu le sauver. Sa hanche était brisée.

Jamais je n'aurais eu la force de l'emporter jusqu'à la montagne, jusqu'au Clan. Et d'ailleurs, là-bas, qui l'aurait soigné ? Une fracture simple, soit. Mais une balle dans le corps, et la hanche brisée...

L'essentiel était qu'il n'ait pas trop souffert. Ce qui compte, c'est la souffrance. La mort n'est rien. Je lui fermai les yeux, comme on m'avait appris à le faire, avec les pouces.

C'est à ce moment-là que je compris la vérité : je ne l'avais jamais vraiment aimé. Atroce, de penser cela quand on ferme les yeux de celui que l'on a choisi. Qu'y faire ? C'était à cela que je pensais, voilà tout. Nous étions peu nombreux dans le Clan, et les différents clans ne se rencontraient que très rarement. Le choix était donc très limité. J'éprouvais de l'affection pour Joss, mais...

Je l'avouerai, oui, je l'avouerai ! La mort du jeune garde aux yeux bleus m'avait bouleversée autant que celle de Joss. Pauvre cher Joss ! Il avait tout de même réussi à tuer les cinq Nantis qui nous recherchaient, et c'était un exploit. Comment avait-il fait ? Avec ses pierres ?

Je me relevai et je fis quelques pas dans la direction des cadavres. Deux ou trois pas, puis je me figeai.

Une voix à la fois nonchalante et impérieuse demandait :

— Comment vous êtes-vous laissé surprendre ? C'est un vrai massacre !

Je me retournai. Un Nanti s'approchait, pistolet au poing. Il ne portait pas l'uniforme des gardes, mais des vêtements de couleur discrète. J'aurais parié qu'ils avaient été coupés pour lui.

Pendant un instant, j'oubliai que je portais, moi, l'uniforme des Nantis. Je me croyais encore avec mon pagne et mes sandales. Regardant son arme, je murmurai :

— Non ! Oh non !

Il rit, glissa son pistolet à sa ceinture et répliqua :

— Commotionné, hein ? Allons, respirez longuement, ça passera.

Il était arrivé à côté des cinq Nantis allongés. Il se pencha, les observa, les retourna du bout du pied.

— Curieux, grogna-t-il. Pas la moindre blessure !

Il continua à avancer vers moi, se pencha sur le cadavre de Joss, constatant :

— La hanche fracassée... Mais on ne meurt pas... du moins aussi rapidement... d'une hanche fracassée.

Puis, avec autorité, il rugit :

— Que s'est-il passé ? Racontez.

*

* *

Il y eut en moi une sorte de déclic. Je m'en souvins, j'étais désormais un jeune garde. Mais... j'ignorais à peu près tout des coutumes de la ville, sinon quelques détails relatés par nos rares prisonniers. Un de ces « détails » : les Gardes bénéficient de privilèges et considèrent que les Civils leur sont inférieurs.

Or, celui qui m'interpellait ne portait pas l'uniforme. Il était grand, athlétique, très beau, avec pourtant une nuance d'autorité sur tout le visage. Je dis à dessein « pourtant », car les hommes idéalement beaux, d'après ce que prétendent les vieilles du Clan, manquent en général d'énergie.

— Qui êtes-vous ? demandai-je sèchement. Un éclair de colère flamba dans son regard. Il sortit d'une poche un étui transparent dans lequel était glissée ce qu'ils nomment « carte d'identité ». Je lus son nom, Nel Nielson, j'appris qu'il avait vingt-quatre ans, et qu'il travaillait au Centre de Recherches.

Il retourna le document, me montrant alors une carte que je n'avais jamais vue sur nos prisonniers.

— Laissez-passer signé par le Premier Directeur, expliqua-t-il après un assez long silence de ma part. Je conçois que vous n'en ayez jamais aperçu aucun. Ils sont rares.

— Possible, mais je ne suis pas aveugle, grognai-je.

Il me dévisageait avec surprise. Pouvais-je savoir que, chez les Gardes, une autorisation portant le sceau du Premier Directeur valait les grades les plus élevés ? Il glissa son étui dans sa poche, sans cesser de me regarder. Dieu du Ciel ! S'il allait deviner...

— Étiez-vous là quand le combat a eu lieu ? demanda-t-il enfin.

— Non. Je m'étais écarté. Des coups de feu m'ont attiré vers mes compagnons de patrouille... Voilà ce que j'ai découvert. Je ne comprends pas.

Désespérément, j'essayais de me mettre « dans la peau » d'un jeune garde. Qu'aurait-il fait à ma place ? Et il fallait que j'agisse très vite ! Si ce Nel Nielson, ce gêneur, s'avisait de fouiller la forêt à quelques dizaines de mètres, il découvrirait le corps du jeune garde aux yeux bleus... entièrement nu !

Pourquoi n'avais-je pas ceint mon pagne autour des reins du cadavre ? Pourquoi ne l'avais-je pas chaussé de mes pantoufles ? Trop tard. Que faire ? M'enfoncer dans la forêt sous l'uniforme des gardes ? Si je rencontrais des Errants, j'aurais beau leur crier : « Je suis Vana ! » Ils ne seraient certainement pas de mon Clan.

Et d'ailleurs, Joss avait compté sur moi. Je devais entrer dans la ville. J'ignorais pourquoi, mais je devais y entrer. Il était mort pour ça.

J'assurai ma voix.

— Eh bien, dis-je, je reviens à la ville. On viendra ramasser les corps.

— C'est cela, approuva-t-il.

Il continuait à me regarder d'une étrange façon. Affectant de ne plus prendre garde à lui, je me mis en marche vers la lisière de la forêt.

Mais quand je tournai la tête, à la dérobée, je constatai qu'il me suivait.

CHAPITRE VII

Nel Nielson n'eut même pas à montrer son laissez-passer pour entrer dans la ville : les gardes étaient les mêmes, ils le reconnurent et le saluèrent avec respect.

Quant au jeune en uniforme qui l'accompagnait, ils ne lui demandèrent rien. D'une part, parce que la libre circulation des gardes était un privilège acquis depuis longtemps, d'autre part, parce qu'il n'était pas rare de rencontrer un dignitaire accompagné d'un charmant éphèbe. C'était même pour ce dernier un excellent moyen d'obtenir de l'avancement. Certains prétendaient qu'il en avait toujours été de même depuis les temps les plus anciens.

Lorsque Nel et Vana eurent dépassé le poste de garde et s'engagèrent dans les rues, Vana dut faire effort pour ne pas trahir sa surprise.

Au cours des pérégrinations du Clan, elle avait parfois visité les ruines de cités d'autrefois. Mais cela se bornait à quelques pans de murs, à des toitures écroulées, et les vieux prétendaient, pour l'avoir entendu de la bouche de leur grand-père, que cette destruction quasi totale était le fait de la « dernière guerre ».

Seule, la ville avait échappé à l'anéantissement, parce qu'elle disposait d'une arme terrifiante et que, lorsque les forces ennemies s'étaient approchées d'elle, elle les avait annihilées en quelques secondes. Vérité ? Légende ? Peut-être que certains, dans la ville, pouvaient répondre à cette question.

Donc, Vana s'engageait, à côté de Nel Nielson, dans une « rue ». Pour la première fois de sa vie ! Et elle ne pouvait poser aucune question sous peine de révéler sa véritable origine. Une « rue », c'était donc cela ?

Elle n'avait jamais assisté aux interrogatoires des prisonniers Nantis, mais on lui avait parlé de maisons alignées des deux côtés d'un chemin sur lequel passaient les piétons et quelques rares « automobiles ». Cette « rue », elle l'avait reconstituée dans son imagination, et la vérité ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle avait imaginé.

D'abord, elle avait supposé que le sol était de terre battue, creusé d'ornières et truffé de trous. Or il était régulier, couvert d'une sorte de chape noirâtre, souple sous les pieds comme le sable mouillé au bord des étangs, mais sans aucune trace d'humidité.

Quant aux maisons, ce n'étaient pas des pans de murs en ruine, mais

de solides bâtisses dont les fenêtres étaient fermées par des panneaux de verre... intacts ! Vana connaissait le verre, mais n'en avait jamais vu que des fragments.

— Montez sur le trottoir ! fit Nel Nielson avec impatience. Vous allez vous faire accrocher par une auto !

Elle obéit, échappant à un engin silencieux qui l'évita de justesse. Elle avait entendu parler de ces véhicules, mais là encore son imagination s'était tenue en deçà du réel. Le souffle coupé, elle voyait l'engin s'engager dans une ruelle, à une vitesse qui lui parut prodigieuse.

Deux promeneurs passaient près d'elle en discutant. Immobile, elle examinait ce monde nouveau, sans remarquer que Nel Nielson, attentif, l'étudiait, elle. Car pour Nel tout était bizarre dans le comportement de ce jeune garde.

— Logez-vous à la caserne, ou avez-vous une chambre en ville ? demanda-t-il enfin.

Vana comprit qu'il s'étonnait en constatant qu'elle le suivait comme un mouton.

— J'ai une chambre, murmura-t-elle.

— Où ?

— Ça ne vous regarde pas, répondit-elle avec défi.

— Ah, bien.

Il avait demandé cela simplement pour savoir s'ils allaient dans la direction voulue, mais une fois encore la réponse le surprit. Il reprit sa marche, très vite. Désarmée, Vana hésita. Tout ce qui l'entourait lui était étranger. Son ignorance à peu près totale des coutumes de la cité ne tarderait pas à attirer l'attention. Et d'ailleurs, où se réfugierait-elle ?

Peut-être Joss avait-il élaboré tout un plan à ce sujet, mais il n'avait pas eu le temps de lui en faire part. Parce qu'elle recommençait à penser à Joss, elle se mit à trembler, l'âme en déroute. Perdue dans la ville, sans but, elle pouvait se trahir à chaque instant.

Toute fière qu'elle fût, elle ressentait le besoin de s'accrocher à quelqu'un comme le naufragé à une branche de bois mort. Or elle ne connaissait que Nel Nielson. Par un effort de volonté, elle cessa de trembler et s'élança derrière lui en courant.

*

* *

Du coin de l'œil, Nel avait surveillé le manège du jeune Garde, et ses soupçons s'amplifiaient. Il obliqua dans une étroite ruelle, cessa de marcher pour attendre celui qui tentait de le rattraper puis, comme l'autre arrivait près de lui, il fit à mi-voix :

— Dites-moi ce qui vous tracasse. Je peux vous aider.

Vana avait déjà une réponse toute prête : elle y avait réfléchi tout en courant. Elle voulait s'attacher à cet homme, du moins tant qu'elle n'aurait pas assimilé les coutumes de la ville, mais il allait certainement lui demander les raisons de son étrange comportement.

Haletante, elle souffla :

— J'ai peur.

— Ah ? Un garde ! Avec l'entraînement que vous avez suivi ?

— Comprenez donc ! Quand j'ai vu que l'Errant attaquait mes compagnons, que ceux-ci ripostaient, je me suis enfui. Je ne suis revenu que plus tard, quand tout bruit avait cessé. Quand mes chefs le sauront...

Elle improvisait, se basant sur les révélations des prisonniers Nantis.

— Et vous savez ce que cela me coûtera ! ajouta-t-elle.

— Oui, en effet, reconnu Nel.

La ruelle était déserte. Nel clignait des yeux car le soleil l'éblouissait. Devait-il croire ce qu'il venait d'entendre ? Certes, il advenait que de tout jeunes gardes prennent la fuite dès les premiers coups de feu. Mais là, à six contre un ! Certes, il advenait que le tribunal militaire soit très sévère pour ces fuyards. Mais qui pourrait témoigner, alors que les cinq gardes et l'Errant étaient morts, et bien morts ?

Autre hypothèse : les mœurs de certains jeunes gardes étaient assez spéciales, souvent par la faute de certains de leurs supérieurs hiérarchiques.

« Dans toutes les civilisations décadentes..., » commença à penser Nel l'historien.

Il se força à revenir à la situation présente. Avec quelque gêne, mais non sans fatuité, il se demanda si le jeune gars le suivait parce que...

Mais non, folie ! Dans le regard qui se posait sur lui, il n'y avait qu'affolement. Brève réflexion. Puis :

— Je suis assez haut placé pour vous tirer d'embarras. Vous n'osez pas regagner votre chambre, n'est-ce pas ? Vous craignez que l'on ne vienne vous y arrêter ?

— C'est cela.

Il haussait les épaules :

— Eh bien, venez chez moi. Et soyez sans crainte, je n'aime que les femmes.

Peut-être remarqua-t-il le désarroi qui flambait dans les yeux de son jeune « compagnon », et le pas que celui-ci fit, d'instinct, en arrière. Mais il n'en dit rien.

*

* *

La ville n'était pas une métropole. On n'effectuait plus de recensements depuis longtemps (depuis que l'on avait enfin admis leur inutilité) mais la ville ne devait guère compter plus de quarante à cinquante mille habitants.

C'était la faute des murailles. On avait édifié celles-ci juste après la Grande Catastrophe, pour se protéger des Errants mais, comme toujours, les spécialistes, les experts, avaient tenu compte du présent, non de l'avenir. Si bien qu'après quelques dizaines d'années, il avait fallu édicter des lois pour que la population demeure à peu près stable.

Chaque Nanti possédait son appartement, à l'exception de ceux du Quartier Vieux.

Nel habitait non loin de là, au deuxième étage d'un immeuble à la façade grise et passablement délabré.

Vana monta l'escalier derrière lui, battit des paupières, incrédule, quand il introduisit une clef dans une serrure.

La porte s'ouvrit. Vana ne pouvait plus hésiter. Elle entra.

CHAPITRE VIII

Récit de Vana (suite).

Quand il fit claquer la porte derrière lui, l'angoisse étreignit ma poitrine. Jamais je n'avais été enfermée où que ce soit, car les grottes dans lesquelles nous éliions refuge, parfois, étaient toujours d'accès facile, et l'on n'en obturait pas l'entrée.

Dominant mon désarroi, et rappelant en moi tout ce que nous avaient appris nos prisonniers, je parvins à me calmer et à marcher tranquillement vers la fenêtre que j'ouvris. Je me penchai.

Au-dessous de moi, une rue que le soleil éclaboussait de lumière, une rue déserte comme elles le sont toutes aux heures de travail (j'appris cela plus tard), mais deux étages plus bas ! Cependant, je jugeai qu'il n'y avait guère plus de cinq à six mètres si je me cramponnais à l'appui de la fenêtre. J'avais quelquefois sauté d'aussi haut dans la montagne, et sans dommage.

Je me retournai. Nel Nielson me surveillait avec curiosité.

— Quel est votre nom ? demanda-t-il.

— Vana.

— Vana comment ?

— Peu importe, fis-je sèchement. Il hochait la tête et acquiesçait :

— Vana !... La lettre V... Comme mon vénéré supérieur hiérarchique Val Vanor.

Puis il soupira.

— J'ignore à quel jeu vous jouez, mon jeune ami, mais votre nom n'est assurément pas Vana.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si c'était exact, vous auriez franchi le cap de la soixantaine, ce qui n'est pas, ou alors vous seriez un bébé. Bizarre que vous ayez oublié que, dans la ville, la première lettre du prénom et du nom des nouveau-nés change tous les ans. Ainsi, je suis Nel Nielson, fils de Jan Jielsen.

— Il y a vingt-six lettres dans l'alphabet ! fis-je.

— De plus en plus étrange, murmura-t-il. Vous avez aussi oublié qu'elles ne passent pas dans l'ordre alphabétique. Le V a été choisi il y a soixante-deux ans, puis de nouveau voilà deux ans. Or vous n'avez ni soixante-deux, ni deux ans. Donc votre nom n'est pas Vana, et vous me racontez des blagues. Je ne suis pas hostile aux plaisanteries, mais...

Il s'était moqué de moi ! Il s'était approché dans un dessein bien précis et n'avait parlé que pour endormir ma défiance. Soudain, il tendit le bras...

Je rappelle que les gardes étaient vêtus d'un « blouson » serré à la taille, qu'ils utilisaient pour porter des objets personnels. Ils glissaient ceux-ci entre le vêtement et la peau. Joss avait même conclu (ce qui était exact) que cette habitude me permettrait de ne pas attirer l'attention par mes formes féminines.

Oui, Nel tendit la main et happa entre ses doigts un minuscule coin d'étoffe grise, qui dépassait à la fermeture du blouson, et tira d'un coup sec. Il recula en sifflotant, examinant ce dont il venait de s'emparer.

— Le pagne d'un Errant ! fit-il, les yeux écarquillés.

Et, tout de suite, il enchaîna :

— Mais celui qui était mort l'avait encore, son pagne !

Il revenait vers moi qui, immobile, ne savais que faire, et de la même cachette il retira deux pantoufles de peau.

— Eh bien ! dis donc ! murmura-t-il, stupéfait. Pourquoi n'as-tu pas dit que tu en avais tué un autre ? Tous tes problèmes disparaissaient !... On t'accorderait de l'avancement... Tu apportes des preuves : les voici !

Je ne répondis rien. Il n'y avait en moi aucune répulsion envers ce Nanti qui, d'un instant à l'autre, allait découvrir la vérité. Plus je le regardais, plus je me persuadais qu'il était intelligent, très large d'esprit... En un sens, il ressemblait un peu à Joss. Moins athlétique, mais peut-être plus intelligent.

Il m'entraînait par le bras, m'asseyait de force sur un siège très large, où l'on pouvait s'allonger. Puis il marmonna :

— Un pagne et des sandales d'Errant... adaptés à ta taille ! Dieu du Ciel, pourquoi ramenaistu cela à la ville ? Si tu désirais t'en revêtir, tu aurais pu le faire dans la forêt... Alors ? Je...

*

* *

Un souvenir surgit dans ma mémoire : celui de Joss arrêtant le geste bestial de Kari par une simple petite phrase. Cette phrase-là, dont j'ignorais la signification cachée, était-elle valable à l'intérieur de la ville ?

Je regardai Nel Nielson droit dans les yeux et, doucement, je demandai :

— Quel âge as-tu ?

Cela suffit. Il recula, s'essuya le front d'un revers de manche.

— Ainsi, toi aussi..., souffla-t-il.

Depuis un moment, il me tutoyait. Donc, je le tutoyai aussi.

— Que veux-tu dire ? Pourquoi « moi aussi » ? Il m'étudiait au fond des yeux, longuement.

— Ce n'est pas possible, conclut-il. Après ce que j'ai vu, entendu... tu n'as pu lancer cette phrase au hasard. D'autant plus que, pour la première fois, tu m'as tutoyé. « Quel âge as-tu ? ». Tu connais la phrase clef. Et pourtant, tu es un garde ! Et tu portes dans ton blouson un pagne et des sandales d'Errant !... Dieu du Ciel ! Est-il admissible que tu aies eu la même idée que moi, que...

Il se tut, lèvres sévèrement jointes, furieux d'en avoir trop dit. Mon angoisse s'était dissipée. *Il était comme Joss*. Il portait en lui cette force dont j'ignorais tout, mais pour laquelle Joss avait exigé que j'entre dans la cité.

Je baissai la tête.

— La même idée que toi ? Je ne comprends pas.

Il vint s'asseoir près de moi.

— Vana..., murmura-t-il. Vana, ou quel que soit ton nom, tu es un garde, mais tu caches sur toi un pagne et des sandales d'Errant. C'est donc que tu avais l'intention de revêtir ce pagne et de chausser ces sandales, afin que les Errants te prennent pour l'un des leurs.

— C'est toi qui le dis, fis-je, glacée.

Il frappa du poing sur le bras du siège.

— Mais, dieu du ciel, comprends donc qu'il n'y a pas d'autre explication ! Tu n'ignores pas que, lorsque les gardes aperçoivent un Errant, surtout à proximité de la ville, ils tirent à vue. Il m'est impossible de croire que tu tentais de te suicider !

Très calme, j'affirmai :

— Je n'avais aucunement l'intention de revêtir ce pagne et de chausser ces sandales.

— Pourquoi les portais-tu sur toi ?

— Je n'ai pas l'intention de vous répondre. Devinez.

De nouveau, il frappa du poing sur le bras du siège.

— Vana, fit-il doucement, je vais être franc. Depuis des mois, je cherche, avec désespoir, je cherche dans l'ombre une explication à certains faits que... je constate... mais dont je ne puis parler. Ces faits ont un rapport avec l'expression « Quel âge as-tu ? », prononcée sans aucune raison apparente, comme tu viens de le faire. Pour quelles raisons, toi, garde, désirerais-tu fréquenter des Errants sinon parce que certains d'entre eux pourraient te demander : « Quel âge as-tu ? ».

Je souriais. Oui, il était si loin de la vérité que je ne pouvais m'empêcher de sourire.

— Si tu savais, dis-je doucement, combien de gens m'ont demandé « Quel âge as-tu ? », sans y mettre malice, depuis que je suis né !

Sa main serrait son poignet.

— Ne te moque pas de moi ! Tu sais fort bien ce que je veux dire. Ceux qui, à l'âge que nous avons, et dans certaines circonstances, se saluent par ces mots, possèdent en eux une force inconnue, une force mystérieuse... Il ajouta à voix très basse :

— ... Qu'ils n'osent pas utiliser !

J'essayais, sans y parvenir, de dégager mon poignet.

— Tu me fais mal ! murmurai-je. Incrédule, il serra davantage, et je gémis. Il se leva.

— Un garde ! fit-il. Quelle réaction pour un garde !

Quand il avait retiré le pagne et les pantoufles que je portais sur ma poitrine, sous le blouson, il avait entrouvert celui-ci. Or il n'y avait rien dessous, sinon ma peau nue. Et en essayant d'échapper à son étreinte, j'avais, sans le vouloir, entrebâillé davantage le blouson.

Si bien que, alors que je m'écartais de lui, Nel entrevit ma poitrine. D'un élan, il ouvrit le blouson. Et il recula en sifflotant pendant que je m'adossais au mur, livide. Quel homme étrange ! Il aurait dû crier, jurer, mais il se contentait de siffloter.

— Eh ben ! dis donc ! fit-il enfin.

Je ne répondis pas. Il avait cessé de me regarder, s'accoudait à la fenêtre ouverte.

— Une femme chez les gardes, impensable. Donc tu n'es pas un garde. Or tu en portais l'uniforme, et tu cachais sur ta poitrine un pagne et des chaussures d'Errant.

Il avait fermé les yeux et, stupidement, se balançait d'un pied sur l'autre.

— La même idée que moi, reprit-il. Je l'avais deviné ! Sais-tu ce que je voulais faire, Vana ? Sacrifier un Errant, lui dérober son pagne et ses pantoufles, et me présenter devant quelque clan dans cet accoutrement en racontant une fable. Exactement ce que tu as fait en sens inverse si je puis dire. Car tu es une Errante, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnus-je.

Aucun affolement en moi. J'attendais la suite, attentive. Je le tenais autant qu'il me tenait : si je répétais aux autorités de la ville ce qu'il venait de me confier de cette force inconnue qui l'habitait... D'après nos prisonniers, les chefs de la cité n'aimaient guère ce genre d'individus.

— Tu as tué un garde et tu as revêtu son uniforme, n'est-ce pas ?

— Je ne l'ai pas tué, murmurai-je. Je suis incapable de tuer. Je ne saurais comment faire... et d'ailleurs je n'en aurais pas le courage. Pour moi, la vie est sacrée. Même au Clan, jamais je n'ai pu achever un animal blessé. Admettons que ce soit un excès de sensiblerie. C'est Joss qui a abattu le jeune garde dont j'ai pris l'uniforme.

— Joss, ton compagnon, un Errant ?

— Oui.

- Celui qui gisait près des cinq gardes morts ?
- Oui.
- Comment l'a-t-il tué ?
- D'une pierre à la tempe. Sa force et sa précision étaient extrêmes.

Il...

Nel Nielson me coupa la parole d'un geste d'impatience et fit claquer sa langue.

- Es-tu certaine qu'il l'a tué avec une pierre ?
- Oui. Je l'ai vu. J'ai même tenté de retenir son bras.

Il réfléchissait, lèvres amincies. Comme un homme en colère. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui l'irritait dans le fait que Joss avait tué le garde d'un jet de pierre ? Soudain il fut près de moi, me broyant les poignets dans ses mains musclées.

— Mais les autres ? Les cinq autres ? Je n'ai pas examiné leur corps pendant longtemps, mais s'ils avaient eu la tempe broyée, je l'aurais vu ! Dieu du ciel, comment les a-t-il tués ?

— Je ne sais pas, murmurai-je.

Il serrait mes poignets de plus en plus, si bien que je ne pus réprimer un gémissement. Aussitôt il me lâcha et souffla, tête basse :

— Pardonne-moi... Mais c'est affolant ! Passer si près... à un cheveu de cette vérité que je cherche depuis si longtemps... et que ton compagnon Joss connaissait certainement ! Voyons... Joss voulait entrer dans la ville, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pour y rencontrer quelqu'un qui, comme lui, possédait la force inconnue ?

Je ne répondis pas tout de suite. Puis je me dis que cet homme, qui réagissait comme Kari quand on lui lançait au visage « Quel âge as-tu ? », aurait déjà pu me livrer aux gardes. Je répétais :

— Oui.

Son poing droit frappa la paume de sa main gauche grande ouverte.

— Cinq minutes plus tôt ! gronda-t-il. Si j'étais arrivé cinq minutes plus tôt ! Il n'aurait pas eu besoin de tuer les gardes, je les aurais écartés, et ceux-ci ne l'auraient pas abattu. D'ailleurs, ce n'est pas la blessure infligée par les gardes qui l'a tué si vite ! Oh ! comme j'aurais voulu l'entendre avant qu'il meure !

Non sans quelque surprise, je demandai :

- C'est vous qu'il devait rencontrer dans la ville ?
- Évidemment, répondit-il en haussant les épaules.

Mais il ne m'avait pas convaincue. En effet, s'il avait su à l'avance qu'un Errant désirait lui parler, il n'aurait pas regardé Joss (le cadavre de Joss !) avec une telle indifférence. Il aurait au moins fouillé les poches du pagne.

On se dévisageait, presque nez à nez, et il avait compris que je ne

croyais pas ce qu'il venait d'affirmer. Ses mains se posèrent sur mes épaules, sa tête s'approcha de la mienne.

Je n'essayai pas de me dégager. J'étais à bout de forces. Nos lèvres allaient se rencontrer, quand il se figea.

Un son bizarre, une sorte de bruit de crécelle retentissait dans un angle de la pièce. Nel hésita, puis me lâcha en grognant :

— Qu'est-ce qu'ils veulent encore ?

Un écran s'allumait, aussitôt empli par le visage d'un officier des gardes, maussade, hostile.

— Monsieur Nel Nielson ?

Nel me dit doucement :

— J'ai droit au « monsieur », donc tout va bien.

Sans hâte, il alla s'asseoir devant l'écran, manipula divers boutons.

— Je suis là, capitaine. Qu'y a-t-il ? L'autre semblait le regarder jusqu'au plus profond des yeux.

— Monsieur Nel Nielson, vous venez d'entrer dans la ville grâce à un laissez-passer signé par M. le Premier Directeur ?

— Exact.

— Un jeune garde vous accompagnait. Est-il encore avec vous ?

Au fond de moi je l'admirais, parce qu'il n'hésita pas à répondre en riant :

— Non, capitaine. Mes mœurs sont tout à fait normales. Ce jeune garde m'a quitté à mi-chemin de mon domicile.

— Comment se nommait-il ?

— Je l'ignore. Il ne m'intéressait en aucune façon.

L'officier eut un sourire mauvais :

— Monsieur Nel Nielson, six cadavres de gardes ont été découverts dans la forêt. L'un d'eux avait été dépouillé de son uniforme. D'autres gardes l'ont formellement reconnu. Niez-vous que vous avez vu ces corps ?

— Je nie avoir vu celui du garde dépouillé de son uniforme.

— Mais les autres ?

— Je les ai vus en effet.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalé au poste en entrant dans la ville ?

Nel ferma les yeux à demi. La colère s'emparait de lui, mais il s'efforçait d'être calme... peut-être à cause de moi.

— Capitaine, répondit-il, je suis un civil. J'ai assez vécu pour ne rien ignorer des tracasseries qui attendent les témoins en ces sortes d'affaires. Les gardes étaient morts, et donc on ne pouvait plus rien pour eux.

— Donc, vous ne niez pas que vous avez vu les cadavres ?

— Non.

Mais où voulait-il en venir, cet officier ?

— Vous êtes entré dans la ville en compagnie d'un jeune garde... qui portait l'uniforme de celui que l'on avait tué. Nous avons pu l'établir avec certitude grâce à quelques témoins.

— Je ne comprends pas ce que vous tentez de suggérer, capitaine.

— Monsieur Nel Nielson, fit l'autre, paisible, nous avons la certitude que ce jeune garde n'est qu'un Errant déguisé, et qu'il est chez vous. Vous nous avez menti. Au nom du Directoire, je vous donne l'ordre de ne pas quitter votre domicile. J'envoie immédiatement une patrouille. Considérez-vous comme en état d'arrestation.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La conversation était terminée, mais l'écran ne s'éteignait pas, et le capitaine continuait à surveiller Nel avec sévérité. Haussant les épaules, Nel fit deux pas de côté. En agissant ainsi, il échappait à l'œil électronique.

À diverses reprises, le Directoire avait envisagé de munir les appareils individuels d'un œil à large champ visuel, mais les protestations avaient été telles, qu'on y avait renoncé. Il n'y aurait plus eu de vie privée si le vidéophone avait décelé tout ce qui se passait dans l'appartement ! Bien que doté de pouvoirs considérables, le Directoire devait tenir compte de l'opinion publique, d'autant plus que, pour une fois, les gardes faisaient cause commune avec les civils.

— Monsieur Nel Nielson, gronda le capitaine, furieux, je vous demande de revenir devant l'œil du vidéophone, et de n'en plus bouger jusqu'à l'arrivée de la patrouille, c'est-à-dire dans cinq ou six minutes.

Nel ne répondit pas. Il alla vers Vana, glissa dans l'échancrure du blouson le pagne et les sandales d'Errant qu'il en avait retirés, referma le vêtement.

Vana ne réagit pas. Elle regardait et elle écoutait le capitaine, qui ne cessait de protester, sur l'écran. Soudain, elle se mit à rire, parce que cette image à deux dimensions menaçait d'intervenir. Nel la regarda d'abord avec surprise, puis rit aussi. Le capitaine était parfaitement ridicule.

Soudain Nel passa un bras sur les épaules de la jeune femme.

— Et c'est ça qui nous gouverne ! dit-il, railleur.

Sur l'écran, les couleurs étaient approximatives, mais ils notèrent que le visage du capitaine avait viré au violet.

— J'avais oublié que, s'il ne nous voit plus, il nous entend encore, fit Nel sans cesser de rire.

— Je vous entends en effet, grogna l'autre. Et je vous donne l'ordre d'attendre l'arrivée de la patrouille. Je...

Nel entraînait Vana vers la porte, qu'il ouvrit sans bruit. Ils sortirent. Il riait toujours, mais Vana remarquait que ce rire devenait un peu forcé. Que cherchait-il ? Pourquoi se jetait-il dans l'illégalité ? Au Clan, quand un homme désobéissait aux ordres reçus, il encourait un châtiment très sévère. Or, un officier des gardes venait d'ordonner à Nel Nielson de ne pas quitter son domicile !

— Ils vont t'emprisonner ! murmura-t-elle en commençant à

descendre les marches de l'escalier, près de lui.

Il avait cessé de rire.

— On n'emprisonne pas Nel Nielson, gronda-t-il. Je suis l'unique descendant de l'une des plus aristocratiques familles de la ville. Et je sais beaucoup trop de choses sur nos dirigeants actuels. Probablement, on cherchera à me supprimer. Mais la prison, non.

Au pied de l'escalier, elle lui serra le bras.

— Que veux-tu dire ? Certaines familles, chez vous, ont le privilège de ne pas être punies, quoi que l'on fasse, émit-elle.

— Vana, dit-il en l'entraînant, tu ignores cela parce que vous, Errants, ne vivez pas en société. Dans toutes les sociétés humaines, il en a été ainsi, l'Histoire nous l'a appris. Même sous des régimes qui se prétendaient « sans castes » ou sans « classes sociales » on hésitait à toucher à certains... Soit parce qu'ils étaient fort bien apparentés, soit parce qu'ils disposaient d'une audience nationale, voire internationale qui...

— Audience internationale ? demanda-t-elle, surprise.

Les nations avaient évidemment disparu de la surface de la planète depuis la Grande Catastrophe. Nel secoua la tête et ne répondit pas. Comment expliquer cela ? Il se glissait dans un sombre couloir, ouvrait, encore à l'aide d'une clef, une petite porte. Vana nota qu'il semblait posséder des dizaines de ces clefs dans ses poches ! Comment les reconnaissait-il ? Sans doute une question d'habitude.

Vana le suivit. Ils débouchèrent dans une ruelle. La ville ne comportait que peu de larges avenues, et beaucoup d'étroites venelles où les autos ne pouvaient s'engager.

En effet, depuis cent ans, la cité ne s'était développée qu'à l'intérieur des murailles, sans aucun plan d'urbanisme, et l'on avait anarchiquement agrandi des immeubles qui débordaient alors sur les trottoirs et même sur les rues. Cela ne présentait guère d'importance, la circulation automobile étant devenue pratiquement nulle depuis que l'on devait sévèrement rationner certains accessoires, tels les pneus. Seules roulaient quelques voitures officielles et quelques camionnettes de livraison, toutes à moteur électrique.

Nul ne souffrait de cette situation. Seuls les gardes et quelques privilégiés franchissaient le mur d'enceinte. Pour traverser la ville, un quart d'heure suffisait. À pied, bien sûr. Et deux minutes pour aller au magasin du Quartier. Quant aux objets lourds ou encombrants, on les livrait à domicile dans la cave, par les tunnels du réseau Aragne. Car le sous-sol de la ville n'était qu'une gigantesque toile d'araignée : chaque cave possédait un embranchement sur une voie principale. Sauf le Quartier Vieux, bien entendu.

Après avoir franchi une sorte de goulet entre deux immeubles rapprochés au point que même une petite auto électrique n'aurait pu

s'y engager, Nel entraîna Vana dans un coin d'ombre.

— Tu ne peux continuer à porter le costume des gardes, murmura-t-il. Les fenêtres ont des yeux, et il est très rare de voir circuler un garde isolé, surtout si jeune.

La population n'était pas tendre pour eux. On leur reprochait de vivre une existence facile, et pratiquement sans danger. Certains n'avaient jamais vu un Errant, même de loin, ce qui ne les empêchait pas de percevoir une substantielle « prime de risque ». En outre, au cours des manifestations de rues (il y en avait), ils se montraient brutaux sans raisons.

Aussi, quand l'un d'entre eux s'engageait seul dans une ruelle, il advenait qu'une tuile d'un toit, ou un pot de fleurs de balcon, dégringolât à son passage. Simple accident dû au hasard, n'est-ce pas ?

— Oui, souffla Vana... Mais si je remets mon pagne d'errant, ce sera bien pire !

La réponse de Nel la suffoqua :

— Je me le demande ! La plupart des gens de la ville détestent les gardes... Je t'expliquerai pourquoi plus tard. Pour les Errants, ils n'éprouvent guère qu'une indifférence parfois apitoyée. Certains parlent de racisme ignoble, et voudraient qu'on autorise les Errants à entrer dans la ville... Et même, ils verraient d'un œil favorable des unions entre Errants et Nantis. Sais-tu, Vana ? On étouffe entre les murailles de la cité. Vana demanda :

— Toi, en serais-tu partisan ?

Il l'eût volontiers serrée contre lui, mais il n'ignorait pas que de nombreux témoins les observaient, et Vana était encore vêtue comme un Garde. Il se savait promis aux plus hautes destinées, n'avait jamais douté de son avenir, et ne tenait pas à attacher un tel grelot à ses basques.

Comme elle se tenait très près de lui, il la repoussa d'un geste un peu nerveux.

— Mais bien sûr, j'en suis partisan ! Entre les Errants et nous, il n'y a qu'une question de costume... Tu en es la preuve !

Cependant, il se demandait combien de témoins avaient mis en marche leur vidéophone pour signaler la présence de Nel Nielson et d'un jeune garde dans cette ruelle. Puis il eut un sourire en coin. Les autorités étaient incapables de lancer un appel général sur les vidéophones personnels. Tout ce qu'elles pouvaient faire, c'était déclencher le beuglement des sirènes d'alerte... Mais la voix des sirènes n'était pas intelligible. Exactement comme autrefois, chez les ancêtres, aucun gouvernement ne pouvait alerter en même temps tous les abonnés au téléphone !

Ah ! s'il s'était agi d'une émission de télé !... Mais les ordres étaient formels : on n'allumait pas les récepteurs avant dix-neuf heures, à la

tombée de la nuit.

Pour l'instant, il n'y avait guère qu'une dizaine de personnes qui savaient que Nel Nielson et un jeune garde s'étaient enfuis. Donc, jusqu'à dix-neuf heures, rien à craindre des fenêtres.

Nel brûlait d'envie d'attirer Vana près de lui. Mais après dix-neuf heures toute la ville saurait qu'il errait en compagnie d'un jeune garde, alors qu'il ne voulait pas être « marqué ». Car il ignorait encore comment l'aventure allait se développer. Si Vana et lui n'arrivaient à rien de positif, eh bien, il ferait amende honorable auprès du Directoire. Il en avait encore la possibilité, puisque le jeune garde était une femme. Il dirait :

— Elle m'a entraîné... Je le regrette... J'étais comme fou...

Ce que certains marmonnaient autrefois dans les « salles d'Assises », et il advenait qu'ils fussent acquittés.

Bien sûr, il y avait elle, Vana. Elle l'amusait. Elle lui plaisait. Il coucherait certainement avec elle (d'ailleurs elle n'y paraissait pas allergique bien qu'on ait tué son Errant).

Mais quand il faudrait choisir : « Elle ou moi... » Eh là ! Il tenait à la vie, Nel Nielson. Presque autant qu'à la réussite de ses projets ambitieux.

Elle était très jolie, Vana. Oui, mais... On n'a qu'une vie. En lui-même, il ricanait. On n'a qu'une vie. Et voilà pourquoi il était totalement incapable d'utiliser le don légué par ses parents.

L'Errant qui accompagnait Vana était mort (d'une simple blessure à la cuisse !) pour avoir tué cinq gardes. Ignorait-il qu'il en mourrait ?

Lui, Nel Nielson, était parfaitement décidé à ne jamais tenter de tuer quelqu'un, sinon avec une arme, tant qu'il ne connaîtrait pas avec certitude ce qu'il devait faire pour demeurer en vie.

Car cela existait ! Il en avait découvert maintes traces dans les archives de la ville. *On pouvait tuer et ne pas mourir. Mais comment ?*

Il revint à la réalité. Il avait rêvé pendant quelques secondes, et Vana le regardait, surprise.

« Je ferai tout ce que je pourrai pour la garder, pensa-t-il, à la condition que cela ne menace ni mon existence, ni mon avenir. »

— Marche, allons !

Elle se tourna vers lui et demanda :

— Mais où allons-nous ? Il répondit doucement :

— Je ne sais pas. Je réfléchis.

Est-ce qu'il mentait ? Il expliqua très vite :

— Vana, dans quelques minutes les gardes seront à nos trousses. Je connais un refuge sûr... Mais pas avant ce soir, pas avant la tombée de la nuit.

Pouvait-il avouer que, même pour sauver Vana, il n'aurait pas consenti à se glisser de jour dans le Quartier Vieux ? Si le Directoire

apprenait qu'il fréquentait ces gens-là... Assurément, il serait rétrogradé dans les basses classes.

Et il n'avait nulle envie de balayer les rues, de vider les poubelles ou les fosses d'aisance.

— Allons, marche, Vana...

Une idée commençait à germer en lui. Tenait-il la solution de leur problème ? Un nommé Chris Cortan, qu'il n'avait rencontré que deux fois, mais qui consentirait peut-être à les héberger jusqu'à la nuit.

CHAPITRE II

Récit de Vana.

C'est chez Chris Cortan que j'eus ma première vision relative à la Force Inconnue.

J'avais dû marcher très vite aux côtés de Nel, ce dernier redoutant que des patrouilles ne parviennent à nous repérer. L'alerte générale était certainement déclenchée, mais les gardes, pas plus que les autorités, ne disposaient d'aucun moyen pour solliciter l'aide de la population avant l'émission télévisée de dix-neuf heures.

Quand Nel s'immobilisa devant une petite porte basse, dans une étroite et courte ruelle, j'étais à bout de forces.

— Chris Cortan est seul à habiter dans cette rue, murmura Nel. Tous les autres bâtiments sont des entrepôts.

Il ajouta, en appuyant sur la sonnette :

— C'est très pratique pour un libertaire tel que lui. Nul ne sait qui il reçoit.

Mais qui recevait donc ce Chris Cortan, et pourquoi ? Et qu'était un « libertaire » ? Le mot paraissait donner une signification précise, mais... La « liberté », qu'est-ce que c'est ?

La porte s'ouvrit sans que j'eusse entendu le moindre bruit. Nous entrâmes dans un couloir qu'éclairait une lumière douce et, du sommet d'un haut escalier, une voix paisible nous interpella :

— Qui êtes-vous ?

Jamais je n'étais venue dans la ville, mais il me parut étrange que l'on eût ouvert la porte avant de savoir qui se présentait.

— Nel Nielson, répondit mon compagnon.

— Ah ! c'est vous, Nielson ! Venez !

Nel souffla à mon oreille :

— Parfait ! Il est seul, sans quoi il n'aurait pas ouvert la porte sans demander qu'on montre patte blanche.

Qu'est-ce que c'était, « patte blanche » ?

Je le suivis dans l'escalier. L'éclairage, sur le palier, était aussi vague que dans le couloir, mais pourtant il me permit d'entrevoir Chris Cortan, et, hélas, il permit à celui-ci d'apercevoir mon uniforme.

De paisible, sa voix devint sévère et méfiante :

— Nielson, vous me connaissez depuis très peu de temps, mais j'espérais que vous aviez compris ma répugnance envers... Oh ! ne précisons pas ! Et de plus, un garde ! Le premier qui entre chez moi !

— Objection, Cortan, répondit Nel en riant, utilisant l'expression qu'emploient les défenseurs des Nantis quand l'un de ceux-ci passe devant leur Tribunal. Objection ! Vous vous méprenez. Si j'avais les intentions que vous me prêtez, pourquoi serais-je venu chez vous ? N'ai-je pas un domicile ?

— Un garde ! Ici ! grogna l'autre.

— Aurais-je mal compris ? N'êtes-vous pas à la recherche d'uniformes ?

Tout en parlant, Nel avançait, poussant l'autre, calmement, dans une pièce fort bien éclairée par de larges baies vitrées. Cependant, à peine entré dans cette salle, Chris Cortan se rebella, cessa d'avancer et grogna :

— Uniformes ? Pourquoi chercherais-je des uniformes ?

Nel parut désorienté, visage soucieux, frappé par un coup inattendu. Puis il se rasséra et ébaucha un sourire.

— Je comprends, Cortan. Vous avez l'impression d'être trahi... et devant un garde qui répétera vos paroles à ses chefs.

Il me regardait, indécis. Aussitôt je compris ce qu'il désirait : prouver à Chris Cortan que j'étais une femme. Il n'y en avait pas une seule parmi les gardes, la loi l'interdisait. Dans la ville, elles étaient bonnes à faire des enfants (pas trop, les murailles n'étant pas extensibles) et à vaquer aux soins du ménage.

Sans aucune hésitation, j'entrouvris la fermeture de mon blouson. Chez les Errants, nous ignorons ce que les Nantis, qui se prétendent civilisés alors que nous sommes des sauvages, nomment « la pudeur ».

D'ailleurs, pour moi, c'était simple : j'avais toujours vécu en portant pour tout vêtement un pagne et des sandales.

Et je montrai mes seins nus à Chris Cortan qui, ahuri, s'essuya le front.

— Nielson, fit-il enfin, qu'est-ce que ça signifie ?

— Je t'apporte un uniforme de garde, répondit Nel. Quant à ce qu'il cache, ce n'est pas pour toi.

Ces mots me mirent en colère, car il me regardait comme si je lui appartenais !

— Ni pour toi, Nel Nielson, grondai-je.

Il n'insista pas. Mais, avant que j'aie pu refermer le blouson, il avait happé du bout des doigts mon pagne et mes sandales d'Errante et les jetait sur une table.

— Que penses-tu de ça, Cortan ? demanda-t-il. Je remarquai qu'il le tutoyait depuis que j'avais prouvé que j'étais femme. Chris Cortan sursautait.

— Dieu du ciel !... Auriez-vous tué un Errant pour vous procurer cela ? Ce serait monstrueux !

Pour la première fois, je l'étudiai avec attention. Un Nanti pour lequel il était « monstrueux » de tuer un Errant ?... Cela existait donc ?

Il paraissait âgé. Probablement la quarantaine. Puis je compris que je raisonnais en Errante : dans les clans, nous vieillissons plus vite qu'à la ville, du moins en apparence. Pour un membre du Clan, j'aurais affirmé : quarante ans. Pour un Nanti, sans doute convenait-il d'ajouter une dizaine d'années.

C'est un de ces points sur lesquels les livres des anciens fourmillent d'erreurs. J'en ai lu quelques-uns. Ils prétendent que vivre au grand air, libre, nu, sans servitudes, est un garant de longévité. « Tu parles ! » comme disait Joss... Joss qui était mort depuis deux heures à peine... et pas une larme dans mes yeux ! Mais quelle femme étais-je donc ? Je...

— Vana ! gronda une voix près de moi. Même si tu refuses de répondre à nos questions, écoute-les !

C'était Nel, furieux. Je lui souris, attristée, et je murmurai :

— Pardonne... Je suis très lasse, et je pensais à Joss, mon compagnon.

— Celui qui a tué les cinq gardes ? s'exclama-t-il.

Puis il pinça les lèvres. Il aurait préféré que Chris Cortan n'apprenne pas cela. Mais Chris avait entendu. Lentement, il alla s'asseoir dans un fauteuil et, d'un geste, montra des sièges à ses visiteurs. Après un temps de silence, il murmura :

— Ai-je bien compris ? Le compagnon de cette femme aurait tué cinq gardes ?

— À la vérité, c'est six qu'il faut dire, répondis-je.

— Et il est mort ?

— Oui.

— Dommage. Il n'en savait guère plus que nous... Mais puisqu'il a tué six gardes, c'est une belle mort !

Je compris alors que Chris Cortan n'aimait pas les gardes, et j'intervins en montrant mon uniforme :

— Quand me débarrasserez-vous de ces vêtements ?

— Dès que vous le désirerez.

Il montra une porte au fond et précisa :

— Dans la penderie, vous trouverez une cinquantaine de costumes. Choisissez-en un à votre taille.

Pourquoi diable disposait-il de cinquante costumes de tailles différentes ? Il ajouta avec une sorte d'inquiétude :

— Bien entendu, vous laisserez à sa place votre uniforme de garde ?

— Soyez sans crainte ! Je ne vais pas l'emporter sous le bras !
Puis, soucieuse, je repris mon pagne et mes sandales d'Errante. Nel me dit :
— Ne t'habille pas ainsi ! Tu ne ferais pas vingt pas dans la rue !
— Me crois-tu idiot ? fis-je sèchement.
Je refermai la porte, mais j'avais eu le temps d'entendre Chris Cortan qui disait, pensif :
— Certains imbéciles prétendent que les Errants n'ont aucune intelligence !

*

* *

Quand je revins, revêtue d'un costume de Nanti, ils sifflotèrent tous les deux. Sans doute convient-il que je m'explique : chez les Nantis, les vêtements sont identiques pour les hommes et pour les femmes. Comme les uniformes des gardes, ils sont faits d'un tissu très élastique. La seule différence, c'est que les uniformes sont amples, du moins pour les gens fluets, comme je le suis, alors que les costumes civils enserrant de très près l'anatomie de leur possesseur. On ne pouvait hésiter : homme ou femme ? Je pense que je me fais comprendre. Assurément, nul, désormais, n'aurait admis que je fusse un garde.

Ils sifflotèrent, mais ne me regardèrent pas pendant longtemps. Au cours de mon absence, ils avaient dû discuter de choses graves, sans parvenir à une parfaite entente, car leurs visages étaient maussades.

— Nous en reparlerons, grogna Nel.

Une fois de plus j'éprouvais la désagréable sensation d'être de trop, car on désirait me cacher certains faits. Or, je suis volontiers boudeuse.

— J'aimerais me reposer un peu, dis-je.

Chris Cortan montra la salle d'où je sortais :

— Il y a là un divan. Trois heures s'écouleront avant que la nuit tombe.

Il avait l'air soulagé d'un poids (ma présence !) alors qu'il désirait continuer sa discussion avec Nel. Je revins dans la salle voisine. Pendant quelques secondes, l'envie me prit d'écouter en appuyant une oreille sur la porte, mais j'y renonçai. En bâillant, j'allai jusqu'au divan, je m'allongeai, et je m'endormis presque aussitôt.

*

* *

C'est alors que commença ma première vision. Ce n'était pas un

rêve : celui-ci ne paraît jamais réel quand on se réveille. Cette fois, quand j'eus fini de dormir, il n'y eut pas en moi le moindre doute : ils m'avaient parlé, ils s'étaient introduits dans ma tête, ils n'étaient pas le fruit de mon imagination mais bel et bien *une réalité*.

Lors de cette vision-là, il n'y avait pas de cadre. J'entends par là que les personnages m'apparaissaient dans un espace sombre, nu, et apparemment infini.

Je vis d'abord ma mère, qui souriait, puis presque aussitôt mon père, très grave. Pour un enfant, la notion « âge des parents » est tout à fait subjective. J'avais cinq ans quand ils étaient morts, ils en avaient vingt-cinq à peine, mais j'avais conservé le souvenir d'être sans âge, ou du moins si âgés que la notion de temps ne pouvait s'appliquer à eux.

Je n'avais plus cinq ans, mais dix-huit. Et je les voyais désormais avec mes yeux de dix-huit ans, eux qui en avaient vingt-cinq à peine. Quand ma mère me souriait, j'avais l'impression de me mirer dans l'eau d'une fontaine. Quant à mon père, bien qu'il ne lui ressemblât pas du tout, il me rappelait Joss.

Dès les premières secondes je compris que, si je les voyais et entendais, ils ne me voyaient ni ne m'entendaient. Car lorsque je murmurai :

— Maman ! Papa !

... Ils n'eurent aucune réaction. La mort détruit les sens humains. Peut-être en apporte-t-elle d'autres, infiniment plus subtils.

En tout cas, mon père prit la parole, et il semblait savoir exactement où j'en étais, comme s'il n'avait jamais cessé de veiller sur moi.

— Vana, me dit-il, les temps sont venus où tu dois apprendre les rudiments de la force inconnue, car peut-être est-ce toi qui découvriras le Secret Suprême, celui que nous cherchions, celui que Joss et tant d'autres cherchent, et que nous n'avons pas eu le temps de trouver parce que nos recherches nous ont conduits à mourir trop jeunes. Vana, il est temps que tu t'exerces à enrouler ta pensée sur celle des autres. Songes-y. Mais n'essaie pas autre chose. Quand tu y seras parvenue, tu nous reverras, et nous t'expliquerons alors ce que tu peux faire, et surtout ce que tu ne dois pas faire. Vana, n'agis pas comme nous. Ne meurs pas à vingt-cinq ans.

J'avais essayé de l'interrompre, mais il ne m'entendait pas. Et c'était normal : ils étaient là, tous deux, dans ma tête, mais pas en dehors de moi.

— Vana, exerce-toi à enrouler ta pensée sur celle des autres... Dès que tu y seras parvenue, nous t'expliquerons le reste, du moins ce que nous en savons. Il faut aller très, très lentement, sans quoi la mort te frapperait comme elle nous a frappés.

Puis ils disparurent.

Aussitôt, Joss apparut. Il souriait.

— Je sais, j'ai toujours su que tu ne m'aimais pas comme je t'aimais, Vana. Mais je t'aimais assez pour deux. Essaie d'enrouler ta pensée sur celle des autres... *Comme un liseron, oui, comme un liseron.*

*

* *

Quelqu'un me secoua. Je me réveillai en sursaut. C'était Nel. Il me dit :

— La nuit tombe. Viens, nous allons dans quelque refuge infranchissable.

Je souris avec tristesse. Il essayait de me rassurer mais, par nos prisonniers, j'avais appris que les gardes pouvaient entrer n'importe où dans la ville, de nuit comme de jour, et tout fouiller, sauf chez les membres du Directoire. Je le lui dis doucement. Il secoua la tête :

— Vos prisonniers ne vous ont pas parlé de cette lèpre, de cet abcès qui déshonore le centre de la ville. Ils avaient honte, parce que jamais ils n'ont pu y entrer malgré leurs armes. On appelle cela le Quartier Vieux.

— C'est donc merveilleusement défendu ? fis-je, surprise.

Il haussa les épaules.

— Pas la moindre muraille, pas la moindre barrière. Pas la moindre défense *naturelle*.

Il insistait sur le mot, et je ne comprenais pas.

— Ils disposent donc d'armes terrifiantes ?

— Une seule, bougonna-t-il. La Force Inconnue. Mais eux, dans les conditions lamentables où ils vivent, ils n'ont pas peur de mourir. Et, comme ton compagnon Joss, chacun d'eux, avant de s'éteindre, peut tuer cinq ou six gardes. Or, ils sont des milliers. Prêts à se suicider pour se débarrasser de cinq ou six Nantis. Dans ces conditions, les Nantis ne tentent plus rien contre le Quartier Vieux. Nous y serons en sécurité.

Il me cachait encore quelque chose ! Comme le Clan l'avait fait, comme Joss l'avait fait !

INTERLUDE

Vers six heures du soir, il y avait eu réunion exceptionnelle du Directoire, et Nel Nielson eût été fier d'apprendre que l'on convoquait les Directeurs à cause de lui.

Dan Dany, Premier Directeur, était grand, d'aspect sévère, avec pourtant, parfois, une flamme d'ironie dans ses yeux gris. Ironie accompagnée d'un certain mépris pour ses collègues, et parents ou alliés.

En fait, la totalité du pouvoir lui appartenait. Mais il aimait provoquer de telles « réunions au sommet » de façon à engager la responsabilité des autres Directeurs bien qu'aucun de ceux-ci n'osât s'opposer à la décision qu'il avait dictée à l'avance aux services administratifs.

Ce n'était pas une dictature, puisque chaque Directeur pouvait opposer son veto, et pourtant c'en était une puisque, depuis l'avènement de Dan Dany, nul ne l'avait jamais fait.

Il trônait à l'extrémité arrondie de la table en fer à cheval, deux de ses collègues à gauche, deux à droite. Depuis la naissance de la ville, on n'avait rien changé au décor, rien modifié. Les Nantis étaient extrêmement conformistes.

Lorsqu'il annonça tranquillement « La séance est ouverte », c'était évidemment pour respecter la coutume. Ne l'était-elle pas, « ouverte », dès l'instant où ils se réunissaient, puisque nul huissier, nul secrétaire n'y assistait ?

Le Premier Directeur se tourna vers Val Vanor.

— Val, cette salle est totalement isolée. Personne ne peut nous voir ou nous entendre. J'y ai veillé personnellement. Veux-tu exposer clairement à quelle tâche particulière tu t'es attaché, ce qu'il en est résulté, et quelles sont tes craintes pour l'avenir ?

L'historiographe parut gêné.

— Dan, murmura-t-il, je ne possède, tu le sais, que des présomptions. Si elles s'avèrent fausses, nos amis pourraient par la suite...

L'autre lui coupa la parole, l'air amusé :

— Ils pourraient quoi ? Rien du tout. Nous sommes cinq, et liés par de tels secrets que nous ne pouvons rien les uns contre les autres.

Et comme Val Vanor esquissait une moue, il ajouta :

— D'ailleurs, sois tranquille. Si je vous ai réunis en séance extraordinaire, c'est parce que je possède désormais une preuve. Val,

tu ne t'es pas trompé. Ce que tu nommes la « Force inconnue » existe, et si nous lui permettons de se développer, la ville est perdue. Parle. Explique tout.

— Mes chers amis, commença Val Vanor en essayant les verres de ses lunettes teintées, ce qui permettait de constater que ses yeux rougis étaient ceux d'un homme qui veille beaucoup, le processus par lequel j'en suis arrivé à déceler une anomalie dans la ville a été déclenché par une toute petite remarque que j'ai faite au sujet du règne du précédent Premier Directeur.

Dan Dany murmura, sourire aux lèvres :

— Du *règne* ? Un Premier Directeur ne *règne* pas, mon cher Val. Il dirige le destin de la ville et de ses habitants, voilà tout.

L'autre se mordillait les lèvres, et rattrapa sa gaffe :

— Un lapsus, mon cher Dan, et tu l'as compris. Je voulais dire « gouvernement », et non pas « règne ».

Dan Dany haussait les épaules.

— Tu seras toujours le même, Val. J'ai précisé que nous sommes entre nous, que nul ne peut nous entendre ni nous voir. Aussi, j'accepte *règne*. Car je règne, et vous le savez. Continue.

— Bien. Soit. Donc, une toute petite remarque que j'ai faite au sujet du règne...

Il regardait Dan Dany.

— ... Du règne du précédent Premier Directeur. Vous savez tous que celui-ci, mort d'une crise cardiaque...

Quelqu'un toussota, et Dan Dany ne tenta pas de dissimuler un léger sourire en coin.

— ... Mort d'une crise cardiaque, celui-ci avait, peu de temps avant sa disparition, interdit que l'on continuât à tenter de déloger les Gueux du Quartier Vieux. Ce Quartier Vieux est une plaie dans la ville, une sorte d'abcès. Je suppose que vous êtes d'accord sur ce point ?

Approbation unanime.

— Nouvelles élections au suffrage universel, et Dan Dany, élu Premier Directeur, nous choisit comme collaborateurs. Or, la loi est la loi, et vous savez qu'on la respecte, quand plusieurs candidats sont en présence... Et le suffrage universel, j'en suis un farouche adversaire et ne m'en cache pas, est ce qu'il est... C'est-à-dire que les Gueux, les réprouvés, les clochards du Quartier Vieux, que la population active nourrit gratuitement, ont voté comme vous et moi ! C'est stupide.

— Oui, oui ! C'est stupide ! Il faut modifier cette loi et leur retirer le droit de vote !

Val Vanor allait reprendre la parole, mais le Premier Directeur fit, très vite :

— L'élection s'est jouée sur un millier de voix environ. Or, il n'y a

pas le moindre doute, j'ai été élu grâce aux voix du Quartier Vieux, parce que, contrairement à mon adversaire, j'avais solennellement promis de respecter le décret de mon prédécesseur et de ne plus attaquer le Quartier Vieux. Les Gueux ont massivement voté pour moi. S'ils s'étaient abstenus, j'étais largement battu... et où serions-nous à l'heure actuelle ?

— Hum !... souffla quelqu'un. Les promesses électorales...

Dan Dany haussa les épaules et demanda :

— Continue, Val. Le moment est venu où ils doivent tout savoir.

— Je suis fêru d'Histoire, répondit l'interpellé. D'ailleurs, c'est mon métier, que je pratique non par obligation, mais par amour. Aussitôt, je conclus qu'il y avait corrélation entre l'interdiction d'attaque donnée par le Premier Directeur précédent, et le fait que les Gueux avaient, par la suite, massivement voté pour Dan.

— Tu ne t'étais guère fatigué ! dit quelqu'un en riant.

— Certes ! Mais cela me conduisit à rechercher les raisons pour lesquelles le prédécesseur de Dan avait interdit que l'on attaquât le Quartier Vieux. Il n'avait pas besoin des suffrages des Gueux, lui, puisqu'il était déjà en place !

— Peut-être, avant de mourir, de la façon que nous connaissons, avait-il décidé de favoriser l'élection de Dan ?

— Ils étaient à couteaux tirés, affirma Val.

— Et pourtant Dan a maintenu l'interdiction d'attaquer les Gueux !

Le Premier Directeur intervint :

— Ils sont plusieurs milliers. Ils votent massivement pour moi. Ils ne menacent pas la ville : ils vivent tranquillement dans leurs masures en ruine. Pourquoi aurais-je ordonné de les attaquer ?

— Nous leur offrons gratuitement leur nourriture, grogna quelqu'un... Et la nourriture manque !

Val Vanor négligea l'interruption et reprit :

— Oui, ils ont voté massivement pour Dan, et recommenceraient sans doute à l'occasion puisque nous les laissons en paix. Mais ils avaient voté tout aussi massivement *contre le prédécesseur de Dan...* Et cependant celui-ci a décidé de ne plus les attaquer ! Pourtant, il ne s'était jamais distingué par une clémence exceptionnelle, bien au contraire.

— Un chef d'État, fit Dan Dany, ne doit manifester sa clémence que lorsque son pouvoir est très solidement établi, ou bien lorsqu'il ne peut agir autrement sous peine de complications qui mettraient en péril l'existence même de l'État, tel qu'il le conçoit.

De la tête, il fit signe à Val Vanor de poursuivre.

— Or, fit celui-ci, le moins que l'on puisse dire, c'est que son pouvoir n'était pas solidement établi. La contestation couvait partout. Certains, et j'en étais, ainsi que Dan, parlaient ouvertement de révolte.

Si bien que sa mort subite fut accueillie, vous vous en souvenez, avec soulagement.

Dan Dany regardait fixement l'historiographe, admirant une telle impassibilité. Mais peut-être Val, plongé dans ses archives historiques, ignorait-il vraiment comment était mort l'ex-Premier Directeur...

— Exact, fit quelqu'un. Ta conclusion ?

— C'est que certains faits lui ont prouvé que, si les gardes continuaient à lancer des assauts contre le Quartier Vieux, l'existence du gouvernement, et peut-être de la ville, serait mise en péril. D'où sa décision d'ignorer le Quartier Vieux.

Il se tut. Il regardait Dan Dany, qui souriait en hochant la tête. Les trois autres se dévisageaient, ahuris.

— Où veux-tu en venir ? demanda enfin l'un d'eux. On ignore le nombre des Gueux entassés dans le Quartier Vieux, mais il est probable qu'ils ne sont pas plus nombreux que les gardes. Or ceux-ci sont armés, les Gueux ne le sont pas, nous y avons toujours veillé. En outre, sous-alimentés, vivant dans la misère, comment pourraient-ils résister à un véritable assaut ? Et comment pourraient-ils mettre en péril l'existence du gouvernement et de la ville ?

Val Vanor interrogea du regard Dan Dany qui grogna :

— Dis tout. Il est grand temps qu'ils sachent.

— L'assaut que tu envisageais, dit Val Vanor, a eu lieu il y a six ans, presque jour pour jour. À la clarté des projecteurs, en pleine nuit, plus de mille gardes, arme au poing, se sont élancés dans les rues du Quartier Vieux. Les ordres qu'ils avaient reçus étaient féroces, mais formels : tirer à vue sur tout Gueux qu'ils apercevraient.

— Mais nul ne l'a su ! s'exclama l'un des Directeurs.

— Comme quelques coups de feu avaient claqué, le Directoire de l'époque annonça qu'il s'était agi de « manœuvres de nuit ». L'assaut du Quartier Vieux fut passé sous silence... et pour cause !

— Je ne comprends pas. Mille gardes, armés, chargés de tirer à vue, et tu ne parles que de quelques coups de feu...

— D'après les comptes rendus ultra-secrets dont seuls Dan, en tant que Premier Directeur, et moi en tant qu'historiographe officiel, avons eu connaissance, il n'y eut que quelques dizaines de coups de feu. *Après quoi les rares survivants des gardes s'enfuirent, en proie à une violente panique.*

— Tu veux dire les survivants des Gueux ?

— Non. Des gardes. Une centaine d'hommes à peine. Ils n'avaient rien vu, rien compris. Tout ce qu'ils savaient, c'est que, dès qu'ils avaient commencé à ouvrir le feu sur les Gueux qui rôdaient dans les rues à cette heure tardive, leurs compagnons étaient tombés autour d'eux comme des mouches. Oui, comme les mouches lorsqu'on utilise un puissant insecticide. Plus de neuf cents morts sur mille gardes !

— Morts ? Tu dis bien morts ? Mais il y a eu des blessés ?

— Pas un.

Un silence plana. Puis, à mi-voix :

— Les Gueux disposeraient donc d'une arme absolue ? demanda quelqu'un, et c'est pour cela que, en échange de leur neutralité, la ville a renoncé à les attaquer ?

De nouveau, Val Vanor regarda le Premier Directeur.

— Ne cache rien, fit Dan Dany. Ils ignorent encore pourquoi, mais ils doivent l'apprendre. Nous ne pouvons plus rien dissimuler, du moins entre nous, parce que notre sort, et probablement celui de la ville, sont en jeu.

— Une arme absolue..., murmura Val Vanor pensif. Peut-être. Mais qu'entends-tu exactement par là ?

— Eh bien, une arme qui permet d'assassiner neuf cents gardes sans que, du côté de ceux qui la détiennent...

— Et voilà ! trancha Val.

— Comment, « et voilà ? ». Que prétends-tu exprimer ?

D'un air dégoûté, l'historiographe répondit :

— Je ne prétends rien. J'ai eu accès, comme Dan, aux archives ultra-secrètes. Neuf cents gardes ont été tués cette nuit-là. Mais deux cent soixante-quatorze Gueux sont morts.

— Tu te contredis, Val ! Il n'y a eu que quelques dizaines de coups de feu !

— Oui, en effet. Mais deux cent soixante-quatorze Gueux ont péri. Leurs compagnons ont poussé l'obligeance jusqu'à transporter les cadavres, le matin, devant le cimetière de la ville comme ils le font lors de chaque décès. Ils ne disposent eux-mêmes d'aucun champ des morts. Nous les avons inhumés dans une fosse commune. Or, écoutez bien : *ils ne portaient pas la moindre trace de blessure.*

Il ne prit pas garde aux exclamations des trois Directeurs. Tête basse, il se revoyait, écoutant les enregistrements ultra-secrets, les conclusions des rapports d'autopsie...

— En outre, ajouta-t-il, comme ces Gueux-là, les gardes ne présentaient aucune lésion physique.

— Neuf cents morts naturelles chez les gardes en quelques minutes, plus près de trois cents Gueux ? Mille deux cents crises cardiaques au même moment ? Allons donc !

— Bien sûr, c'est inadmissible. Le malheur, c'est qu'il en est ainsi. Aucune lésion physique extérieure ou intérieure n'a été relevée. On n'a pas procédé à mille deux cents autopsies, vous le comprenez. Mais celles que l'on a ordonnées au hasard prouvent que ces hommes sont morts sans aucune raison apparente. Ils ont perdu la vie, sans aucune blessure, alors qu'ils étaient en parfaite santé. Et rien dans leur cadavre n'a permis de déceler la raison pour laquelle ils sont morts.

— D'un côté comme de l'autre ? s'exclama quelqu'un. Chez les Gueux comme chez les gardes ?

— En effet. Vous avez bien compris.

— Je répète, c'est inadmissible ! Il y a erreur !

— Non. Cela est, affirma Val Vanor avec force. Deux cent soixante-quatorze Gueux sont morts, après avoir tué près de neuf cents gardes. Comprenez-vous maintenant pourquoi le Directoire qui nous a précédés a interdit d'attaquer le Quartier Vieux ? La proportion est de *un à trois*. C'est-à-dire que, si la moitié des Gueux se sacrifiaient (Et ils semblaient décidés à le faire !), ils anéantiraient tous les gardes. Après quoi, rien ne les empêcherait de piller la ville.

Après un bref silence, une voix s'éleva :

— Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Pourquoi n'ont-ils pas envahi nos riches demeures, puisqu'ils peuvent neutraliser les gardes ?

— Oui, mais au prix de leur propre existence ! Le ferais-tu, toi ?

Nouveau silence, puis Val Vanor reprit :

— En fait, nous ignorons pourquoi les Gueux se confinent volontairement dans le Quartier Vieux. Nous supposons que la force inconnue qui leur permet de tuer sans armes était liée à ce même Quartier Vieux... D'où le fait qu'ils n'en sortaient jamais, et que le Directoire avait cessé de l'attaquer. Mais depuis quelques heures, nous savons qu'il n'en est rien. Et qu'ils ne sont pas seuls à disposer d'un tel pouvoir. Car on vient de découvrir dans la forêt les cadavres de cinq gardes et d'un Errant. Aucun d'eux ne porte la moindre trace de blessure. *Il semble que cet Errant s'est débarrassé des gardes au prix de sa propre vie, comme l'ont fait les Gueux lors de l'assaut du Quartier Vieux.* Or, si les Errants disposent de cette force inconnue, comme les Gueux, la situation de la ville deviendra vite... très inconfortable. Ne le croyez-vous pas ?

Dan Dany ne leur laissa pas le temps de répondre.

— C'est l'évidence, fit-il. Cependant, vous ne savez pas tout encore. Dans ces conditions, la ville pourrait lutter. Il n'en est plus ainsi depuis quelques heures. Car nous avons la certitude que, dans la ville même, certains disposent de ce pouvoir et songent à l'utiliser afin de nous abattre, nous, les Directeurs. C'est le cas d'un certain Nel Nielson, adjoint de Val Vanor. Si je vous ai réunis, c'est afin que nous prenions toutes les dispositions pour nous débarrasser de ce Nel Nielson et de ceux qui, comme lui, sont capables de tuer – de nous tuer, nous, Directeurs ! — sans seulement bouger le petit doigt. Cela, je ne le tolérerai pas, même s'il faut les abattre comme des chiens, et vous ne le tolérerez pas davantage !

CHAPITRE III

Récit de Vana (suite).

Quand nous faisons un prisonnier parmi les Nantis, nous l'entraînions vers nos grottes, au flanc de la montagne. Mais seuls les hommes du Clan procédaient à son interrogatoire, les femmes étant, selon eux, beaucoup trop sensibles.

Cependant, quelques heures plus tard nous n'ignorions plus rien de ce qu'avait raconté le garde, car les hommes, qui nous accusent volontiers de ne pas savoir tenir notre langue, sont en général incapables de refuser de répondre à nos questions.

Le malheur, c'était que, pour imaginer ce que les prisonniers essayaient de décrire, nous éprouvions d'énormes difficultés. Ce qui leur paraissait banal au point de n'en dire que deux mots était pour nous difficilement compréhensible.

Par exemple, il nous avait fallu très longtemps pour assimiler leur notion d'éclairage nocturne des rues de la ville. Ils parlaient de « lampadaires », de « tubes au néon », de lumière « couleur du jour », de lampes électriques d'une telle puissance qu'elles éclairaient à plus de cent mètres !...

Au début, j'étais sceptique, mais ils prétendaient tous la même chose, si bien que j'avais fini par dessiner dans un petit coin de mon esprit l'image d'une rue mieux éclairée encore que nous ne l'étions, nous les Errants, quand nous dansions autour d'un énorme tas d'herbes sèches enflammées.

J'étais loin de la vérité ! En réalité, la lumière qui baignait les rues de la ville ne dansait pas. C'était une lumière morte. Elle provenait de tubes fixés sur les façades des maisons, et dont la partie supérieure était couverte par un demi-cylindre de métal qui la renvoyait vers le sol. J'appris plus tard que l'on appelait cela « un réflecteur ».

Réflecteur ou pas, alors que nous marchions vers le Quartier Vieux j'estimais que les rues de la ville étaient trop bien éclairées. Comment les Nantis pouvaient-ils dormir ? Nous, les nuits de pleine lune, nous ne pouvions fermer l'œil... Pour dormir, il faut l'obscurité, ou alors une très grande fatigue. Peut-être que les Nantis étaient très fatigués ?

Nel, tout à coup, me happa par le bras et m'entraîna dans une ruelle.

— Cours ! Aussi vite que tu pourras ! Essaie de me suivre !

Ça me donna envie de rire parce que, tout homme qu'il fût, il était

incapable de me suivre quand je courais vraiment. Je me contentai donc de trotter près de lui (il appelait ça « courir » !) tout en lui demandant, sans le moindre signe d'essoufflement :

— Qu'y a-t-il ?

— Tu n'as pas vu ? haleta-t-il. Derrière nous... à cent pas à peine... un groupe de gardes ! Ils débouchaient sur l'avenue, arme au poing ! C'était ce que je craignais... Arriverons-nous à temps ?

— Crois-tu qu'ils auraient tiré sur nous ? demandai-je. Nous sommes vêtus comme des habitants de la ville, et...

— N'as-tu pas remarqué que nous n'avons rencontré personne dans les rues depuis que nous sommes sortis de chez Chris ?

— En effet.

— Or, le soir, dans la ville, il y a diverses sortes d'activités organisées. Les gens y vont souvent à contrecœur, mais enfin ils y vont. Ce soir, personne. Par l'émission télé de dix-neuf heures, le Directoire a certainement ordonné le couvre-feu et l'État de siège.

— Ça signifie quoi ?

— Que personne n'a le droit de sortir, et que les gardes sont autorisés à tirer sur tous ceux qu'ils rencontrent et qui ne portent pas l'uniforme.

Il paraissait très inquiet, mais je me mis à rire.

— J'aurais sans doute dû garder mon uniforme, dis-je gentiment.

— Ne dis pas de sottises, grogna-t-il. Vêtue en garde, tu ne ferais pas dix pas dans les rues du Quartier Vieux !

Ce Quartier Vieux m'intriguait de plus en plus. L'atteindrions-nous avant d'être abattus par les gardes qui nous pourchassaient ? Je continuais à trotter auprès de Nel quand tout à coup je me remémorai le rêve que j'avais fait chez Chris :

Essaie d'enrouler ta pensée sur celle des autres, avaient dit mes parents. Et Joss (qui avait toujours su que je ne l'aimais pas vraiment) avait ajouté : *Comme un liseron*.

Savez-vous ce qu'est un liseron ? Les Nantis l'ignorent, pour la plupart, n'étant jamais sortis de la ville. Moi, j'en avais vu chaque jour, et jusque sur le flanc de la montagne. Cette plante gracieuse enroule sa tige sur tout ce qui lui permet de s'élever.

Pour moi, le problème était *dans le support*. « Enroule ta pensée sur celle des autres comme un liseron. » Bien. Soit. Mais il fallait que je découvre la pensée des autres ! Et je ne possédais aucun don pour cela.

Il paraît que, peu de temps après la guerre, des gens étaient devenus aveugles, d'autres fous, d'autres paralysés, par suite de certaines radiations qui avaient affecté les centres mentaux.

On prétendait que quelques-uns, rarissimes, avaient reçu le don de lire dans les pensées. Malheureusement, comme tous ceux qui avaient

souffert des séquelles de la guerre, ils étaient morts très jeunes. À ma connaissance, il n'en restait plus aucun.

Tout en courant près de Nel, je tentais désespérément de découvrir sa pensée profonde, et bien sûr je n'y parvenais pas ! Un liseron ne peut s'élever seul s'il ne dispose d'aucun support. Pour enrouler ma pensée sur celle de Nel, encore fallait-il que je trouve celle-ci. J'essayais de pénétrer dans son cerveau, de fouiller... Quelle folie ! Je ne lisais rien, rien dans sa tête. Le liseron ne pouvait s'enrouler : il ne disposait d'aucun support.

— Hé ! souffla Nel derrière moi... Ralentis un peu ! Je ne puis te suivre !

Pendant mes tentatives pour enrouler ma pensée, j'avais repris ma foulée habituelle, celle qui, en rase campagne, me permettait de suivre Joss ou un autre.

Non seulement je ralentis ma course, mais je m'immobilisai, stupéfaite. Cela ne plut pas à Nel, qui me saisit par le bras et m'entraîna en grommelant :

— Ou bien tu cours trop vite, ou bien tu t'arrêtes !

Je ne répliquai rien. Il venait de se produire une chose assez ahurissante : j'avais découvert la pensée de Nel. Juste au moment où il avait parlé : « Ralentis un peu, je ne puis te suivre ! ».

À ce moment-là, le fait qu'il reste à la traîne avait dominé ce bouillonnement confus, cette sorte de magma d'idées qui s'agite dans tout cerveau humain à l'état de veille.

J'avais compris ce que je devais faire. On ne peut lire dans un cerveau. Mais de temps à autre, de cet amas confus de pensées incohérentes, surgit comme un éclair une idée nette, positive, que l'on exprime par des paroles.

C'était à ce moment-là qu'il fallait enrouler ma pensée sur celle des autres, comme un liseron ! Et je venais de le faire. Pendant que Nel parlait, j'avais, de toute ma force, imaginé un liseron qui s'enroulait autour de la pensée de mon compagnon, cette pensée que je connaissais puisqu'il l'exprimait ! « Je reste à la traîne... Ralentis ! »

J'avais repris ma course. Je ne savais plus ce que pensait Nel. Et d'ailleurs, étais-je toujours enroulée autour de sa pensée ? Je l'ignorais. Tout à coup je me dis que peut-être, sans que je le sache, la sienne était, depuis des heures, enroulée autour de la mienne, comme un liseron. Cela m'irrita. Il ne me plaisait guère qu'une pensée étrangère puisse pénétrer dans ma tête. Puis je me dis que, après tout, je venais de glisser la mienne dans la tête de Nel, ce qui d'ailleurs ne présentait aucune importance, puisque j'étais incapable de déceler quoi que ce soit dans son cerveau. Pas plus sans doute qu'il ne pouvait lire en moi. Alors, à quoi bon ces pensées enroulées comme des liserons ?

— Vana ! gronda Nel... Ralentis ! Dieu du Ciel, je ne peux te suivre ! D'ailleurs nous arrivons.

Pendant qu'il parlait, j'avais eu le temps de noter que ma pensée était toujours enroulée sur la sienne. Mais à quoi diable cela pouvait-il servir puisque je ne parvenais pas à lire en lui ?

— Arrête-toi ! exigea-t-il enfin. Nous atteignons la zone libre. Heureusement la nuit est noire... Mais nous courons cependant le risque qu'un poste de garde nous repère... N'oublie pas qu'ils ont ordre de tirer à vue !

*

* *

Ce que je vais expliquer, je ne l'appris que plus tard. Au fil des ans, les différences sociales entre les Nantis et les habitants du Quartier Vieux s'étaient accentuées.

Dans les débuts de l'isolement de la ville, certains habitants du Quartier Vieux (ils occupaient, bien sûr, les seuls logements décents) possédaient un emploi régulier dans l'administration ou dans les usines. Ce n'étaient pas des Gueux, loin de là !

Mais en quelques décennies les immeubles vétustes s'étaient dégradés, et leurs occupants avaient eu le choix entre : les rénover, ou abandonner le Quartier Vieux pour la ville neuve.

Pas un seul n'avait accepté d'engloutir ses économies pour vivre dans une maison moderne encerclée par des taudis. Banal : un homme qui gagne sa vie très largement n'aime guère passer son existence dans un cercle de miséreux.

Si bien que, une cinquantaine d'années après la guerre, le Quartier Vieux n'était plus peuplé que par des Gueux sans travail, et qui n'en cherchaient pas. Une loi, très ancienne, contraignait le gouvernement, c'est-à-dire les Nantis, à nourrir ces Gueux. On continuait à agir ainsi, parce qu'après tout, ils votaient !... Deux fois par jour, on apportait de la nourriture et des médicaments à l'entrée des huit rues qui rayonnaient en étoile à partir de la place centrale du Quartier Vieux.

La générosité du Directoire n'allait pas plus loin. Aucun médecin ne pénétrait dans la ville ancienne, pour la bonne raison que les Gueux ne les appelaient jamais : ils avaient leurs propres guérisseurs. Les Gueux n'avaient jamais demandé qu'on leur livrât du lait synthétique pour leurs enfants : ils les alimentaient grâce au lait maternel, ou à celui d'une nourrice.

On ignorait à peu près tout de leur mode de vie. Certains curieux avaient voulu les étudier de près (et Val Vanor en particulier). Ils avaient été poliment mais fermement reconduits hors du Quartier Vieux.

Le même sort ne nous attendait-il pas, Nel et moi ? Or, si l'on nous expulsait du Quartier Vieux, nous tomberions entre les mains des gardes qui avaient ordre de tirer à vue... Et j'en demande pardon à ceux qui lisent ce que j'écris, mais je me sentais bien jeune pour mourir déjà.

*

* *

Donc, nous étions immobiles à la limite de la zone libre. Quelques dizaines d'années plus tôt, je n'étais pas née, le Directoire alors au pouvoir avait constaté que la surveillance exercée par les gardes sur les Gueux était illusoire. Il n'y avait guère de solution de continuité, sinon quelques rues étroites, entre les mesures de la vieille ville et les immeubles des quartiers neufs.

D'où la décision du Directoire : démolir certaines maisons en ruine, de façon à constituer une ceinture libre d'obstacles, large d'une trentaine de mètres, que les gardes pourraient surveiller aisément, même de nuit grâce aux projecteurs rotatifs.

J'entendais haleter Nel, à mon côté. Il souffla à mon oreille :

— Attention ! Étudie la vitesse du pinceau lumineux...

Le projecteur le plus proche était scellé dans le mur d'un immeuble et il décrivait rapidement un demi-tour, pour revenir aussi vite à sa position de départ. Ce que Nel nommait « pinceau lumineux » balayait donc la zone libre, sur cent cinquante à deux cents mètres, puis revenait, repartait.

Je fis la grimace. Le rythme du balayage était à peine supérieur à deux secondes ! C'est-à-dire que nous disposions au maximum de quatre secondes pour traverser la zone libre, dans la pénombre.

Pourtant, je me rassurai en me disant que les gardes avaient perdu notre piste. Même si le « pinceau lumineux » nous atteignait avant que nous ne fussions à l'abri des maisons en ruine du Quartier Vieux, ils n'auraient pratiquement pas le temps de saisir leur arme, de viser et de tirer.

— Quatre secondes, n'est-ce pas ? murmura Nel.

— Oui.

— Attention... Au prochain passage, on fonce !

*

* *

Et on a foncé. Cette fois, je ne l'attendis pas. Je n'étais pas essoufflée le moins du monde. J'étais à mi-chemin quand la clarté du projecteur,

là-bas, cessa de s'éloigner et revint vers nous. Je souris. J'avais le temps de m'abriter derrière un pan de vieux mur, à dix ou quinze mètres à peine.

Derrière moi, Nel peinait, à bout de souffle. Mais, comme je l'ai déjà expliqué, nous pensions qu'il serait à l'abri près de moi avant que les gardes, surpris, aient le temps de tirer.

Tout à coup... Oh ! il était vraiment stupide ! Il ura à voix haute ! L'imbécile ! J'arrivai au pan de mur que j'avais repéré. Je me blottis derrière les vieilles pierres juste au moment où le rayon lumineux passait sur Nel... sur Nel qui avait trébuché et s'était étalé à terre !

Il se relevait en silence, mais trop tard. Son juron, presque hurlé, avait attiré l'attention des gardes postés au-dessous du projecteur. Quand le pinceau lumineux passa sur Nel qui se relevait, ils étaient là, attentifs, l'arme au poing.

Et ils tirèrent sur la cible humaine, comme à l'exercice. Nel gueula, mais se mit à courir dans ma direction. Les gardes ne le voyaient plus, le faisceau de lumière étant loin déjà.

— Un pruneau dans l'épaule, grogna Nel en se blottissant près de moi.

Dans la pénombre, il grimaçait et palpait son épaule droite.

— Rien de grave, je crois. Mais il faut sortir de là, ils sont capables de s'approcher pour m'achever.

Il se trompait. Les ordres reçus par les gardes étaient formels : n'entrer sous aucun prétexte dans le Quartier Vieux. Tâtonnant parmi les murs et les toits écroulés, on s'éloigna de la zone libre.

Les gardes ne tiraient plus. Moi, j'avais vérifié pendant qu'il parlait : ma pensée était toujours enroulée autour de celle de Nel.

Mais à quoi ça pouvait me servir ?

INTERLUDE

Ils pensaient à une mutation provoquée par des retombées nucléaires. Ils se trompaient tous, aussi bien Nel Nielson que le Premier Directeur, et que tous les autres. L'étude des sciences avait étrangement régressé depuis que la guerre avait isolé la ville.

Pour qu'une mutation favorable (et elles sont rarissimes) se répercutât sur des centaines, voire des milliers de Gueux et sur quelques Errants, et sur quelques Nantis, il eût fallu compter des siècles ou des millénaires ! En admettant d'ailleurs que les modifications des gènes fussent héréditaires.

En vérité, il n'y avait pas eu *mutation*, il y avait eu *découverte*. Quelqu'un avait remarqué quelque chose. C'est la base de la plupart des inventions. Comme ce quelqu'un-là était un Gueux, vivant misérablement dans le Quartier Vieux, une sorte d'intouchable pour les Nantis, il n'en avait pas avisé les autorités.

Tout était né de façon banale, infantile, comme certaines grandes découvertes. Bien que l'on prétende le contraire, pourquoi une vulgaire pomme n'aurait-elle pas attiré la pensée de Newton vers les lois de la gravitation ?

Cet homme, Geo Gerat, vieux, cloué au lit par ses infirmités, se souvenait avec délices de son enfance, avant la guerre. Il vivait alors en Alsace avec ses parents, mais un hasard avait voulu qu'il se trouvât dans la ville quand la guerre avait éclaté. L'Alsace existait-elle encore ? se demandait parfois Geo Gerat... Existait-il d'autres cités que la ville ? Non sans doute, puisque depuis une centaine d'années aucun voyageur ne s'était approché de ses murailles. Ce qui ne prouvait pas grand-chose puisque les gardes, seuls autorisés, sauf exceptions, à sortir de la ville, n'avaient jamais atteint la montagne, domaine des Errants.

L'autonomie des véhicules électriques ne dépassait guère une heure, et les anciennes « routes » avaient disparu depuis longtemps, dévorées par la forêt.

Peut-être subsistait-il, très loin, et pourquoi pas en Alsace, d'importantes cités ? Mais c'était improbable. La ville n'avait pu survivre pendant une centaine d'années que parce que, fait unique sur la planète, elle était bâtie au-dessus de cavernes immenses dans lesquelles circulait une rivière souterraine, et que l'on avait édifié une centrale nucléaire dans les entrailles de la terre.

Cette situation privilégiée lui avait valu de ne pas avoir été détruite

au cours de la guerre, car elle n'avait jamais manqué d'énergie.

Donc, Geo contait souvent sa jeunesse en Alsace, et il parlait volontiers des liserons. Il avait une excellente raison pour en parler, et il ne manquait jamais de terminer par : « Mais pourquoi ? Pourquoi pas ici ? ».

*

* *

Un volubile parlant de volubiles. Geo Gerat, cloué dans son lit, avait pourtant fini par se taire, parce que trop de « raseurs » venaient, par politesse, passer une heure avec lui. Car il y a des « raseurs » jusque chez les Gueux.

Geo admettait que l'on vienne lui dire « bonjour » en passant, mais il souffrait quand son visiteur s'installait, prenait ses aises et commençait à déraisonner, par exemple en étudiant la possibilité de s'emparer de la ville avec l'aide des Errants. Quelle folie !

*

* *

Tout commença donc un de ces jours où un raseur rendait visite à Geo. Ce dernier, les yeux mi-clos, entendait sans l'écouter le ronron des propos de l'autre, quand tout à coup cet homme volubile lui remémora les patientes recherches qu'il avait effectuées pendant des mois, sans succès.

Certes, autour de la ville on trouvait partout des liserons aux petites fleurs rosées qui s'enroulaient autour des herbes, des branchages, de tout support, et qui prospéraient au point que, parfois, ils étouffaient ce support.

L'ombre d'un sourire flotta sur les lèvres de Geo l'infirmes. Il ferma les yeux et imagina que sa pensée s'enroulait autour du verbiage du visiteur. Et elle s'enroulait, se re-enroulait, dix fois, cent fois, de façon à étouffer le support verbal comme le volubile d'Alsace étouffait son support végétal.

Et il enroulait, il enroulait sa pensée avec irritation, parce qu'il ne pouvait plus supporter ce verbiage.

Puis, tout à coup, il n'entendit plus rien. L'autre, le raseur, ne parlait plus. Son buste s'était affalé sur la table, les bras bizarrement tordus. Il était mort.

*

C'est ainsi que tout commença, simplement, tranquillement. Geo crut d'abord à une coïncidence, on peut souffrir d'une crise cardiaque à tout âge et à tout moment, mais, par curiosité, il essaya de nouveau sur d'autres raseurs.

Il n'avait guère de sens moral, son âge et ses infirmités l'avaient conduit à un égoïsme absolu. Aussi n'eut-il aucun regret quand un second raseur s'écroula, puis un troisième... Il en tua ainsi une bonne douzaine, après quoi il crut qu'il était le maître du monde.

Un homme qui, sans armes, sans laisser de traces, sans danger, pouvait tuer ceux qui lui déplaisaient ! Il commença à parler de tout cela à ses vrais amis, des Gueux bien sûr mais, craignant leurs railleries, il fut volontairement assez obscur. Bref, il ne dit pas tout. Quand on possède une immense fortune, est-ce qu'on la partage avec tous ?

Après quoi il mourut, d'une crise cardiaque, sans que le liseron y fût pour rien.

C'est ainsi que quelques Gueux, sans trop y croire, essayèrent d'enrouler leur pensée autour d'une autre : celle d'un voisin, d'un ami, d'une femme aimée. Ils supposaient que cela leur donnerait la possibilité de lire dans l'esprit de l'autre. Par bonheur, ils furent déçus, sans quoi toute existence en commun serait devenue impossible. Ils ne lisaient rien du tout.

Et, en vérité, leur pensée était-elle « enroulée » comme un liseron ? Comment le savoir avec certitude ? D'après Geo, cette curieuse faculté ne pouvait être vérifiée qu'en tuant le « support », en l'étouffant.

Mais on ne tente pas de tuer sans raison, du moins quand on est un Gueux. Seuls les grands savants s'y emploient, pour en apprendre davantage, ce qui, somme toute, est « une raison d'agir » pour certains.

Pourtant... pourtant... la tentation devint trop forte. Comme l'avait fait Geo, pouvait-on tuer à volonté après avoir enroulé un liseron sur la pensée ?

Le premier qui le tenta n'alla pas loin : il mourut deux ou trois secondes après celui qu'il avait occis. Peut-être le liseron était-il trop fortement enroulé ? D'autres essayèrent. Rares. Et s'attaquant surtout aux Nantis et aux gardes qui s'approchaient du Quartier Vieux, ils tuèrent. Mais ils moururent.

Dix fois, cent fois, eurent lieu des tentatives individuelles, et dix fois, cent fois, le tueur mourait. Si bien que, tout cela circulant de bouche à oreille, les Gueux finirent par admettre qu'ils disposaient d'une arme terrifiante, qui permettait (certains avaient amélioré la méthode) de tuer deux, trois, voire quatre adversaires, mais au prix de

sa propre existence !

Et, bien sûr, ils décidèrent de n'utiliser cette arme qu'en des circonstances exceptionnelles. Qui les blâmerait ?

*

* *

Et pourtant, pourtant !... Le vieux Geo, avant de mourir d'une crise cardiaque, avait supprimé une bonne douzaine d'humains, ces « expériences » s'étant étalées sur plusieurs mois. Et il n'était mort que bien longtemps après.

Mais, avant de mourir, il n'avait pas eu le temps d'expliquer pourquoi son liseron l'avait épargné. *D'ailleurs, il l'ignorait lui-même !*

CHAPITRE IV

Récit de Vana (suite).

Nel avait reçu une balle dans l'épaule droite. Tout de suite je compris que, par bonheur, les os n'étaient pas atteints. Je n'avais aucune expérience de ce genre de blessure, mais il pouvait lever le bras au prix de quelques grimaces, et même de quelques gémissements.

Nous nous étions éloignés de la zone libre, à l'abri des pans de muraille, et pas un garde ne nous avait poursuivis. Ils avaient ordre de n'entrer sous aucun prétexte dans le Quartier Vieux.

Et ils obéissaient passivement, car ils n'ignoraient pas que la mort les attendait s'ils franchissaient la zone libre. Ceux de la ville ne le savaient pas, mais les gardes se transmettaient la consigne de bouche à oreille : « Le Quartier Vieux, c'est la mort pour nous. Des Gueux meurent aussi, mais ça ne nous ressuscite pas ! ».

Nel s'était assis sur une poutre, parce qu'un pan de mur s'était écroulé, entraînant la toiture, mais l'autre tenait encore. Pendant qu'il glissait son avant-bras dans l'échancrure de son blouson, je caressais le bois.

Du chêne. De ce chêne comme on savait l'abattre autrefois (en pleine ou en nouvelle lune, je ne m'en souvenais pas, mais en tout cas pas n'importe quand !), taillé à la hachette, écailleux, et parfaitement intact après deux ou trois cents ans sous la pluie.

— Vana !

Il m'appelait, et je dissimulai dans la nuit une rapide grimace. J'avais honte de moi. Nel était blessé, et voilà que je m'occupais d'une poutre en chêne !

— Oui ? dis-je doucement. Que puis-je faire ?

— Essaie d'improviser un pansement... Je t'en prie ! J'espérais que les Gueux interviendraient tout de suite, mais...

J'eus le temps de remarquer qu'il avait dit : « Je t'en prie. » Jamais Joss, ou quelqu'un du Clan, en de telles circonstances, ne m'aurait suppliée sur ce ton. Mais avant que je réponde, une voix tranquille s'éleva dans l'obscurité :

— On demande à voir, Nanti. Si vraiment les gardes ont tiré sur toi, tu seras accueilli comme un frère. Mais si c'est de la frime...

— Nom de Dieu ! gronda Nel. Viens voir de près. Quelques centimètres à côté et ils me fracassaient l'épaule !

C'est alors que Larn sortit de l'ombre. Bien sûr, je n'appris son nom que plus tard. Il regardait et il écoutait depuis plusieurs minutes, car il s'approcha de Nel, entrouvrit le blouson de celui-ci et sifflota.

— Rien de cassé ? demanda-t-il.

— Non, bougonna Nel. Mais pour extraire la balle, je me demande...

— T'en fais pas pour ça, Nanti. La balle est entrée à côté de l'omoplate, et elle est sortie sur ta poitrine en frôlant une côte.

— Tu es médecin ?

— Non, mais j'ai des yeux. Ton blouson est troué derrière et devant. Ne t'inquiète pas, Nanti. On a tout ce qu'il faut. On est citoyens de la ville, non ?

Il souriait, narquois, en avançant vers moi. Quel âge ? Pas la trentaine. Au Clan, on estimait qu'un homme était beau quand il était normalement proportionné, solide, bien musclé, et que les traits du visage ne déparaient pas l'ensemble physique.

Les Nantis, nous le savions par nos prisonniers, avaient d'autres critères. Les vêtements, la coiffure et les chaussures entraient pour beaucoup (pour l'essentiel !) dans la notion de beauté. Même masculine. Certains Nantis rabougris, sans muscles, voire bancals, étaient considérés comme « beaux » parce que vêtus à la dernière mode.

Inutile de préciser que cette conception de la beauté m'avait fait beaucoup rire. Je sais bien qu'une fleur paraît plus belle quand elle est encore sur sa tige, auréolée de feuilles vertes. Mais les feuilles ne suivent aucune « mode », et celles de l'année en cours ressemblent comme des sœurs jumelles à celles de l'année dernière, et même à celles d'il y a dix ou vingt ans. D'ailleurs, si une fleur est belle, elle l'est sans le secours des feuilles. Elle l'est par elle-même.

Eh bien, Larn était beau par lui-même, sans le secours de ses vêtements déchirés et, je dois l'avouer, pas très propres. (J'appris plus tard que les canalisations d'eau qui alimentaient le Quartier Vieux étaient rompues depuis longtemps, et comme les Gueux s'étaient toujours opposés à ce qu'on les réparât, on avait tout simplement « coupé l'eau de la ville ». Ils ne disposaient plus que de trois puits et devaient ménager l'eau.)

Oui, il était beau par lui-même. Vêtu comme un Nanti ou comme un garde, il eût perdu de sa beauté sauvage. Pour la première fois, je notai que les Nantis, sous leur accoutrement sophistiqué, ressemblaient à des chiens savants.

Nous possédions des chiens au Clan. Ils nous étaient très utiles.

Fiers, parfois hargneux, ne connaissant guère que leur maître, ils étaient beaux. Chez certains sédentaires qui, las d'errer, s'étaient fixés sur un terrain très fertile, il y avait aussi des chiens. Entre nous, nous les appelions des « savants », parce que les sédentaires leur avaient appris à agir de telle ou telle façon sur un coup de sifflet modulé de façon différente, et si le chien ne réagissait pas aussitôt, il recevait une bonne correction qu'il acceptait en gémissant, couché au sol. Aucun de nos chiens, à nous, n'eût accepté cela. Il eût sauté à la gorge du maître, ou bien il se fût enfui et nul ne l'eût revu.

Oui, nos chiens étaient beaux. Les chiens savants ne l'étaient pas.

Je regardais Nel qui, d'une main, palpaits son épaule blessée, en grimaçant, et Larn le Gueux qui, levant et baissant la tête, m'étudiait longuement. Larn, malgré ses haillons, était infiniment plus beau que Nel, et c'est pourquoi je lui dis :

— Je suis une Errante.

Il sifflota.

— Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? répondit-il.

De colère, je le saisis par un pan de son blouson déchiré.

— Je te dis que je suis une Errante ! grondai-je. Il ne tenta même pas de me faire lâcher prise. Il riait.

— Et moi, je te dis que je ne suis pas un imbécile. Et c'est pour ça que je t'examine si longuement. Tu peux abuser les Nantis, mais pas moi. Même leurs garces qui se prélassent sous leurs appareils à bronzer n'ont pas ton teint ensoleillé et même celles qui prétendent pratiquer un sport n'ont ni ta démarche, ni ta musculature solide, mais fine. Je n'aimerais pas me battre contre toi, tout homme que je sois.

Je l'avoue, je dégustais ses paroles, douces comme la sève fermentée de l'érable, et je remarquais que son teint était beaucoup plus bronzé que celui des Nantis et qu'il paraissait beaucoup plus athlétique que Nel.

Nel qui, maussade, grogna :

— Tout ce bla-bla est très joli, mais j'aimerais que Vana improvise un pansement. Ma blessure ne saigne pas beaucoup, mais tout de même...

Larn haussa les épaules et assura :

— Ça va être fait. Tu as la chance d'avoir été blessé à cent mètres de notre infirmerie.

Pendant, il avait froncé les sourcils.

— Mais je me demande, reprit-il, ce qu'un Nanti vient faire au Quartier Vieux sous les balles des gardes !

Nel répondit lentement :

— Tu vas le comprendre. *Quel âge as-tu ?* Larn se figea, attentif. Assurément, il croyait à un hasard.

— Que veux-tu dire ? murmura-t-il. Qu'importe mon âge ?

— En cet instant même, dit Nel en grimaçant, ta pensée s'enroule sur la mienne comme la mienne sur la tienne... *comme un liseron*. Et je peux te tuer comme tu peux me tuer, et je ne tiens pas à mourir si jeune. Pas plus que tu ne tiens à disparaître à ton âge. Voilà pourquoi le mot de passe est « Quel âge as-tu ? ». Et voilà pourquoi nous en sommes tous au même point, nous du Liseron, que nous soyons Nantis, Errants ou Gueux. Un extraordinaire pouvoir qui pourrait faire de l'un de nous le maître de la ville, mais que nous ne pouvons utiliser sous peine de mort.

Larn murmura avec surprise :

— Un Nanti ! Même chez eux ! Je ne l'aurais jamais cru.

D'un mouvement de tête, il me désigna :

— Et elle ?

Je n'attendis pas que Nel prenne la parole.

— Ma pensée est enroulée sur la tienne, fis-je. Et sur celle de Nel le Nanti. Et je crois pouvoir vous supprimer si je le veux. Mais je n'en ai nulle envie, et d'autre part si je le faisais, j'en mourrais. Et je n'ai pas plus envie de mourir que de vous supprimer l'un ou l'autre.

Il baissait la tête.

— Un Nanti, une Errante et un Gueux, murmura-t-il... Tous trois à la recherche du grand secret, perdu depuis la mort du vieux Geo l'Alsacien...

— Oui, oui, fit Nel en grimaçant. En attendant, j'aurais besoin de soins.

C'était bien un Nanti, soucieux avant tout de son bien-être ! Il n'avait même pas remarqué l'allusion à la « mort du vieux Geo »... Il est vrai qu'il n'était probablement pas un descendant de Geo Gerat, lui. Moi, si. Quand j'étais toute petite, mon père m'avait si souvent raconté...

Mes pensées bifurquèrent. Je pensais de nouveau à la réaction de Nel. Dans une telle situation, avec une blessure sans gravité, je n'aurais pensé qu'à ça : un Nanti, une Errante et un Gueux, tous trois à la recherche du grand secret... Ce grand secret dont j'ignorais jusqu'à la nature. Si fait, si fait !...

Je commençais à comprendre ! Ce qu'ils cherchaient tous, leur « grand secret », c'était la possibilité de tuer les autres sans mourir soi-même... Évidemment, c'était important. Infiniment plus qu'une égratignure à l'épaule.

Je me tournai vers Larn et lui dédiai un clin d'œil. Il répondit par un sourire. Et je compris que je lui plaisais autant qu'il me plaisait. C'est agréable cette sensation-là.

CHAPITRE V

Les Gueux ne disposaient pas d'un hôpital : les médecins étaient tous des Nantis, aucun Gueux ne fréquentait les écoles, mêmes primaires, ce qui ne signifiait pas qu'ils fussent analphabètes, et de toute façon aucun docteur n'eût accepté de s'établir dans le Quartier Vieux et de soigner une clientèle dont le revenu était égal à zéro.

Bien avant la guerre, certains l'avaient tenté. Ils avaient subsisté pendant quelques années grâce à la charité publique, mais après la guerre tous les Nantis avaient oublié ce qu'était la charité. Et les médecins s'étaient mis à exercer leur « art » comme les ébénistes ou les feronniers.

Sans doute y avaient-ils gagné beaucoup de tranquillité, mais ils avaient perdu beaucoup de « considération générale ». La meilleure preuve : depuis une cinquantaine d'années, le Directoire ne comportait plus aucun d'entre eux, alors qu'autrefois...

Donc, les Gueux ne disposaient que d'une infirmerie, c'est-à-dire d'une grande salle, pas très propre, dans une mesure où, les jours d'orage, l'eau dévalait les escaliers comme un vrai torrent. Cependant, cette salle était éclairée par deux tubes lumineux. La centrale nucléaire souterraine permettait à la ville de ne pas lésiner quant à l'énergie électrique.

Un seul lit dans cette grande pièce. Ni draps, ni couvertures. Une petite armoire à pharmacie, métallique, contre le mur, une longue table et quelques chaises. C'était tout. Pour un Nanti, c'eût été « impensable ! ». Pour un Gueux, c'était normal. Et leur raisonnement semblait sans faille. Lorsqu'un Gueux se brisait une jambe, un bras, les guérisseurs remettaient le membre en place mieux que ne l'eût fait un médecin de la ville. Quand c'était plus grave, ou bien qu'il s'agissait d'une maladie que les guérisseurs ne pouvaient dompter, on emportait simplement le patient sur la zone libre à l'aide d'une civière, et une ambulance de la ville le prenait en charge. On était citoyens de la ville, et on votait, non ?

Pour une infirmerie, il faut en principe des infirmiers ou des infirmières. Ici, il n'y avait personne. Le lit, l'armoire à pharmacie, la longue table et les chaises, voilà tout.

Larn appela :

— Garek ? Tu as un client !

Sa voix était chaude, ensoleillée, et Vana le remarqua. Après quelques secondes de silence il bougonna :

— Pourvu que cet animal-là n'ait pas découché ! Ohé, Garek ?

— Ça va, on arrive ! mugit une voix de basse noble.

L'infirmier Garek entra, tout au fond, en bâillant. Une véritable armoire. Sa blouse avait dû être blanche en des temps très anciens. C'était lui qui la lavait, à l'eau froide. Il sifflota en apercevant Nel et Vana.

— Qu'est-ce qui te prend, Larn ? T'es devenu dingue ? Soigner des Nantis ici, alors que chez eux...

— Ils sont pourchassés, fit Larn. Les gardes ont tiré sur eux, et Nel, que voici, est blessé à l'épaule.

— Ah ? Si les gardes se mettent à chasser les Nantis...

— Les Nantis veulent sa peau, parce qu'il sait enrouler sa pensée.

— Oh, oh !

Larn s'approcha de l'étrange infirmier et lui dit quelques mots, très vite, à l'oreille.

— Oui, oui, répondit l'autre en caressant son menton mal rasé. On va voir ça de plus près.

Il alla vers Nel qui, inquiet, tenta de le repousser de son bras valide. Mais allez donc repousser un bulldozer ! En un tournemain, et pourtant de façon très délicate, Nel était dépouillé de son blouson, puis de ce sous-vêtement particulier aux Nantis : un « gilet de peau ». À peine fit-il « aïe » ! L'infirmier fronça les sourcils :

— La plaie n'est pas belle, grogna-t-il. Je suppose que des fragments de balle sont restés dans la chair...

C'était stupide. Vana elle-même savait que, lorsque les balles se brisent, la plaie devient horrible... Ce qui n'était pas le cas. L'homme continuait à étudier la blessure, et Vana remarqua que Nel pâlisait. Pas de douleur, mais d'anxiété.

— Une anesthésie, diagnostiqua enfin l'infirmier.

— Quoi ? grogna Nel.

Impatience de l'infirmier :

— Oh ! dites, le Nanti !... Si ça ne vous plaît pas, traversez la zone libre et revenez chez vous ! Moi, je vous fais une piqûre. Vous dormez. Je retire les débris de métal, je désinfecte la plaie et, s'il le faut, je fais quelques points de suture. Je n'ai pas de diplôme de médecin, mais j'ai l'habitude, et d'après ce que j'ai entendu dire, vos toubibs seraient plutôt plus maladroits que moi. Choisissez.

Choisir ? C'était déjà fait ! Nel ne pouvait revenir chez les Nantis. Il avait parfaitement compris que le Directoire avait donné l'ordre de l'abattre. Et puis... Quand un médecin, ou même un auxiliaire médical, vous parle avec autorité...

— Croyez-vous que l'anesthésie soit nécessaire ? balbutia-t-il.

— Absolument, fit l'autre.

Déjà, il ouvrait l'armoire à pharmacie et préparait une seringue. Il

fit un clin d'œil à Larn qui, hors de vue du blessé, lui répondit par un large sourire. L'aiguille s'enfonça dans le bras de Nel qui grimaçait, inquiet.

Trente secondes, puis l'infirmier herculéen souleva Nel anéanti, l'allongea sur le lit, revint vers Larn et annonça, tonitruant :

— Il en a pour douze heures.

— Mais la blessure ?

— Bah ! Tu l'as vue, une plaie en séton, banale... Antibiotiques... La ville nous en livre régulièrement. On est des citoyens à part entière, non ? Puis un pansement... Demain, il sera debout. Un peu de repos lui fera beaucoup de bien.

Larn souriait.

— À nous aussi, affirma-t-il en posant la main sur l'épaule de Vana.

Il entraînait la jeune femme vers la porte. À voix basse, il lui demanda :

— Tiens-tu à revenir demain prendre des nouvelles du Nanti ?

Elle hésita, puis répondit :

— Oui. Sans lui, j'aurais été arrêtée par les gardes. Il m'a sauvée.

Larn secouait la tête :

— Les gens tels que lui n'agissent jamais que par intérêt.

— C'est possible, trancha Vana, mais il m'a sauvée, et je ne saurais l'oublier. D'ailleurs, quel intérêt avait-il à me sauver ?

— Toi, dit Larn doucement.

Il n'ajouta rien et, toujours main sur l'épaule, la poussa dans l'obscurité de la rue.

*

* *

Larn était l'un des mieux logés parmi les Gueux, parce qu'il s'était établi dans une cave. Il y en avait très peu d'habitables dans le Quartier Vieux, car à la saison des pluies l'eau les envahissait presque toutes (les anciens égouts étant obstrués depuis bien longtemps) mais certaines, comme celle-ci, échappaient à l'inondation parce que l'immeuble qui les surmontait était édifié sur une butte.

Le seul ennui, c'était que l'air ne s'y renouvelait guère, un étroit soupirail constituant l'unique ouverture. La porte de cette cave-chambre, en fort bon état, comportait une serrure, et Larn possédait la clef de celle-ci.

On l'eût beaucoup étonné, certes, en lui demandant pourquoi il fermait la porte à clef chaque fois qu'il sortait, alors qu'il n'y songeait même pas quand il était « chez lui ».

Peut-être eût-il répondu : « Quand je suis présent, je peux défendre ce qui m'est nécessaire. » Car les Gueux ne possédaient rien en propre,

sinon « ce qui leur était nécessaire ». Expression au sens très élastique, comme dans toutes les sociétés. Ainsi Larn disposait de trois couvertures. Comme il faisait chaud (plutôt torride, l'été !), il en avait rangé deux sous le lit.

Elles ne lui étaient donc pas « nécessaires » pour l'instant, et vraisemblablement il ne les aurait pas retrouvées s'il avait laissé la porte ouverte. Non que les autres Gueux en eussent besoin : la ville respectait son contrat et livrait de temps à autre du matériel de couchage. Mais certains volent pour le plaisir de voler. Vana le savait : cela existait même chez les Errants, où pourtant les sanctions frappaient durement les coupables.

Cette fois, Larn referma la porte à clef derrière eux. Il n'y avait qu'un lit dans la cave. Il le montra à Vana en décrétant :

— Tu coucheras là, moi j'ai dans un coin un vieux fauteuil.

Elle haussa les épaules.

— Et dans deux minutes tu seras dans mon lit, murmura-t-elle. Alors, mieux vaut que tu t'y couches avec moi.

Et il s'y coucha avec elle.

CHAPITRE VI

On dit beaucoup de choses en une nuit, aussi quand la clarté du jour pointa par le soupirail de la cave, Vana avait appris à peu près tout ce que les Gueux savaient quant au Liseron. Avec une majuscule !

Ils en savaient beaucoup plus long que les Errants, et certainement plus que les Nantis, mais cela ne représentait que peu de chose.

On pouvait tuer quelqu'un, voire deux, trois, cinq humains si on était particulièrement doué, mais on mourait en même temps. Voilà tout. Et peu de gens ont envie de mourir.

— Tu comprends ? murmurait Larn en étreignant Vana. Si l'on pouvait procéder à des essais... des tentatives... afin d'en apprendre davantage... Mais chaque essai, chaque tentative se termine par la mort subite du « trop curieux ». Alors... Eh bien, les Gueux ont décidé qu'ils ne se sacrifieraient volontairement que pour empêcher l'invasion des Nantis dans le Quartier Vieux. Vana, nous disposons d'une arme fantastique, et nous ne savons pas comment l'utiliser sans dommages pour nous. Tu es d'accord ? Il en est de même pour toi ?

Elle n'osait pas confier la vérité, c'est-à-dire que quelques minutes plus tôt elle ignorait à peu près tout de ce que Larn venait de lui révéler.

— Oui..., balbutia-t-elle. Nel disait la même chose... et Joss aussi... Une force inconnue, que l'on ne sait utiliser.

Elle se tut puis reprit, rêveuse :

— Nel prétend que celui ou celle qui découvrira le grand secret sera le maître de la ville.

Larn ne répondit pas tout de suite, mais après un temps, tout bas :

— Vana ? Aimerais-tu devenir maître de la ville ?

Elle lui éclata de rire au nez.

— Moi ? Les dieux de la montagne m'en préservent ! Ou alors ce serait pour tout bouleverser, pour contraindre les Nantis à quitter l'abri de leurs murailles, à se promener dans la forêt, dans les prairies, abandonnant ce à quoi ils semblent tenir plus qu'à tout : les artifices.

Se soulevant sur un coude, il alluma une petite ampoule murale et demanda avec intérêt :

— Que veux-tu dire par là ?

— Tout est artificiel en eux. Leurs vêtements, leur façon de se comporter, de parler, et même de marcher !

Elle bâillait.

— Oh, je ne peux expliquer ce que je ressens chaque fois que j'en

vois un, mais je suis sûre que ça leur ferait le plus grand bien d'errer pendant quelques jours dans la forêt ou dans la montagne.

De plus en plus intéressé, Larn demanda :

— Et pendant ce temps, bien sûr, tu mettrais le grappin sur ce qu'ils possèdent ? La télévision, les machines électroménagères, les...

Elle pouffait, si bien qu'il se tut, plus attentif que jamais.

— Et qu'en ferais-je ? répondit-elle. Es-tu sot au point de supposer que je désire prendre leur place, loger dans ces maisons pourvues de « tout le confort », ce qui signifie que jamais je ne pourrais y vivre ? L'existence est une lutte continuelle, l'ignores-tu ?

— Vana !

Il la dévisageait, émerveillé. Sans prendre garde à l'attitude de Larn, elle continuait :

— Vivre entre des murailles, dans une ville close, avec interdiction d'en sortir, sans espace, sans liberté...

— Ils te prouveront que la liberté est une chimère, murmura-t-il.

— Et qu'en savent-ils ? Ils n'y ont jamais goûté. Est-ce qu'ils ont couru dans la forêt, sur les flancs de la montagne, est-ce qu'ils ont traversé des fleuves à la nage, est-ce que...

Elle soupira et enfonça sa tête dans l'oreiller.

— Tu ne peux me comprendre, Larn... Tu es plus libre qu'eux, soit ! Mais tu vis enfermé entre les murailles de la ville.

Il sauta du lit d'un bond et, bien qu'il ne rie pas, elle lut dans son regard une ironie amusée :

— Hé oui, fit-il tranquillement. Nous, les Gueux, vivons enfermés dans le Quartier Vieux.

Puis, soudain sérieux :

— Crois-tu vraiment que, depuis des dizaines d'années, nous n'aurions jamais tenté d'en sortir si... si nous n'en avions pas constamment la possibilité ?

— Que veux-tu dire ?

Il alla vers une ancienne penderie encastrée dans le mur, ouvrit toute grande la porte à deux battants.

— Regarde.

Dans la penderie, il y avait des dizaines de sandales et de pagnes absolument semblables à ceux que portaient les Errants.

Vana, stupéfaite, se leva, et n'eut même pas l'idée de masquer sa nudité sous une couverture. Les Errants ne sont pas des Nantis, n'est-ce pas ?

Elle s'approchait, les yeux écarquillés, elle palpa l'étoffe des pagnes, la fourrure des sandales...

— Ce sont des vrais !

— Bien sûr, répondit Larn. Je les achète aux Errants de la Rivière rouge.

— Mais...

Alors, parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, il lui confia toute la vérité.

*

* *

Depuis bien longtemps déjà, les Gueux avaient découvert qu'ils pouvaient sortir de la ville sans être repérés par les gardes. On le sait déjà, la cité était construite au-dessus d'immenses cavernes dans lesquelles circulait une rivière souterraine.

Dans ces cavernes, on avait édifié, il y avait environ cent vingt ans, une centrale nucléaire. Les abords de la centrale avaient été soigneusement protégés par d'épais murs de béton, mais on ne s'était que peu intéressé aux nombreuses galeries naturelles qui, au-delà de ces murs, s'enfonçaient dans le sol calcaire.

Certaines de ces galeries débouchaient dans les caves du Quartier Vieux. Les Gueux les avaient explorées avec patience. Elles se terminaient toutes en cul-de-sac, soit devant une paroi rocheuse, soit devant un éboulement de la voûte.

Il semblait d'ailleurs que ces éboulements avaient été provoqués. Était-ce pour empêcher les Gueux de quitter la ville ? Mais, quand on avait édifié la centrale nucléaire, avant la guerre, les Gueux n'existaient pas. Alors ?

Eh bien, n'était-ce pas pendant la guerre, pour empêcher l'envahisseur d'entrer dans la ville sans se heurter aux murailles, que l'on avait fait ébouler la voûte des galeries ?

S'il en était ainsi, c'était parce que certains de ces souterrains débouchaient hors de l'enceinte fortifiée. Et cela intéressa les Gueux. Prodigieusement.

Qu'étaient-ils ? La lie de la ville, sans emploi, sans argent, presque sans poids social sauf lors des élections. Mais pourquoi étaient-ils cela ? Non parce qu'on les y avait contraints, car la ville avait besoin de travailleurs manuels (mal payés, mais vivant tout de même mieux que les Gueux) mais parce qu'ils se refusaient à vivre avec les Nantis, tout comme certains chiens hargneux refusent une caresse humaine. Question de fierté sans doute.

Les Gueux avaient toujours tout fait pour qu'en apparence, on les distinguât des Nantis. Par exemple, ils avaient laissé pousser leurs cheveux très longs alors que les Nantis les coupaient court. Ils s'habillaient volontairement de guenilles, alors que la ville leur eût fourni tous les vêtements qu'ils eussent demandés.

Chose étrange, les Gueux les plus âgés possédaient encore de longs cheveux, gris ou blancs, alors que beaucoup de Nantis étaient chauves.

Cela provenait-il du fait que les Gueux ne se lavaient guère la tête – et le corps – que lorsqu'ils quittaient clandestinement la ville ? Qui sait !

En outre, ils travaillaient le moins possible, et uniquement pour s'entraider. La ville les nourrissait gratuitement, n'est-ce pas ?

Encore une fois, ce n'était pas simple paresse. Ils auraient pu vivre beaucoup mieux en travaillant un peu, un tout petit peu... Mais la simple idée d'œuvrer à la manière des Nantis les écœurait.

Ils avaient donc tenu le raisonnement suivant : « La ville et les Nantis, nous n'en voulons pas. Nous cherchons autre chose. Quoi ? C'est à voir. Pour le déterminer, il faut sortir de la ville... Les gardes nous l'interdisent. Mais nous pourrons peut-être y parvenir par l'un des souterrains éboulés, à la condition de libérer le passage ! »

Et ils s'étaient mis à l'ouvrage, eux, les fainéants, les crasseux, les asociaux parce qu'un idéal était né en eux. D'abord quelques-uns, puis d'autres, puis presque tous, encouragés par certains qui chantaient déjà « le monde nouveau » que l'on allait découvrir, un monde sans Nantis, sans sujétions, sans entraves à la liberté.

Le plus extraordinaire, c'est qu'ils parvinrent à se frayer un passage après des mois et des mois de travail, travail qu'ils auraient abandonné après quelques heures si on leur avait ordonné de l'accomplir. Travailler pour un idéal, c'est facile... tant qu'on y croit.

Et quand ils débouchèrent au fond d'une carrière abandonnée depuis des dizaines d'années, au cœur de la forêt, à quelques kilomètres de la ville, ils crurent qu'ils n'avaient plus qu'à jouir de leur liberté.

Ils ignoraient que, sous tous les régimes, elle s'achète, et fort cher. Ils ne l'avaient pas encore payée. Ils ne la payèrent que beaucoup plus tard, quand les gardes, sur l'ordre du Directoire, attaquèrent le Quartier Vieux.

Car, pour protéger ce qu'ils avaient découvert, deux cent soixante-quatorze Gueux se sacrifièrent. C'était beaucoup : un sur six environ. Plus que décimés. Mais par la suite, les gardes n'attaquèrent plus. Jamais.

*

* *

Les Gueux continuèrent à la payer, leur liberté, quand (ils étaient trois audacieux que la forêt n'effrayait pas) ils rencontrèrent des Errants. Ceux-ci, au vu des vêtements, les prirent pour des Nantis et, se croyant menacés, les tuèrent tous trois avec des pierres.

Ce serait une erreur de supposer que les Errants étaient de bons enfants tranquilles, effarouchés dès qu'un garde les menaçait. Cependant, parce que le contact avec la nature avait développé leurs

facultés d'observation, ils notèrent que leurs victimes, bien que vêtues comme des Nantis, ne l'étaient que par des haillons. C'était la première fois que les Errants voyaient des guenilles.

Chez eux, ou bien on portait un pagne solide et intact, ou bien on vivait nu. Déjà un point discordant entre Gueux et Errants.

La situation s'améliora pourtant assez vite, dès que d'autres Gueux s'aventurèrent dans la forêt et eurent la possibilité de s'expliquer. Les Errants, soupçonneux, grognaient :

— Vous êtes des Nantis !

Ils répondaient en chœur :

— Non, nous sommes des Gueux !

Et ils expliquèrent ce qu'étaient les Gueux, et pourquoi ils n'étaient pas vraiment des Nantis.

Le visage des Errants s'éclairait, car les Gueux leur semblaient assez proches d'eux-mêmes. Cependant, une certaine défiance subsistait. Elle s'effaça totalement quand il se fut avéré que, vêtus d'un pagne et de sandales, les Gueux prenaient plaisir à vagabonder dans la forêt ou sur les flancs de la montagne, chose dont l'idée seule épouvantait les gardes et les Nantis.

*

* *

Pendant quelques mois, ce fut une véritable lune de miel entre les Gueux et les Errants de la Rivière rouge (le clan que les évadés de la ville avaient rencontré en premier).

Les nouveaux venus avaient tenu à savoir si certains de leurs hôtes pratiquaient l'enroulement du liseron. Réponse négative, car aucun de ces Errants n'avait connu le vieux Geo l'Alsacien, inventeur du procédé.

Devant une telle ignorance, les Gueux se montrèrent alors très prudents. Ils possédaient un secret de vie ou de mort, pourquoi le confier à n'importe qui ? On n'en parla pas, voilà tout.

On n'en parla pas... heu... Ils étaient quelques centaines à sortir de la ville de temps en temps, pour y revenir après deux ou trois jours, comme leurs aïeux au temps des week-ends, et dans ces conditions, un secret... heu...

Mettons qu'ils furent très peu nombreux à parler du liseron, à part quelques Errantes ou quelques Errants qui, pour la plupart, se contentèrent de rire, croyant à une plaisanterie. Comment prouver à ces sceptiques que l'on pouvait tuer, puisqu'on en mourait ? La preuve était difficile à fournir !

Il est possible qu'à cette époque certains Errants aient tenté d'enrouler leur pensée, puis de tuer. On retrouva en effet parfois deux

ou trois cadavres, tout près les uns des autres, et sans blessure apparente. Mais les Errants ignoraient tout de la statistique, si bien qu'aucun catalogue n'en fut établi.

On pouvait pourtant imaginer ce qui s'était passé. Incrédules, mais poussés par la curiosité, ils avaient essayé d'enrouler leur pensée (tout le monde n'y parvenait pas, un sur deux environ, on ignorait pourquoi). Ensuite, ils avaient décrété que le support du liseron allait mourir, mais ils avaient eu à peine le temps de comprendre que ce n'était pas une plaisanterie, et l'on retrouvait leur cadavre près de celui de leur victime.

Dans de telles conditions, on comprend que le secret du Liseron ne se répandit guère chez les Errants.

Quant aux Gueux, de temps à autre, l'un d'eux, quand il revenait au Quartier Vieux, apportait des liserons qu'il avait arrachés dans quelque prairie. Et il les examinait de très près, avec ses compagnons, comme l'avaient fait leurs pères. Comme des milliers et des milliers de Gueux l'avaient fait depuis quelques dizaines d'années.

Qu'y avait-il dans ces maudits liserons, pour expliquer que le vieux Geo pouvait tuer à volonté sans mourir lui-même ? Ces plantes-là ressemblaient comme des sœurs à celles d'autrefois. Pas le moindre changement. Ils s'enroulaient obstinément sur des supports, de la même façon, et ils fleurissaient tous à peu près en même temps.

Décidément, le Grand Secret de Geo, celui qui permettait de tuer sans mourir, était extérieur au liseron. *Il y avait autre chose*. Mais quoi ?

Il eût fallu effectuer des milliers d'essais, de tentatives, mais quel chercheur aurait osé entreprendre ce travail s'il était sûr de mourir au cours de son expérience, sans certitude de réussite ?...

*

* *

Quand Larn eut fini de raconter l'histoire du liseron, il reprit Vana dans ses bras et demanda doucement :

— L'homme avec lequel tu vivais, et qui t'emmenait à la ville, savait-il tout cela ?

— Je ne le crois pas, fit-elle. Pourquoi aurait-il pris tant de risques, jusqu'à se sacrifier, s'il avait connu l'existence du souterrain ?

Larn aurait pu répliquer que très rares étaient les Errants qui avaient accepté d'entrer dans la ville par la voie secrète. Ils avaient peur de la ville comme les Nantis redoutaient la forêt, et Vana avait éprouvé cela.

Mais, en vérité, il savait que les Gueux ne s'étaient guère liés d'amitié qu'avec un seul clan d'Errants : ceux de la Rivière rouge. Les

clans vivaient très éloignés les uns des autres.

— Il désirait en apprendre davantage quant au Liseron, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Je le crois. Sans certitude, car il ne m'en a jamais parlé très clairement. À la lueur de ce que je sais désormais, je suppose qu'il voulait réunir un Nanti, un Gueux et un Errant, capables tous trois d'enrouler leur pensée... Peut-être avait-il une idée précise ? Je l'ignore. Vois-tu, chez les Errants le secret était bien gardé, car on redoutait que les jeunes, par curiosité ou excès d'assurance, ne tentent des essais qui leur coûteraient la vie.

Larn rêva, puis répondit :

— Sans doute avez-vous eu raison. Beaucoup de jeunes Gueux sont morts par excès de confiance en leurs possibilités. D'où la légende, rigoureusement fausse, que nous sommes condamnés à mourir avant vingt-cinq ans. Voyons, Vana... Veux-tu que nous vivions ici, dans le Quartier Vieux ? Préfères-tu que nous allions chez les Errants ?

— Et toi ?

— Je préfère vivre en Errant, affirma-t-il, et je ne viens ici que rarement.

— Je te suivrai avec plaisir, murmura-t-elle, ravie.

— Mais..., tu désires revoir Nel le Nanti ?

Elle ferma les yeux et murmura :

— Plus maintenant, Larn. Plus depuis que je suis ta femme. Il m'a sauvée, mais j'ai peur de lui. Je le sens capable de tout.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Et « capable de tout », il l'était ! Quand il se réveilla, il était toujours allongé sur la table, dans l'infirmierie des Gueux, mais toutes les lumières étaient éteintes et la clarté du jour baignait la salle.

Il s'assit, fit la grimace, et sa main gauche, sur son épaule droite, lui révéla la présence d'un épais pansement. Ainsi, les Gueux l'avaient soigné. Nouvelle grimace. Avaient-ils agi dans des conditions d'asepsie rigoureuse ? On les connaissait : ils se lavaient le moins possible.

Et si la plaie suppurait, s'infectait ? Avait-on effectué une piqûre antitétanique ? Les Nantis, même lorsqu'ils avaient l'ambition démesurée de Nel, s'affolaient au moindre bobo.

— Ah, ah ! Te voilà d'aplomb, Nanti ! tonitrua l'infirmier herculéen qui entraînait dans la salle.

C'est alors que Nel commença à jouer la comédie. N'avait-il pas là une excellente occasion d'en apprendre davantage ? Cet infirmier semblait simple d'esprit.

Or, depuis que Nel avait rencontré Chris et avait pu, grâce à celui-ci, entrer dans le Quartier Vieux, il avait acquis une certitude : *tous* les Gueux connaissaient le privilège du Liseron. Tous. Ils pouvaient tuer – à condition d'en mourir – alors que, chez les Nantis, Nel était probablement le seul. Par un extraordinaire hasard, parce qu'un soir de beuverie il avait connu une Gueuse. Peut-être était-il le seul Nanti à avoir couché avec une Gueuse ? Pour les premiers, l'idée de s'accoupler avec des humains qui ne se lavaient pas chaque jour était insupportable. Pour les secondes, elles répugnaient à se livrer à un Nanti qui les classait à peine au-dessus de l'animal.

— Comment ça va ce matin ? demanda l'infirmier. Bien, n'est-ce pas ? Je m'étais trompé, Nanti. Il n'y avait pas le moindre débris de ferraille dans ta blessure, si bien que...

— Quel âge as-tu ? demanda Nel.

Qui avait imaginé cette phrase de reconnaissance, quand, et pourquoi ? La réponse à la troisième question était seule à intéresser Nel. Qui, et quand, il s'en moquait. Historiographe adjoint, il méprisait l'Histoire.

Mais *pourquoi* « Quel âge as-tu » ?

Il bénéficiait d'un don : celui de tuer à volonté en enroulant sa pensée. Du moins, il le supposait car bien entendu, comme il y aurait lui-même perdu la vie, il n'avait jamais essayé !

Et tout le problème était là. N'existait-il pas un moyen *pour ne pas en*

mourir ? Tuer les autres impunément, se débarrasser du Directoire, des hauts fonctionnaires rebelles, et devenir ainsi le maître de la ville ?

— Quel âge as-tu ? répéta Nel.

L'autre cessa de rire, le dévisagea avec soupçon et grommela :

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Soyons sérieux, reprit Nel. Je suis venu avec Larn et Vana parce que, comme eux, je suis du Liseron. Un Nanti, un Gueux et une Errante. De grandes choses se préparent.

L'infirmier hochait la tête.

— Oui, maugréa-t-il, on essaie de préparer de grandes choses... Mais ce serait bien plus simple si Geo l'Alsacien avait révélé son secret avant de mourir !

— Ah ! ça, bien sûr !

Nel enregistrait qu'un certain Geo l'Alsacien avait possédé ce secret que l'on cherchait depuis si longtemps. Il n'osa pas poser des questions. Il avait conscience d'être le premier Nanti *Liseron* que l'on accueillait chez les Gueux, et pour une excellente raison : il était unique en son genre. Aucun autre Nanti n'avait eu l'idée d'enrouler sa pensée.

S'il avait essayé de le faire, lui (mais avait-il réussi ? Il l'ignorait. Pour en être certain, il aurait dû mourir avec sa victime !), c'était parce qu'il avait assisté à l'agonie d'un Gueux, à l'hôpital. Fait extrêmement rare, les Gueux ne se débarrassaient de leurs malades que lorsqu'ils les croyaient morts, ou du moins à l'agonie, inconscients.

Ce Gueux-là avait prononcé quelques mots qui l'avaient mis sur la voie. Nel était très intuitif.

Mais depuis, rien, rien et rien. Nel avait décidé de s'informer de son mieux, et ses tentatives de contact avaient abouti chez Chris. Hélas ! Chris, qui clamait partout son attachement aux Gueux, qui prétendait leur venir en aide, ce qu'ils refusaient d'ailleurs, car ils se défiaient de ces idées « généreuses » d'un Nanti qui n'avait jamais manqué de rien, ignorait tout du Liseron. Étrange !

L'infirmier assujettissait le pansement sans cesser de parler et, mis en confiance, de révéler le fond de sa pensée.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que Geo a volontairement refusé de livrer son secret.

— Ah ? C'était un Gueux, pourtant !

— Pas d'origine, fit l'autre. Il avait passé toute sa jeunesse loin de la ville, avant la guerre, bien sûr, et il paraît qu'il ne cessait d'embêter ses visiteurs, et même ses enfants, avec des récits de là-bas, de l'Alsace où il avait vécu.

Aidé par l'infirmier, Nel remettait son blouson.

— Il avait des enfants ? Je l'ignorais.

— Un fils, qui est allé chez les Errants... Il a dû y laisser sa peau car on ne l'a jamais revu.

— Quel était son nom ?

L'autre ricanait.

— Tu tombes bien, Nanti... Je suis peut-être le seul à m'en souvenir. Il se nommait David Dave.

— Merci, mais ça ne me dit rien !

— À moi, pas davantage, je ne l'ai jamais connu. Dommage. J'aurais aimé rencontrer le fils de l'Alsacien qui a inventé le liseron.

*

* *

Le Liseron... Vana revoyait sa jeunesse. Était-ce pour cela que Joss l'avait prise pour femme ? Elle était la petite-fille de David Dave, lui-même fils de Geo l'Alsacien.

Certes, Joss l'avait aimée. Mais pourquoi ne lui avait-il jamais parlé de Geo l'Alsacien, qui avait appris à « contrôler le liseron » ?

Il n'avait pas pu ne pas remarquer que pépé David racontait des choses étranges, qu'il avait apprises de son père Geo avant de quitter définitivement le Quartier Vieux et la ville.

Des choses dont il ne livrait qu'une partie, et qui concernaient la possibilité d'enrouler sa pensée, et qui avaient un rapport avec l'Alsace, cette province d'autrefois. Le père de David avait été intoxiqué par sa province. C'était banal à cette époque-là. La civilisation en était arrivée à un tel point que beaucoup rejetaient l'avenir incertain, pour tenter de se cramponner à un passé honorable certes, mais... dépassé. Un passé dépassé, oui, tout le problème était là.

Pendant des dizaines d'années avant la guerre, on avait connu des groupuscules qui, sans trop d'espoir, mais avec une conviction sincère, avaient tenté de revenir à « autrefois ». Impossible. Le monde évolue, et ceux qui ne l'admettent pas sont des sots. Ou des politiciens.

Bref, le père de David avait souffert du « mal du pays ». Bien sûr, cette maladie-là n'existait plus. Tous les Errants qui avaient tenté d'abandonner les alentours de la ville avaient péri.

Non du « mal du pays », mais tout bonnement de faim, de soif, ou bien, à long terme, des radiations. Car certains étaient revenus, très malades, pour mourir quelques semaines, quelques mois plus tard.

Il semblait que, par on ne savait quel miraculeux hasard, la ville et ses alentours immédiats constituaient une oasis de vie, au-delà de laquelle, immanquablement, on mourait. Pourquoi ? Sans doute eût-il fallu demander cela à ceux qui, cent et quelques années plus tôt, avaient minutieusement calculé le point d'impact de leurs bombes

nucléaires.

Ils avaient oublié la ville. Ou peut-être leur engin téléguidé avait-il connu quelque défaillance, comme certains ordinateurs. Qui sait ? Bref, la ville et ses alentours avaient été épargnés.

Vana ignorait tout de cela, évidemment. Elle savait simplement que la ville existait et que, à la connaissance de chacun, il n'en existait aucune autre. Ce qui donnait beaucoup de poids à la cité.

Le père de David souffrait du « mal du pays ». Que fait-on, en ce cas, lorsqu'on ne peut pas revenir au pays natal ? On ferme les yeux, on se souvient, et on essaie de créer l'illusion. S'il avait vécu avec les Nantis, Geo l'Alsacien, père de David Dave, aurait probablement habité « meublé à l'Alsacienne », avec, autant que possible, aux murs, des chromos récupérés dans les archives de la ville et représentant Strasbourg ou Colmar.

Mais Geo était un Gueux et ne disposait d'aucune possibilité de meubler son logis à sa guise, pas plus que de fouiner dans les archives de la ville. Il avait alors cherché ce qui pouvait lui rappeler son Alsace natale.

Un certain jour, son fils David – qui devait avoir quatorze ou quinze ans – l'avait vu arriver, poussant une brouette sur laquelle était posé un tonneau.

— Aide-moi, fiston.

Ils avaient fait rouler le tonneau, vide, dans la cave où ils logeaient. Après quoi, au fond de la brouette, Geo avait saisi un sac qui contenait du grain.

— C'est du blé ? avait demandé David.

— Non. C'est de l'orge. On ne fait pas la bière avec du blé.

Lubie de vieillard... Geo avait expliqué à son fils ce qu'était la bière : une boisson fermentée à base d'orge germée. Et les déboires avaient commencé. Dix fois, le vieux Geo avait tenté de fabriquer sa boisson favorite. Tout ce qu'il parvenait à sortir du tonneau, c'était un jus douceâtre, souvent aigri.

Mais il s'entêtait.

— Il faudrait du houblon !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Geo l'expliqua à son fils. Et désormais David Dave prit l'habitude de sortir du Quartier Vieux, par le souterrain, afin de dénicher du houblon dans la campagne pour faire plaisir « au vieux ».

Malheureusement, il n'en trouva pas. Cette plante ne pousse pas sous tous les climats, et celui de la ville ne lui convenait certainement pas.

Par contre, David Dave découvrit autre chose : une Errante aux beaux yeux à laquelle il s'attacha au point de ne plus revenir à la ville.

De cette Errante-là, il eut plusieurs enfants, puis des petits-enfants.

Et parmi ceux-ci, sa préférée était une certaine Vana, parce qu'elle lui demandait sans cesse de raconter des histoires, et qu'il adorait ça.

Cependant, il ne possédait, il faut l'avouer, aucune imagination – sans quoi il aurait découvert depuis longtemps le secret du Liseron – et dans le Quartier Vieux, pas plus que dans sa vie d'Errant, il n'avait connu d'extraordinaires aventures. Aussi, quand il était à court, il racontait à Vana ce que son propre père lui avait raconté, c'est-à-dire des histoires d'Alsace.

Les cigognes y passèrent, avec des dizaines de particularités folkloriques, puis un jour il conta les mésaventures du vieux Geo, qui tentait de fabriquer de la bière dans le Quartier Vieux et n'y parvenait pas, faute de houblon.

Très intéressée, Vana ! Un de ses points faibles : elle prétendait connaître toutes les plantes et tous les animaux de la forêt.

— C'est fait comment, ce houblon ?

Il le lui expliqua. Et il rit en disant ce que lui avait si souvent répété son père Geo l'Alsacien :

— C'est comme un liseron... Un gros liseron. Ça s'entortille autour d'un support, et ça grimpe.

— Des liserons, il y en a partout, affirma-t-elle avec assurance.

— Oui, mais comme celui-là je n'en ai jamais trouvé.

Et il lui expliqua pourquoi...

*

* *

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demandait l'infirmier à Nel.

— Sais pas... Vivre parmi vous ?

— Difficile ! Les Nantis ne sont pas habitués à notre frugalité. Tout ce que je peux t'offrir pour déjeuner ce matin, c'est une pomme.

— Va pour la pomme.

Quand il mordit dans la pomme offerte, il l'éloigna de sa bouche, rêveur, mâcha, l'air surpris. En fait, le goût de ce fruit était tout de fraîcheur, très différent de celui des produits que livrait la ville, et qui demeureraient entreposés pendant des mois dans des chambres froides.

Il mordit de nouveau et dit :

— Quel fruit délicieux !

— N'est-ce pas ? fit l'infirmier, riant de toutes ses grandes dents.

Et aussitôt :

— C'est mon frère qui m'en a apporté hier de chez les Sédentaires.

Nel Nielson ne répondit rien et mangea la pomme. Le goût de celle-ci lui révélait des sensations ignorées.

En un éclair, il revit le circuit de ravitaillement de la ville, pour les

fruits et les légumes. Des chariots, traînés par des esclaves, allaient, empruntant de mauvais chemins non entretenus depuis des dizaines d'années, chez les Sédentaires, des Errants qui s'étaient fixés depuis longtemps sur des lopins de terre qu'ils travaillaient, et échangeaient des « produits finis » contre une « bonne nourriture saine et vitaminée ».

Mais cette « bonne nourriture » était aussitôt entreposée dans des chambres froides et, quand elle en sortait...

Non, décidément cette pomme ne sortait pas d'une chambre froide, et l'infirmier ne mentait pas quand il déclarait qu'on l'avait apportée *la veille*.

Comment les Gueux pouvaient-ils communiquer avec les Sédentaires ?

Certainement pas par la ville : il aurait fallu franchir l'enceinte de la cité, puis la zone libre, en portant des pommes !

La voie aérienne était exclue. Les engins volants avaient disparu depuis la guerre. Depuis que les citernes de kérosène étaient vides. On avait fabriqué des autos électriques... Mais pourquoi élaborer des avions incapables de voler pendant deux minutes sans recharger les batteries ? Ils auraient eu à peine le temps de décoller, puis d'atterrir aussitôt !

« Une seule possibilité », pensa Nel Nielson.

Tranquillement, en jetant au hasard le trognon de la pomme, il demanda :

— Le souterrain ne s'est jamais éboulé ?

— Tu sais beaucoup de choses, Nanti ! grommela l'autre.

— Ne t'inquiète pas, je suis le seul Nanti à les connaître, et c'est pourquoi, parce que je refuse de les confier aux Directeurs, ceux-ci tentent de m'abattre. Le souterrain est toujours praticable, non ?

— Oui.

— Donc, je peux sortir de la ville ?

L'autre fit la grimace.

— Heu... heu... N'allons pas trop loin, Nanti. Tu es du Liseron, soit. Tu connais l'existence du souterrain, soit. Mais comment saurais-tu d'où il part et où il débouche, puisque tu es un Nanti ? Tu l'ignores, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— J'estime préférable que tu continues à l'ignorer. Si par malheur, quand tu reviendras chez les tiens, un tel secret t'échappait...

Nel haussa les épaules et laissa tomber :

— Les gardes ont reçu l'ordre de tirer sur moi sans sommations.

Comme l'infirmier hésitait encore, Nel ajouta :

— Vous avez certainement un chef, un roi, un président, ou un Conseil des Gueux ?

- Rien de tout ça.
- Ah !... Alors, qui commande ?
- Personne.
- Qui te paie ?
- Personne.

Nel s'essuya le front. Jamais il n'avait imaginé une société dans laquelle le pouvoir n'existait pas, l'argent pas davantage. Société de fous, et surtout d'individus utopistes, faciles à bernier.

— Conduis-moi jusqu'à l'entrée du souterrain, ordonna-t-il sèchement.

L'infirmier lui rit au nez, ce qui provoqua la colère de Nel.

— J'ai une très haute situation chez les Nantis, gronda-t-il. Si tu refuses, je reviens chez eux et j'avertis le Directoire.

— Tiens, tiens ! fit l'autre.

Il tournait le dos et procédait à on ne savait quelle opération. Puis il revint vers Nel, et celui-ci n'eut pas le temps d'échapper à la piqure.

Deux secondes encore, et l'infirmier l'allongeait de nouveau sur le lit, profondément endormi.

*

* *

Il grimaça, l'infirmier herculéen. Il n'était ni sot, ni intelligent : un homme normal. Son raisonnement, un peu simpliste, lui suggérait ceci : « Si ce Nanti reste ici, Larn et l'Errante vont venir le voir... Larn, qui se laisse toujours apitoyer, est capable de le guider jusqu'à l'entrée du souterrain. Catastrophe... Oui, mais... si cet homme revient chez les Nantis, qu'il leur parle du Liseron, du souterrain... »

Ses lèvres se plissèrent en un sourire calculateur.

« Il dit que les gardes ont ordre de tirer sur lui sans sommations... et c'est exact, puisqu'ils l'ont déjà atteint... Il n'a pas une chance sur mille de pouvoir répéter aux Nantis ce qu'il sait... Oui, mais... si je le livre, il est perdu... »

Il hésitait. Soudain, il haussa les épaules, se pencha, saisit, sous les épaules et sous les genoux, Nel endormi, le souleva, et marcha jusqu'à la zone libre. Quand il atteignit les dernières maisons du Quartier Vieux, il marmonna :

— Après tout, ce n'est qu'un Nanti !

Là, sans s'engager lui-même sur la zone libre, il y fit rouler Nel et cria à l'intention des gardes qui veillaient :

— C'est un Nanti. Impossible de le soigner ici. Je l'ai endormi. Emmenez-le dans un de vos hôpitaux, et soignez-le vous-mêmes. Et ne faites pas attention à ce qu'il raconte, il délire.

Le jour s'était levé.

Blotti derrière un vieux mur, il attendait des coups de feu. Les gardes devaient tirer « à vue » sur ce Nanti-là.

Mais ils ne tirèrent pas. Deux d'entre eux s'approchèrent, soulevèrent Nel et l'emportèrent.

Maussade, l'infirmier commençait à se demander s'il n'aurait pas dû endormir définitivement ce Nanti-là.

CHAPITRE II

Comme sous tous les régimes établis « pour le bien du peuple », la Loi des Nantis comportait d'ahurissantes contradictions. On pouvait condamner, et exécuter un être humain, même sans jugement, ou après un jugement sommaire, s'il s'avérait dangereux pour la communauté, mais on ne pouvait le punir s'il était mentalement irresponsable ou malade, ou blessé.

La logique indiquait pourtant que l'exécution d'un dangereux criminel n'était pas une *punition*, mais une *précaution*. Que ce criminel-là fût un dément ne changeait rien au risque encouru par la communauté, et certains prétendaient même qu'il était moins horrible de tuer un moribond ou un fou plutôt qu'un être dangereux, mais normal.

On peut admettre de conserver, sous certaines conditions, un chien de garde qui mord, mais certes pas lorsqu'il est enragé. Encore faut-il être sûr qu'il l'est ou qu'il ne l'est pas...

C'est pourquoi, réflexion faite, le Directoire avait annulé l'ordre d'abattre « à vue » Nel Nielson, qui d'ailleurs s'était réfugié chez les Gueux et recommanda, si faire se pouvait, de s'emparer de lui et de l'amener vivant, pour qu'il comparaisse devant un tribunal.

*

* *

C'est ainsi que Nel Nielson se réveilla devant les cinq Directeurs. Et l'interrogatoire qu'il subit vaut la peine d'être raconté. Oh oui ! Car en un sens il mettait fin aux ambitions du Liseron.

Donc, quand Nel revint à lui, il était assis dans un profond fauteuil, devant les cinq Directeurs installés au-delà d'une table en fer à cheval. À sa gauche, à sa droite, il y avait un solide garde, pistolet au poing.

Or, les gardes avaient beau être maladroits, on ne manque pas une cible à bout portant. En outre, la blessure de Nel paralysait aux trois quarts son bras atteint.

Dès qu'il émergea du néant, Nel se dit : « Je suis sauvé. » Les Directeurs avaient rapporté l'ordre de « tirer à vue » et donc une négociation était encore possible. Il avait déjà compris ce qu'on allait exiger de lui en échange de sa vie : le secret des Gueux.

Et il rangeait dans son esprit ce qu'il pouvait révéler et ce qu'il

devait taire. Non sans quelque surprise, il constatait d'ailleurs que tout ce qu'il savait ne présentait aucune importance et que depuis bien longtemps il couvait en lui un secret sans véritable portée pratique.

Le secret du Liseron ? Enrouler sa pensée ? Tuer sans arme, sans contact physique ? Et alors ? C'était pratiquement inutilisable, sinon par des Gueux stupides, capables de mourir pour protéger leur Quartier Vieux. Nel n'était pas de cette trempe.

Quand Dan Dany, Premier Directeur, commença l'interrogatoire sur un ton volontairement neutre beaucoup plus menaçant qu'une voix chargée d'éclats de colère, Nel décida de jeter du lest et le fit avec habileté.

— Nel Nielson, vos activités mystérieuses ont inquiété le Directoire, au point que nous étions résolus à vous supprimer. Pour l'instant, sur intervention de l'un de nous, nous avons remis à plus tard une décision définitive. Il semblerait que vous ayez percé un secret propre aux Gueux et à quelques Errants et dont le Directoire n'a pas connaissance. La loi vous faisait obligation de révéler ce secret aux Directeurs, et vous ne l'avez pas fait. Nous n'avons aucun doute, il constitue une menace pour la ville. Une explication franche, nette, pourrait vous sauver la vie.

En tournant légèrement la tête, Nel remarqua que les deux gardes se tenaient à sa droite et à sa gauche, pistolet braqué, doigt sur la détente. La menace du Premier Directeur n'était pas un bluff : la vie de Nel ne tenait qu'à un fil. Le Directoire savait désormais que les Gueux et certains Errants pouvaient tuer à distance, sans aucun contact matériel, mais aucun des Directeurs n'avait encore imaginé toute la vérité.

Non sans quelque amertume, Nel Nielson se dit : « Je pourrais tuer Dan Dany. Il ne s'en doute pas, mais j'ai déjà enroulé ma pensée sur la sienne. Il suppose que les gardes m'auraient abattu avant que je puisse agir !... Ce sont des matérialistes. Tout ce qui est psychique constitue pour eux une fumisterie. Mais à quoi bon tuer Dan Dany, et même tous les autres, et même les deux gardes dès qu'ils auront parlé, puisque je mourrai quelques secondes après eux ? »

Et, lancinante, la question essentielle : « Comment sortir de là vivant ? » Car il ne concevait pas le moindre doute. Le secret du Liseron était de ceux qui tuent leur possesseur. Dès que les Directeurs connaîtraient la vérité, ils ne pourraient plus le laisser vivre.

On ne gracie pas un homme qui, à chaque instant, peut vous tuer.

— Monsieur, fit-il lentement, je regrette que le Directoire ait pu me condamner sans m'entendre. Il advient, et monsieur Val Vanor en conviendra, que dans la recherche, historique ou scientifique, on soupçonne l'existence de certains faits sans que l'on puisse affirmer avec certitude qu'ils sont provoqués par telle ou telle action en telle

ou telle circonstance.

— Vous parlez pour ne rien dire, Nel Nielson.

— Non, monsieur. Je soupçonnais quelque chose, mais en vérité il y a bien peu de temps que j'ai acquis une certitude. Les Gueux, et certains Errants, peuvent nous tuer, et vous tuer, vous, Directeurs, selon leur bon plaisir. Oh ! ne craignez rien ! Voilà bien longtemps qu'ils pourraient le faire... et ils ne l'ont pas fait.

Les Directeurs chuchotaient entre eux, mais aucun n'avait directement répondu à ses paroles. Il supposa donc qu'ils étaient déjà en partie au courant de l'extraordinaire pouvoir des Gueux. Il profita de ces chuchotements pour enrouler sa pensée. Quelques secondes suffirent. La première fois, on tâtonne, mais l'habitude vient très vite. Désormais, il pouvait les supprimer tous les cinq, les maîtres de la ville, et cela lui donna un vertige d'orgueil... mais il en mourrait quelques secondes plus tard ! Un suicide. Et il n'était pas disposé à se suicider.

Val Vanor reprit l'interrogatoire, et sa voix habituellement lasse et ennuyée se teintait d'un certain intérêt, comme lorsque Nel lui avait parlé d'enregistrements imaginaires sur bandes magnétiques.

Il essuya ses lunettes, puis :

— Voyons, Nel Nielson, ne pouvez-vous être plus explicite ? Il s'agit d'une mutation, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Mais alors...

— Il s'agit d'une découverte. La meilleure preuve en est qu'à ma connaissance tous les Gueux disposent de ce mystérieux pouvoir, ce qui ne serait pas le cas s'il s'agissait d'une mutation génétique.

— Et vous, en disposez-vous ?

— Je n'en suis pas certain, monsieur.

— Comment cela ?

— Pour obtenir une certitude, il faudrait que je tue quelqu'un... mais je mourrais dans les secondes qui suivraient. Vous comprendrez que je n'aie jamais tenté une telle expérience, et que je n'y tiennne nullement.

Val Vanor s'était levé et venait vers lui, lunettes à la main, fébrile.

— Soyez plus explicite, Nel Nielson ! Comment pourriez-vous tuer quelqu'un, alors que vous êtes désarmé et que deux gardes peuvent vous abattre en une fraction de seconde ?

Nel eut un long rire de désespoir parfaitement imité. En réalité, il tentait de s'arracher au piège. Pour cela, effrayer les Directeurs, par exemple en les persuadant de ce qu'ils ne pouvaient le supprimer sans mourir eux-mêmes.

— Écoutez bien, monsieur. Un certain Geo l'Alsacien, un Gueux, a par hasard découvert qu'il pouvait enrouler sa pensée autour de celle

des autres et que, lorsque sa pensée était enroulée, il devenait maître de l'existence de ceux qu'il avait ainsi parasités. Il pouvait les tuer à sa guise par un simple effort de volonté.

— Mais il en mourait lui-même !

— Non, précisément, monsieur, Geo l'Alsacien n'en mourait pas. Il l'a fait dix, peut-être cent fois. Depuis des dizaines d'années qu'il a disparu, les Gueux cherchent en vain comment il s'y prenait. Ils n'ont jamais pu résoudre ce problème. C'est pourquoi chacun d'eux est capable de tuer un ou deux, voire cinq ou six gardes, mais il y laisse la vie.

Dan Dany intervint :

— Enrouler sa pensée ? Mais comment faire ?

— Il suffit d'essayer plusieurs fois, monsieur, en pensant au liseron qui s'enroule autour d'un support. Oh ! ils ont essayé des centaines de fois, les Gueux, après avoir minutieusement étudié les liserons des champs !

— Enrouler sa pensée comme un liseron ?

— Oui, monsieur.

— Et cela suffit ? Faut-il longtemps ?

— Une fraction de seconde, monsieur.

Dan Dany posa son coude sur la table, main sous le menton. Les autres se dévisageaient. Val Vanor demanda en hésitant :

— Voulez-vous dire, Nel Nielson, qu'une fraction de seconde vous a suffi pour enrouler votre pensée autour de la nôtre, et que...

— Oui, monsieur. Ma pensée est enroulée autour des vôtres. Cependant, ne négligez pas l'essentiel. Je peux vous supprimer, mais si je vous tue, j'en meurs. C'est une chose à laquelle on ne se résout qu'au dernier instant.

Se produisit alors ce qu'il attendait. Au point où l'on en arrivait, il se savait perdu. Jamais les Directeurs n'admettraient qu'une telle menace planât sur eux. Certes, ils atermoyaient de façon à en apprendre davantage, mais leur décision était prise : Nel Nielson devait mourir, dès qu'il aurait parlé.

Le point de rupture était atteint. D'un côté Nel Nielson, avec sa pensée enroulée autour de celles des cinq Directeurs qu'il pouvait tuer en une fraction de seconde.

De l'autre côté, deux gardes, pistolet au poing, prêts à tirer sur Nel. Or ce dernier n'avait pu contrôler la pensée des deux gardes, parce que ceux-ci n'avaient pas prononcé un seul mot depuis le début de l'interrogatoire.

Val Vanor et les autres Directeurs ignoraient que, pour enrouler sa pensée, il fallait que la victime présumée parle. Or, Val Vanor ordonnait aux gardes :

— Si l'un de nous s'écroule, quel qu'il soit, abattez immédiatement

cet homme !

« Pauvre imbécile ! pensa Nel. Il ne sait rien du Liseron. Il imagine que je vais les supprimer l'un après l'autre ! C'est tous ensemble qu'ils mourront ! »

— À vos ordres, monsieur, répondirent, automatiquement et en même temps, les deux gardes.

C'était suffisant. Nel les tenait. Sa pensée s'était enroulée autour de la leur. Oui, mais... Nel n'avait aucune envie de mourir ! Désormais, il les tenait tous les sept, Directeurs et gardes. Était-il capable de les supprimer tous d'un coup ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il n'avait, bien sûr, jamais essayé !

D'autre part, si les gardes tiraient sur lui, aurait-il le temps avant de mourir, de tuer les autres ? Éternelle question : disparaît-on de façon instantanée ou bien conserve-t-on une certaine part de conscience pendant des secondes ou des minutes ?

Dans le second cas, il l'avait décidé : si on le tuait, il tuait. Oui mais... s'il prenait les devants, s'il tuait, il en mourrait !

— Monsieur, dit Nel Nielson à Val Vanor, je me permets d'attirer votre attention sur un fait très précis. Seul, ce Geo l'Alsacien a réussi à tuer sans en mourir lui-même. Pour ma part, je ne suis qu'un historiographe... amateur... ayant pratiqué avec éclectisme diverses disciplines scientifiques ou littéraires. Vous êtes, par contre l'érudit absolu en ce qui concerne le pays de nos ancêtres, que l'on nommait la France. Alsacien signifie bien sûr habitant de l'ancienne région d'Alsace. Ce que je connais de cette Alsace est très rudimentaire. Je suis sûr que votre mémoire exceptionnelle vous permettra de...

Dan Dany lui coupa la parole.

— Je ne crois pas que je vais autoriser Val Vanor à vous communiquer de tels renseignements. Si je comprends bien, ils pourraient vous permettre d'ôter la vie aux autres sans aucun risque pour vous ?

— Eh bien... heu...

Une controverse s'établit entre le Premier Directeur et Val Vanor, tourné vers lui. Conclusion de l'historiographe :

— Je pourrais écrire plusieurs volumes au sujet des mœurs et coutumes de la province d'Alsace ! Comment veux-tu, Dan, que j'y découvre le fait essentiel si je ne dispose d'aucune autre précision ?

— Exact, reconnut l'autre. Pose quelques questions.

Et, aux deux gardes :

— Tenez-vous prêts. Dès que l'un de nous fait un signe, tirez !

— Voyons, demanda Val Vanor... Que désirez-vous savoir au juste, Nel Nielson ?

— Ah ! si je le savais ! murmura Nel. Monsieur, tout est basé sur le liseron. Tout. Geo l'Alsacien parlait du liseron. Les Gueux ont, pendant

des années, étudié des liserons afin de bien comprendre comment ils s'enroulaient. Mais, pour autant que je le sache, en Alsace les liserons s'enroulent comme ici !

— Bien sûr, fit l'historiographe, surpris. Le liseron, ou le volubilis, s'enroule toujours de façon dextre, c'est-à-dire de droite à gauche... Sauf, prétend-on, en Australie, une grande île de l'ancienne Océanie.

— Et l'Alsace n'est pas en Australie, grogna Nel dépité.

Quel rapport entre le liseron et l'Alsace ? Val Vanor avait fermé les yeux et essayait ses lunettes du bout des doigts.

— Le liseron... l'Alsace..., souffla-t-il, pensif. Je pense à une chose... Ils fabriquaient là-bas une boisson fermentée qu'ils nommaient « bière »... À base d'orge germée... et de houblon. Le houblon est une plante volubile, comme le liseron. Mais je ne vois pas...

*

* *

Nel Nielson « voyait », lui. Comme il l'avait avoué, il n'avait qu'effleuré l'étude historique, ethnologique, des anciennes contrées françaises. Mais en touche-à-tout qu'il était, il avait amorcé diverses études, sur la physique, la chimie, la botanique.

Et, comme Val Vanor, il possédait une excellente mémoire. Le souvenir revint en lui d'un seul coup. Le houblon... plante volubile comme le liseron... mais...

Le liseron s'enroule toujours de droite à gauche (sauf peut-être celui d'Australie, mais Geo l'Alsacien n'était jamais allé là-bas, ça se serait su !) alors que *le houblon décrit une hélice de gauche à droite !* Et un Alsacien connaît très bien le houblon, mieux sans doute que le liseron...

La réaction de Nel Nielson fut instantanée. Il avait beaucoup d'intuition. Non sans quelque désespoir, il se demanda s'il pourrait... Mais oui ! Sa pensée étant déjà enroulée sur celle des autres, il constatait qu'il pouvait facilement la dérouler et l'enrouler dans l'autre sens, de gauche à droite... Et ils ne s'en rendaient même pas compte !

Était-ce possible ? Fascinés par le liseron, tous les Gueux l'avaient étudié. Nel Nielson les imaginait, étudiant avec attention les plantes graciles que certains d'entre eux apportaient par le souterrain. Plantes *toujours* enroulées de droite à gauche.

Et Geo l'Alsacien, pour conserver son secret, avait toujours dit : « Comme un liseron... » Mais jamais : « Comme le houblon... »

Personne n'avait donc essayé ? Peut-être quelques très rares Gueux y avaient-ils pensé... Mais pour expérimenter, il fallait se préparer à la mort. Et d'ailleurs il est bien connu que, lorsqu'on tente de perfectionner une invention, on se base toujours sur les recherches

antérieures, c'est-à-dire du liseron « droite à gauche ».

Nel se savait condamné. Les Directeurs allaient encore lui soutirer quelques renseignements, puis, sur un signe de Dan Dany, les deux gardes tireraient. Aucune pitié à attendre : pas un chef ne consent à laisser une épée suspendue au-dessus de sa tête.

En une fraction de seconde, il tenta d'imaginer ce qui se produirait si les cinq Directeurs disparaissaient en même temps. Tout d'abord, suivant la loi, aucune exécution ne pourrait avoir lieu avant la mise en place d'un nouveau Directoire.

Or Dan Dany avait annulé l'ordre de tirer sur Nel Nielson. Il y aurait très vite de nouvelles élections. Nel se présenterait. Certes, il était bien jeune. Mais un mal implacable frapperait ses adversaires bien placés : le liseron. Ils tomberaient au cours de réunions publiques, sans qu'on puisse rien reprocher à personne. Et Nel Nielson serait élu, ne serait-ce que grâce aux voix des Gueux puisque désormais ceux-ci savaient qu'il appartenait à la confrérie du Liseron !

Décision prise. Il ferma les yeux et, intensément, souhaita que les deux gardes qui le menaçaient meurent d'un coup. Il entendit des exclamations, ouvrit les yeux juste au moment où les deux gardes tombaient. Il n'attendit pas davantage, parce que les Directeurs allaient appeler à l'aide. Il concentra sa volonté sur eux. Et ils tombèrent, muets, inertes.

Nel avait de nouveau fermé les yeux. Il « paniquait ». Il avait réussi à se débarrasser de sept hommes, mais il allait mourir ! Comme tous ceux qui avaient utilisé le Liseron ! Dix, vingt, trente secondes...

Il ouvrit les yeux. Il vivait encore. Pas la moindre trace d'affaiblissement en lui. Il avait même oublié sa blessure à l'épaule ! Un rire silencieux... Si les loups savaient rire, ils riraient de cette façon-là.

Du bout du pied, il retourna le corps de Val Vanor. Cet imbécile qui savait tout, sauf que le houblon s'enroulait à l'inverse du liseron !

Puis il ouvrit une porte et s'en fut au hasard. Il ne risquait plus rien. Quand on découvrirait les cadavres, le désarroi serait tel, que nul ne penserait à Nel Nielson...

CHAPITRE III

Récit de Vana. (suite)

Allongée dans la prairie près de Larn, au soleil, pieds nus, je m'amusais à enrouler un brin d'herbe autour de mon gros orteil, après quoi je le bloquais avec le doigt le plus proche et je tirais d'un coup sec. Crac ! Fini le brin d'herbe.

Je pensais au Liseron, et je savais que Larn, étendu près de moi, y pensait aussi. Et je me demandais si je devais lui avouer que j'avais percé à jour le grand secret. Je pouvais tuer Larn ou n'importe quel autre sans en mourir moi-même !

La bière, cette boisson d'autrefois, et le houblon... Tout était là.

Mais aucun Nanti, aucun Gueux, aucun Errant, ne connaissait le houblon. Moi-même, je n'en avais jamais vu.

Cependant, grand-père David Dave m'avait si souvent envoyée à la recherche de cette plante et si souvent il m'avait expliqué les particularités qui la rendaient reconnaissable, en particulier le fait qu'elle s'enroulait de gauche à droite, à l'inverse du liseron, que je ne pouvais m'y tromper.

Geo l'Alsacien, quand il parlait d'enrouler sa pensée « comme un liseron », dissimulait toujours un sourire. Car il pensait à son houblon d'Alsace. Pourquoi ce secret si bien gardé ? Eh bien, je suppose que personne, du moins pendant un certain temps, ne révèle par bonhomie une découverte de cette importance.

Peut-être le père de David Dave aurait confié la vérité à quelqu'un, et pourquoi pas à son fils ?... Mais il était mort subitement, et son fils, pépé David, l'avait déjà quitté pour vivre parmi les Errants. Sans quoi, sans doute lui aurait-il dit : « Un jeune pied de houblon ressemble à un liseron, mais prends-y garde, il s'enroule à l'envers... » David Dave le savait, certes, mais il n'était pas resté chez les Gueux assez longtemps pour apprendre que son père tuait les gens simplement en enroulant sa pensée.

Était-ce vraiment si simple ? Pourquoi pas ? Il est bien connu que ceux qui cherchent partent presque toujours des éléments que leurs prédécesseurs ont rassemblés. Or, les Gueux et les Errants avaient pendant longtemps étudié la façon dont s'enroulait le liseron : toujours de droite à gauche.

— À quoi penses-tu ? me demanda soudain Larn.

— À la même chose que toi.

— Moi, je n'arrache pas des brins d'herbe avec mes orteils ! bougonna-t-il.

C'était un des traits marquants de son caractère, j'eus tout le temps de le comprendre plus tard, il détestait que ceux qu'il aimait se comportent comme des gamins.

J'ai horreur qu'on me prenne pour une gamine. Aussi, je dis avec fermeté :

— Larn, je crois que j'ai trouvé.

— Trouvé quoi ?

— Le secret du Liseron.

Il se soulevait sur un coude, l'air ahuri.

— Le...

— Oui, Larn. C'est très, très simple.

— Mais as-tu essayé ?

— Non, avouai-je.

Il s'allongea de nouveau et me dit doucement :

— Eh bien, Vana, n'essaie pas. Nous avons tous plus ou moins cru que nous avions trouvé la solution... Mais il y a beau temps que nous avons renoncé à de tels essais, ou plutôt que nos parents y ont renoncé... À moins que ce ne soient nos grands-parents. On tue l'autre, certes. Mais on en meurt, quoi que l'on tente. Des dizaines, des centaines de Gueux ont essayé. Pas toi, Vana. Parce que si tu disparaissais, je te suivrais.

Il parlait d'une voix tranquille, sur un ton posé, sans éclats de voix. Je lui en sus gré. Rêveuse, j'essayais de déterminer si j'avais vraiment découvert le secret du Liseron.

Conclusion : *peut-être*. Mais rien ne le prouvait. Et pour obtenir une preuve, il fallait risquer sa vie.

— Pourtant..., repris-je.

Il ne bougeait pas, allongé sur le dos au grand soleil, et je remarquai qu'il avait ôté ses pantoufles et que, maladroitement, il tentait de happer un brin d'herbe entre ses orteils.

— Vana, trancha-t-il doucement, c'est une prière que je t'adresse. Si un jour tu acquiers la certitude que tu recherches, ne confie ton secret à personne. Pas même à moi. As-tu essayé d'imaginer ce que deviendrait le monde si chacun de nous pouvait supprimer sans risques ceux qui le gênent ou ne lui plaisent pas ? Veux-tu que je te dise ? C'est une vraie bénédiction que le vieux Geo l'Alsacien soit mort avant de s'expliquer.

Évidemment. Je n'avais jamais envisagé le problème sous cet angle. Si tous les humains, Nantis, Gueux, Errants et Sédentaires, entraient en possession de mon secret... Du moins de ce que je supposais être la solution...

Je fermai les yeux. Je revoyais la façon dont mes amis les Errants

trahissaient les gardes prisonniers... Et d'après ce que ceux-ci avaient raconté, la façon dont les Nantis trahissaient les Errants prisonniers... Les Gueux ? Mais s'ils n'envahissaient pas la ville, c'était sans doute parce que, pour tuer les gardes, il fallait mourir. Ils y consentaient pour se défendre, pour protéger leur Quartier Vieux, mais non pour attaquer la ville.

Quel monde étrange ! Non, je n'y avais jamais réfléchi. Joss lui-même, si bon pour moi, avait tué le jeune garde aux yeux bleus. Tuer un garde pour s'emparer de son uniforme. Tuer. Ils ne pensaient qu'à ça. Ordonner que l'on abatte Nel Nielson parce qu'il en savait trop long. Tuer des centaines de gardes qui tentaient de pénétrer dans le Quartier Vieux, parce qu'ils voulaient, eux, tuer les Gueux. Même chez nous, les Errants, nous avons assisté dix fois, cent fois, à des luttes à mort entre deux hommes qui se disputaient une femme, ou même parfois un objet sans valeur. Tuer. L'humanité ne pensait donc qu'à ça ?

Et je pouvais, moi, Vana, révéler à ces fous furieux le moyen de tuer sans risques ?

— Larn, murmurai-je après un long silence... Je ne suis pas certaine...

Il me coupa la parole :

— Je suppose que nous possédons tous notre solution. Moi aussi, Vana. Mais je suppose qu'on ne l'essaie que lorsqu'on se voit perdu par la faute d'un ennemi. Ou alors quand on veut sauver quelqu'un qui nous est cher. On « risque le coup ». On le tue... et on en meurt, mais celle qu'on aime continue à vivre.

— Oui, reconnus-je à voix basse. On en meurt, mais celui qu'on aime continue à vivre... Eh bien, je n'essaierai pas, et je n'en parlerai à personne. Je ne tiens pas à te perdre.

Mais il y avait de la colère, quand mes orteils arrachèrent un nouveau brin d'herbe. Larn, maladroit comme un gosse de deux ans, n'y était pas encore parvenu.

*

* *

Le lendemain, il nous fallut revenir vers le Quartier Vieux, par le souterrain. Nous n'étions chez les Errants que depuis trois jours, mais on nous apportait de tels renseignements que...

Non, à vrai dire Larn aurait préféré rester chez les Errants. Comme il l'affirmait, il se moquait tout à fait de ce qui pouvait se produire dans la ville, y compris le Quartier Vieux.

— Nous avons choisi, Vana. Choisi la vie des Errants. Donc, je ne suis plus un Gueux, mais un Errant. Et peu m'importe ce que font les

Nantis ou les Gueux.

— Tu penses ainsi pour l'instant, répondis-je doucement, parce que tu es sous la griserie de ta nouvelle existence... Mais dans quelque temps, quand tu apprendras combien Nel a tué de tes anciens amis parmi les Gueux, tu seras fou de colère. Et tu ne pourras plus rien contre lui, parce que si nous n'intervenons pas tout de suite, en quelques jours il sera maître de la ville et du Quartier Vieux.

Ce que nous avions appris ? Nel Nielson, l'homme qui, somme toute, m'avait sauvée, avait en trois jours fait « un drôle de gâchis », comme disait pépé David.

D'abord, il avait tué les cinq Directeurs, plus deux gardes, grâce au liseron. Et il était encore vivant. Il s'était réfugié au Quartier Vieux, chez les Gueux, après s'être débarrassé (grâce au liseron !) d'un poste de gardes qui lui interdisaient le passage sur la zone libre.

Après quoi, il avait prétendu prendre la direction de tous les Gueux, les former au combat et les entraîner à l'assaut de la ville.

Évidemment, certains d'entre eux avaient tenté de le supprimer en se sacrifiant eux-mêmes. Ils n'y étaient pas parvenus. Le liseron semblait ne pas agir sur Nel.

Par contre, Nel savait utiliser le liseron contre les autres ! Il avait déjà abattu des dizaines de gardes et de Gueux menaçants, et chaque fois il riait aux éclats.

Les Gueux avaient compris qu'il possédait le grand secret, celui du liseron de Geo l'Alsacien. Et sans doute n'aurais-je pas levé le petit doigt si je ne m'étais pas méfiée, d'instinct, de Nel Nielson. Je suis très intuitive, et quelques heures passées près de lui m'en avaient appris beaucoup plus qu'il ne le supposait.

Ce qu'il désirait ? Tout. Par d'habiles paroles, il entraînerait les Gueux à harceler la ville. Son plan m'apparaissait aussi nettement que si je l'avais conçu. Chaque Gueux pouvait, en se sacrifiant, tuer plusieurs gardes ou Nantis. Or, les élections au Directoire se dérouleraient dans quelques jours. Nel Nielson serait candidat, et serait élu en triomphe, car les Nantis sauraient alors qu'il était seul capable d'arrêter l'offensive des Gueux et de préserver la ville.

Certains Gueux avaient compris cela, comme moi, car, et ils l'avaient avoué, ils avaient tenté de supprimer Nel. Aucun n'avait réussi, et Nel ne s'en était même pas aperçu. Il semblait impossible d'enrouler une pensée sur celle de Nel Nielson. Ça, je le notai avec attention.

Si je ne m'étais pas trompée, si Nel avait pensé au houblon, le liseron ne pouvait rien contre lui, nous en avons la preuve. Soit. Mais houblon contre houblon, qu'est-ce que ça donnerait ? Si je le supprimais, est-ce que j'en mourrais ?

— Et alors ? grognait Larn. Qu'est-ce que ça peut faire que Nel

Nielson devienne Premier Directeur, même si les Gueux sont refoulés dans le Quartier Vieux ? Je ne suis plus un Gueux, mais un Errant. Que les Nantis, les gardes, les Gueux se débrouillent entre eux ! Je ne m'en mêle pas.

Je le regardai droit dans les yeux :

— Tu mens, Larn. Moi, je pourrais dire ce que tu viens de dire. Pas toi. Parce que tu n'es pas encore un Errant, et que tout ton passé te rattache aux Gueux. Tu ne tiens pas à leur suicide collectif pour la seule gloire de Nel Nielson.

— Bien, soit. Mais toi, Vana ? Pourquoi t'en mêler ?

Je ne répondis rien. Comment lui expliquer que plus s'accroîtrait le pouvoir de Nel, plus il serait facile à celui-ci de me retrouver ? Inutile de rester bien longtemps contre un homme pour savoir qu'il vous aime.

Nel Nielson m'aimait. Pour m'avoir toute à lui, il tuerait Larn. Or, moi, j'aimais Larn.

CHAPITRE IV

Récit de Varia (fin).

Quand on arriva au Quartier Vieux, par le souterrain, je commençais à me demander si je n'avais pas agi comme une sotte. Nel m'aimait, j'aimais Larn. Donc Nel tenterait de se débarrasser de Larn. Or, qu'étais-je en train de faire ? Je conduisais Larn devant Nel qui, ayant découvert le secret du liseron, pouvait le tuer à sa guise !

J'étais stupide. J'aurais dû venir seule, essayer de déterminer si Nel m'aimait vraiment, et s'il était prêt à tout pour se débarrasser de Larn... Mais non ! Nel était homme à se contrôler au point de me faire croire qu'il ne voulait aucun mal à Larn. Seule la présence de celui-ci pouvait, sous l'empire de la colère et de la jalousie, pousser Nel à révéler ses véritables intentions.

Oui, mais... S'il tuait Larn ? S'il *me* tuait Larn avant que j'aie pu réagir ? Et si l'idée du houblon n'était pas valable ? Si je m'étais trompée ? Si Nel riait aux éclats au lieu de se battre ? Si...

Nous étions dans la cave où débouchait le souterrain, presque au sommet d'une butte, au cœur du Quartier Vieux, et Larn interrogeait déjà quelques Gueux qui désiraient quitter la ville pour se réfugier chez les Errants.

— Pourquoi partez-vous ?

— Parce que nous sommes encore des hommes libres. Nous avons toujours refusé d'obéir aux Directeurs, et nous devrions suivre ce demi-fou qui nous demande de nous sacrifier pour lui livrer la ville ? Ah, Larn, Larn...

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, cheveux longs, mal rasé, plutôt sale, mais son visage exprimait une étrange dignité.

— Larn, beaucoup d'entre nous ont accepté de suivre cet homme parce qu'il fait miroiter l'espoir pour les Gueux, surtout les jeunes, de s'établir dans la ville à la place des Nantis. Mais en réalité, il ne s'attaque pas aux Nantis : uniquement aux gardes. Et c'est tout simplement pour se débarrasser des gardes... et des Gueux. Après quoi, par peur, les Nantis l'éliront Premier Directeur.

C'était exactement ce que j'avais déduit moi-même. Mais il reprenait :

— Mon fils l'a cru... Il a tué deux gardes... et il est mort. Or, il ne serait pas mort si Nel Nielson lui avait confié le secret du liseron, qu'il utilise sans dommages. Mais Nel Nielson ne confiera jamais rien à

personne, il n'est qu'orgueil et ambition.

Je demandai :

— Où est-il ?

— Comme toujours, derrière cinquante ou cent Gueux prêts à se sacrifier pour lui. Des cinglés. Il a fasciné la jeunesse en leur promettant le paradis ! J'ai enroulé ma pensée sur la sienne, j'ai essayé de le tuer... Il n'y a même pas pris garde ! Il peut nous abattre comme du bétail, et nous ne pouvons rien contre lui. Moi, je m'en vais.

— Mais pourquoi, demandai-je, pourquoi les gardes ne l'ont-ils pas tué à distance avec leurs armes à feu ? Cela me semble facile.

— Tu es une Errante, jeune femme, et donc tu ignores les coutumes de la ville. Entre la mort du Premier Directeur et l'élection de son remplaçant, il n'y a plus aucune autorité dans la ville. Aussi, pour empêcher tout coup de force militaire, les gardes doivent déposer leurs armes jusqu'aux nouvelles élections.

Il ricana et ajouta :

— Ce qui favorise singulièrement l'entreprise de Nel Nielson !

Sourire ironique aux lèvres, il nous adressa un bref salut et disparut dans le souterrain, entraînant les autres.

Doucement, je dis à Larn :

— Je ne sais trop que faire... Nel Nielson semble sûr de lui !

— Il n'y a pas d'exemple, gronda-t-il, qui prouve que les Gueux se soient inclinés devant un homme seul. Bon pour les Nantis, ça.

— Mais tu as entendu ? Les jeunes sont pour lui !

— Parce que, pour le moment, il est le plus fort, il leur promet la lune ! Et, il faut bien l'avouer, quand ils sont jeunes, les Gueux haïssent les Nantis. Ça leur passe très vite...

— Possible, mais...

— Il faut le trouver ! gronda-t-il. On s'expliquera face à face !

C'était ce que je ne voulais pas. Nel allait tuer Larn ! Je regrettais de plus en plus d'avoir emmené celui-ci avec moi.

— Ne crois-tu pas que...

— Non.

Il me prit dans ses bras.

— Vana, il ne m'est pas possible de laisser Nel Nielson détruire le monde des Gueux. Quand les circonstances l'exigent, il faut se sacrifier.

Je ne répondis pas. J'avais mon secret, et j'étais prête à l'expérimenter pour sauver Larn, même si je devais en mourir.

— Larn, fis-je simplement... Je le rappelle, pour enrouler sa pensée sur celle d'un autre, il faut que l'autre parle. Nel Nielson ne peut rien contre toi tant que tu ne prononceras pas un mot. Moi, je ne risque rien. Alors, laisse-moi parler. *Et ne dis rien, même s'il tente de te mettre*

en colère.

— Je te le promets, fit-il simplement. Puis il ajouta :

— Et toi ?

— Moi, je ne risque rien. Je ne l'aime pas, mais il m'aime.

Je notai un éclair dans ses yeux, mais il ne répondit rien.

*

* *

On finit par rencontrer Nel vers midi. Il jouait à l'homme de guerre. Comme quartier général, il avait choisi l'infirmierie !

Là, assis sur le lit, entouré d'une dizaine de Gueux, il répartissait les tâches. Quand j'étais toute jeune, des vieux m'avaient parlé d'un certain général devenu chef du monde entier. On disait « empereur ». J'ai oublié son nom, mais je suppose que Nel lui ressemblait beaucoup, et que s'il y avait eu à cette époque une seule personne en possession du secret du Liseron, on n'aurait jamais eu d'empereur.

Nel parlait sur un ton cassant, qu'aucun Errant n'eût supporté. Les Gueux faisaient la tête et parfois quémandaient une explication qu'il leur accordait du bout des lèvres, dédaigneux.

— Des esclaves ! murmura Larn à mon oreille. Il en a fait des esclaves !

À ce moment Nel posa les pieds sur le sol de ciment et se leva, stupéfait. Il venait de me voir, mais n'avait pas encore aperçu Larn derrière moi. Il grogna quelques ordres, et ses « esclaves » s'éloignèrent, quittèrent la salle.

— Vana ! dit Nel d'une voix un peu rauque. Tu t'es donc décidée à revenir ?

J'avais vers lui lentement.

— Oui, dis-je. Je voudrais te convaincre de ta sottise. Même si tu réussis, ce sera à quel prix ? Des Gueux, des gardes, des Nantis sacrifiés... Pourquoi ? Pour que...

Il me coupa la parole. Larn entra dans la salle et Nel venait de le voir.

— Des Gueux... Des gardes... Des Nantis... et des Errants ! gronda Nel Nielson. Je supprimerai ceux qui désertent, qui abandonnent la ville, qui m'abandonnent au moment où on a besoin d'eux ! Larn, qui t'accompagne, a déserté. Larn va mourir.

— Nel ! criai-je.

Avec désespoir, je regardai Larn.

— Ne parle pas ! fis-je. Surtout, ne parle pas ! Pas un mot !

Il souriait, d'un sourire terrible, mais il approuva de la tête.

— Lâche ! cria Nel. C'est un duel que je te propose... Liseron contre liseron ! Tu enroules déjà le tien sur ma pensée... Mais il sera

inefficace ! Il ne peut m'atteindre, comprends-tu ?

J'ignore si Larn « comprenait », mais moi, de toute ma force, j'enroulais, et j'enroulais encore ma pensée sur celle de Nel Nielson, qui voulait tuer Larn. Or je ne voulais pas que Larn meure.

— Réponds ! Mais réponds donc, lâche ! gronda Nel.

Les traits de Larn se crispèrent. Rendu furieux par l'insulte, il allait parler ! Je criai :

— Non ! Trop tard.

— Le lâche, ici, c'est toi ! répliqua Larn avec colère.

Les yeux fermés, sans bouger, je frappai Nel. Je serrai ma pensée sur la sienne, enroulée de gauche à droite, comme le houblon de Geo l'Alsacien.

Un choc assourdi... Qui était tombé ? Nel ou Larn ? J'ouvris les yeux... Larn courait vers moi, bouleversé par la joie du triomphe, et me prenait dans ses bras. Nel gisait à terre, inerte.

— Je l'ai eu ! cria Larn radieux. C'était lui ou moi !

Tout d'abord, je ne compris pas. Puis... Je regardais la porte, au fond, cette porte que les Gueux fascinés par Nel avaient soigneusement refermée derrière eux. Dans combien de temps reviendraient-ils ? Aurions-nous le temps de nous enfuir ?

— Je l'ai eu ! répéta Larn enthousiaste. Tout à coup, je compris. Il avait appliqué *sa solution* ! N'avait-il pas déclaré que beaucoup de Gueux possédaient la leur, mais n'essayaient pas de l'appliquer pour ne pas en mourir ? Il croyait qu'il avait réussi !

Je faillis lui rire au nez. Car, n'est-ce pas, c'était moi qui avais tué Nel Nielson, grâce au sens d'enroulement du houblon... Mais était-ce vraiment moi ? Nel aurait pu répondre à ma question puisqu'à n'en pas douter il possédait le grand secret, mais Nel était mort.

— Jamais, murmura Larn, jamais je ne confierai la vérité à personne... pas même à toi, Vana. Je t'ai déjà expliqué pourquoi ! Tu ne m'en veux pas ?

— Oh non ! fis-je.

J'étais abasourdie. À n'en pas douter, Larn avait tenté de tuer Nel à l'instant où je tentais aussi de le faire ! L'un de nous avait réussi. Lequel ? Moi et le houblon ? Lui et... j'ignorais quoi ?

Je ne savais toujours pas si j'avais découvert le grand secret ! Tout à coup, je me dis que, dans quelques minutes, je pourrais l'apprendre : quand les jeunes Gueux, inquiets, reviendraient dans la salle. Pour annuler leur colère, il faudrait bien que je tente de les étouffer sous le houblon... Mais, en admettant que j'y parvienne, Larn me le pardonnerait-il ?

Avec indifférence, je regardais le cadavre de Nel Nielson.

— Que faisons-nous, Larn ?

— Nel Nielson disparu, tout s'arrête. Les Gueux reviendront dans le

Quartier Vieux, les gardes ne les y poursuivront pas. Les Nantis feront élire un nouveau Premier Directeur...

— Tout reprendra comme avant ?

— Oui, à une réserve près : la ville est à bout de souffle. La centrale électrique produit de moins en moins de courant et s'arrêtera d'un mois à l'autre. La nourriture manque déjà.

J'hésitais.

— Les Gueux continueront à vivre dans ces pauvres logis, alors que les Nantis...

Il prit mes mains dans les siennes et dit :

— Tous les Gueux ont, comme moi, la possibilité, grâce au souterrain, de vivre libres hors de la ville. S'ils ne le veulent pas, c'est parce qu'ils ont été contaminés par les Nantis. Mais bientôt, la pénurie s'installant, les Nantis seront obligés d'ouvrir les portes de la ville, de solliciter le secours des Errants. Nel pensait convaincre ceux-ci... Il n'en est plus question, surtout depuis que je possède le grand secret !

Son visage éclatait de fierté.

— Oui, dis-je. Depuis que tu détiens le grand secret.

— En doutes-tu ? fit-il en montrant le cadavre de Nel.

Hé oui, j'en doutais ! Était-ce lui ou moi ? Qui avait tué Nel Nielson ? Comment le savoir sans renouveler la tentative sur un autre ? Mais pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je.

— On reprend le souterrain, on revient, définitivement, chez les Errants. On attendra, et ça ne tardera pas, que les Nantis, à bout de provisions et d'énergie, nous fassent signe. D'accord ?

— D'accord.

*

* *

On est revenu au souterrain sans que j'aie fermé les yeux de Nel Nielson.

*

* *

Et depuis, on attend la mort de la ville. Elle ne tardera guère, disent les Gueux. La centrale d'énergie ne fonctionne pratiquement plus. Les usines ont fermé leurs portes. La nourriture manque.

Les gardes, certainement sur ordre, ont cessé de pourchasser les Errants et tentent de fraterniser.

Déjà des Nantis, apeurés comme des souris hors de leur trou, sortent

de la ville et entrent dans la forêt pour cueillir des baies, des fruits sauvages ou des champignons.

Quelques mois encore, et ils sauront enfin ce qu'est la liberté.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
20 JUIN 1976 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression : 920. —
Dépôt légal : 3^e trimestre 1976.
Imprimé en France